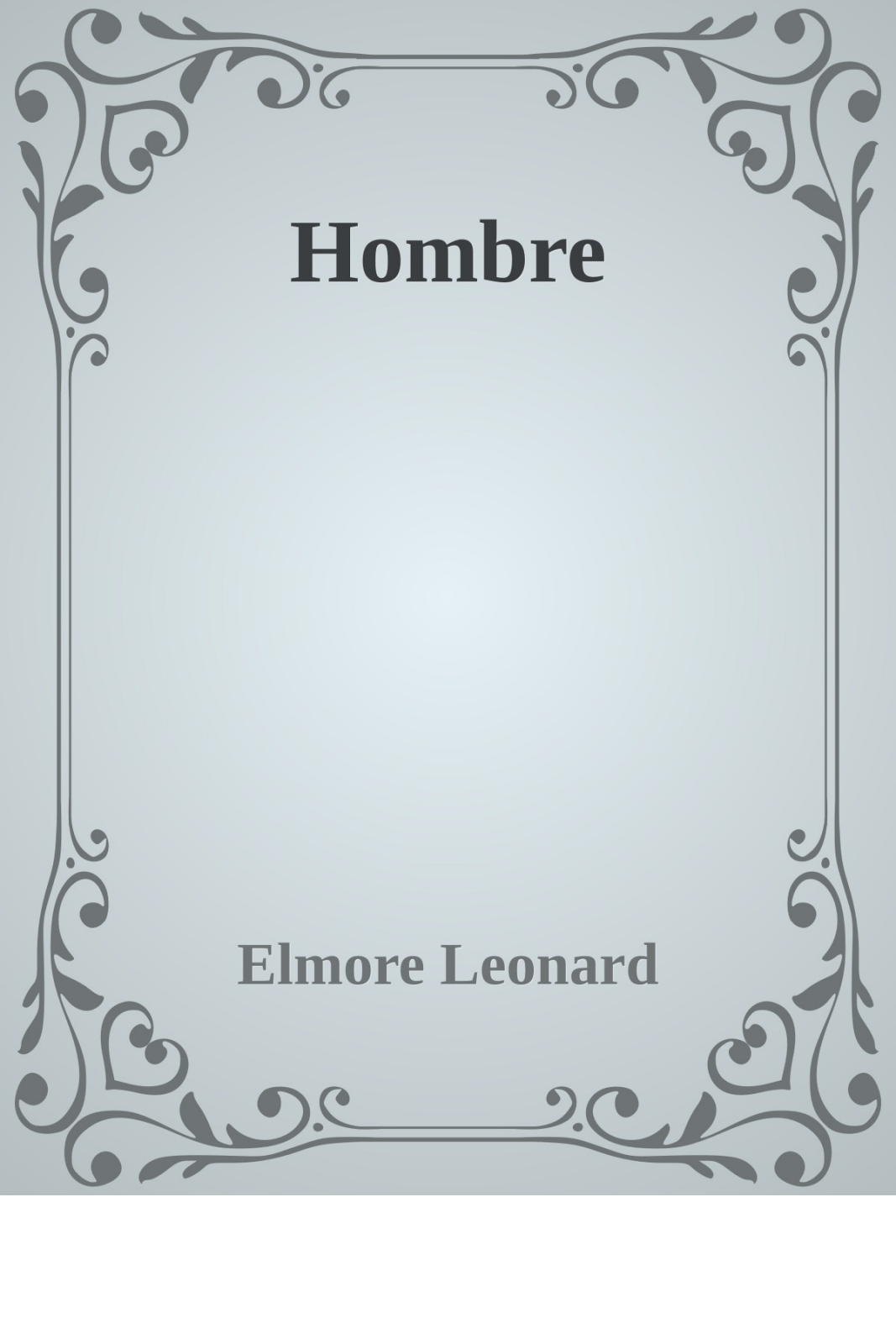


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

Hombre

Elmore Leonard

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

WESTERN

"HOMBRE"

elmore leonard



PROLOGUE

Lorsque je me décidai à écrire cette histoire vécue j'étais indécis, je ne savais pas la commencer. Alors, j'allai demander conseil à un journaliste de l'agence « Florence Entreprise ».

— C'est simple, me dit-il, il faut attaquer par le début, c'est-à-dire raconter le départ de la diligence avec tous ses passagers, après les mots viendront d'eux-mêmes.

Cela me parut logique jusqu'au jour où je pris la plume pour vous narrer les faits. C'est alors que je compris qu'il me fallait vous présenter d'abord les personnes qui furent les témoins de cette terrible aventure.

Nous étions six dans le groupe qui monta dans la diligence, nous fûmes arrêtés par des bandits, cahotés à travers la montagne et le désert, souffrant le martyre de la soif.

Mrs Favor – qui fut enlevée comme otage.

Docteur Favor – qui ne pensa qu'à sauver son argent plutôt que sa femme.

La fille McLaren.

Moi-même, Carl Everett Allen – jugé assez vieux pour tenir un fusil.

Et John Russell – l'homme blanc qui vivait à la façon apache. C'était tout ce que chacun voulait ou avait besoin de savoir...

Mais, durant ce voyage, nous apprîmes beaucoup plus sur John Russell : il vivait seul en se frayant un chemin à travers les embûches de la vie sans rendre compte à qui que ce soit de ses actes. Vivre ou mourir – John Russell n'écoutait que sa conscience, sans doute était-il le meilleur de nous tous.

Si je vous le présente plus longuement c'est parce qu'il est le héros de ce récit. S'il n'avait pas été dans la diligence ce jour-là, nous serions tous morts et je ne pourrais pas vous le conter aujourd'hui.

Je commencerai donc par vous parler de notre première rencontre et vous emmener au relais Delgado trois semaines avant que la diligence ne partît de Sweetmary. C'était dans l'après-midi, des officiers venaient de ramener la fille McLaren qui, enlevée par les Apaches, avait été retrouvée par une patrouille. Après avoir reçu des soins au Fort, elle était assez forte pour réintégrer le foyer familial.

Encore un mot : j'étais un peu gêné pour rapporter certains dialogues entre la fille McLaren et Russell, alors le journaliste me conseilla de m'imaginer que je racontais cette histoire à de bons amis et de ne pas me tourmenter si certaines personnes se formalisaient, c'est ce que j'ai fait.

Si quelqu'un est choqué par ce qu'il va suivre, alors il faut tourner la page. J'aurais atteint mon but si je peux vous faire comprendre le caractère de John Russell.

Le titre de ce livre va sans doute vous surprendre, pourtant je me suis cru obligé de lui donner l'un des nombreux noms de Russell, comme il en avait plusieurs il m'était difficile de choisir.

Je crois que « Hombre » qui en espagnol signifie : homme, et que Henry Mendez utilisait le plus souvent quand il s'adressait à lui, sera sans doute le meilleur car John Russell fut un homme – un vrai !

Je vais vous dire aussi la date exacte du départ de la diligence : elle quitta Sweetmary le 12 août 1884. C'était un mardi.

Et maintenant retournons trois semaines en arrière. Ce qui va suivre ne se passa pas à Sweetmary, mais à l'auberge Delgado, relais des diligences où vous pouviez consommer en attendant qu'il vous changeât les chevaux.

Carl Everett Allen
Contention, Arizona.

CHAPITRE PREMIER

À cette époque je travaillai à Sweetmary pour la compagnie Hatch & Dodges qui avait créé la ligne de diligence jalonnée de relais jusqu'à Benson dans le Sud. Mr Henry Mendez en était le directeur.

Étant employé aux écritures je m'aperçus que l'affaire périlait et je ne fus pas étonné quand on parla de fermer les relais.

Mr Mendez me demanda de l'accompagner chez Delgado. Je grimpai sur le siège à côté de lui, j'étais chargé de l'inventaire avant la fermeture, mais je me doutai que Mr Mendez n'y allait pas pour cette seule raison.

Nous arrivâmes dans la cour. Avant même de descendre il appela l'un des boys de Delgado et l'envoya chercher John Russell.

— Va lui dire de venir tout de suite, et que ça saute !... lui dit-il.

Jusqu'à ce jour John Russell n'était pour moi qu'un nom que j'inscrivais sur les registres de la compagnie. Au début je fus frappé par le nombre impressionnant de dollars qu'on lui versait, j'en compris la raison lorsque je connus son métier difficile et dangereux.

Il capturait les chevaux sauvages et les dressait, puis il les vendait à Mendez le prix qu'il voulait. Avec l'aide de deux Apaches il les amenait dans les relais indiqués par Mendez.

La compagnie lui en avait acheté au moins une trentaine ces deux dernières années. Je pensais que Mr Mendez voulait lui faire part de la décision qui avait été prise et l'informer qu'il ne lui achèterait plus de chevaux. Je me permis de le lui demander. Il me répondit : non. Mais avec lui c'était toujours ainsi.

Comme si c'était un secret !... Avec Mr Mendez on n'était jamais sûr, il vous parlait toujours par énigme.

Quand on le voyait à distance on n'aurait jamais cru qu'il était mexicain. Il ne s'habillait pas comme eux, ne portait pas ces vêtements blancs qui semblaient taillés dans des draps de lit. Il n'avait ni leur démarche ni leur façon de faire. Seul, son visage trahissait ses origines, ses yeux sombres, sa moustache tombant droit jusqu'au dessous du menton, mais vous ne saviez jamais ce qu'il pensait. Par contre, quand il vous regardait en face, on avait l'impression qu'il devinait tout ce qu'il se passait en vous il vous mettait l'âme à nu. Lorsqu'il me racontait quelque chose je me demandais s'il se moquait

de moi ou s'il disait la vérité. C'est dans ces moments-là que vous compreniez que Henry Mendez était mexicain.

Il n'était pas très vieux – peut-être la cinquantaine – mais avec lui, allez donc savoir !

Nous buvions une tasse de café quand le boy revint.

— Russell a dit qu'il arrivait tout de suite, fit le garçon en s'éclipsant.

Quelques minutes plus tard nous entendîmes le bruit des sabots marteler le sol. Nous sortîmes.

Trois cavaliers arrivaient en soulevant derrière eux un nuage de poussière. Mr Mendez me fit cette remarque :

— Observe John Russell et admire-le. Aussi longtemps que tu vivras, tu ne rencontreras jamais un homme comme lui !...

Avec le recul du temps, je puis affirmer aujourd'hui que Mendez disait la vérité. Pourtant en le détaillant attentivement, je ne lui trouvais rien qui lui donnât l'apparence de quelqu'un qu'on n'oublie pas... pas encore !

Les trois cavaliers s'approchèrent au petit trot, se tenant sur leurs gardes et ne se relaxèrent que lorsqu'ils furent sûrs qu'il n'y avait pas de danger. Russell était entre les deux Apaches, mais pas tout près, comme pour lui laisser toute liberté de mouvement. Tous les trois étaient armés. Quand je dis armés, cela signifie un pistolet sur chaque hanche glissant bien dans les holsters et des cartouchières bien garnies. Sur l'épaule, en bandoulière, chacun portait une carabine. On aurait pu croire qu'ils arrivaient des grandes manœuvres.

C'est à partir de cet instant que je pris réellement conscience de la personnalité de John Russell.

Tout est resté présent dans mon souvenir : l'image de sa ceinture bourrée de munitions – je me souviens même du rayon de soleil qui se posa sur la boucle – son chapeau au large bord droit rabattu sur les yeux juste en face des deux cabosses, à la mode indienne.

Je pense aussi à son beau visage viril à demi caché par l'ombre de son chapeau. Tout d'abord on ne remarquait pas combien il avait la peau sombre – sombres aussi ses mains et ses bras sur lesquels il roulait les manches de sa chemise. Sombre – oh, oui ! J'aurais juré que les visages des deux Apaches ne l'étaient pas plus que le sien. De longs cheveux lui couvraient les oreilles.

Quand on le voyait avec ses deux compagnons on pensait qu'il était plus qu'un patron ou qu'un ami, je veux dire par-là qu'ils pouvaient être frères par le sang et, son nom mis à part, personne n'aurait pu l'affirmer.

Lorsque Mr Mendez lui parla, cela confirma mes doutes. Il s'approcha du beau cheval rouan monté par Russell, le premier mot qu'il dit à ce dernier me frappa :

— Hombre !

Russell ne répondit pas. À l'ombre du large bord de son chapeau on ne voyait même pas ses yeux.

— Tu ne me réponds pas ? Par quel nom veux-tu que je t'appelle aujourd'hui ? Lequel veux-tu ?

Cette fois Russell dit quelques mots en espagnol, mais Mr Mendez continua de s'exprimer en anglais :

— Je vais t'appeler John Russell. Je ne vais pas user de ces noms symboliques Apaches, ça te va ? (Russell acquiesça en inclinant légèrement la tête, Mr Mendez poursuivit :) Qu'as-tu décidé ? Tu m'avais laissé entendre que tu viendrais à Sweetmary dans les deux jours qui suivaient et je ne t'ai pas vu. (De nouveau Russell parla en espagnol. Visiblement il expliquait la cause de ce retard. Mendez reprit :) Tu es impossible !... Les choses se présenteraient sous un autre jour si tu te décidais à « penser » en anglais et discuter dans cette langue.

— Qu'est-ce que ça change ? Pour moi c'est pareil, répliqua Russell en anglais cette fois et en bon anglais ajoutera-t-il.

Il avait une pointe d'accent, quand on l'entendait pour la première fois on pouvait penser qu'il était né dans une province du Nord, sans plus.

— Justement non, c'est très important, dit Mendez. Y as-tu songé sérieusement ? Si tu vas à Contention, tu vivras parmi les Blancs... sur une terre que t'a légué un homme blanc. Tu devras te plier à leurs coutumes. Ça n'a pas de sens de penser dans une langue et parler dans l'autre !... Convien-t-il, j'ai raison !

— Pourtant c'est comme ça, je n'y puis rien si je pense encore différemment, répondit Russell, très calme.

— Bien sûr... bien sûr !... Tu peux vendre ton héritage, acheter un autre cheval, une carabine neuve et donner le reste de ton argent aux Indiens affamés de la réserve de San Carlos. C'est ce que tu comptes faire ? Réfléchis avant de commettre cette bêtise. Que te restera-t-il ? Rien du tout !

— Et alors ? fit Russell en haussant les épaules, qu'est-ce que ça peut me faire ?

— Tu peux vendre les troupeaux que ton bienfaiteur a daigné te donner, tu défricheras le sol et tu sèmeras du blé, tu le distilleras et tu auras assez de « tizwin » pour être saoul le restant de tes jours...

— Non, rétorqua froidement Russell, je ne ferai jamais ça !...

— Il y a d'autres solutions : fais prospérer tes troupeaux, fais de l'élevage. Tu te marieras et tu fonderas une famille. Tu resteras sur tes terres toute ton existence. (Il s'interrompit quelques instants, puis :) Veux-tu que je poursuive ? Si tu veux je tracerai d'autres images de ce que peut être ta nouvelle vie ?

— Non, merci, je ne saurais plus quelle solution adopter.

Cette réponse ne sembla pas satisfaire Mr Mendez ; il voulait le convaincre de quelque chose que j'ignorais. Il poursuivit sur le même ton :

— J'ai entendu dire que ton héritage est très important, tu es un homme riche maintenant... Hombre !... (Il se fit persuasif comme si Russell refusait quelque chose dont il ne savait pas profiter.) Parle franchement, qu'est-ce que tu veux ?

— Un mescal, si toutefois on en sert ici !

Delgado éclata de rire, dit quelque chose en espagnol, cela fit hausser les épaules à Mr Mendez et, ensemble, ils entrèrent dans l'auberge.

Je ne quittai pas Russell des yeux. Il mit pied à terre sans lâcher sa carabine, une vieille Spencer 56-56 et, tête baissée, fonça droit sur moi. Ne m'avait-il pas vu ? Durant quelques instants nous restâmes face à face. Quand il posa son regard sur moi je fus stupéfait de retrouver la même expression ne rien-dire-et-tout-savoir que je connaissais si bien sur le visage de mon patron, ce même regard mexicain et indien à la fois.

La seule différence tenait aux prunelles bleues de Russell, un bleu clair et profond qui contrastait dans son visage bronzé.

Un étrange sentiment m'envahit... mais cela ne voulait rien dire !...

La carabine au creux du bras, les deux Apaches étaient drôles dans leurs gilets trop étroits et coiffés de chapeaux trop petits. Ils entrèrent, je leur emboîtai le pas.

Je ne pus rester longtemps, Mr Mendez m'envoya m'occuper de l'inventaire. Je comptai les harnais, contrôlai la réserve de foin et d'avoine. Une demi-heure après tout était rassemblé dans la cour et cinq chevaux, au lieu de trois, tireraient la diligence.

Je revins dans la grande salle de l'auberge. Installés à la table centrale où s'asseyaient les passagers attendant le départ de la diligence, Mendez et John Russell discutaient. Ce dernier avait posé sa carabine sur la table à portée de la main – autre fait caractérisant les habitudes apaches – laissant penser qu'il ne s'en séparait jamais.

Ses deux amis étaient debout devant le bar, un peu plus loin deux hommes s'entretenaient à voix basse. Je ne les regardai pas avant de m'être assis près de Mr Mendez. J'eus le pressentiment bizarre que le calme qui régnait dans la salle n'était pas normal : quelque chose allait se passer.

Mon patron leva les yeux au-dessus du bar, Russell sur le verre qu'il tenait dans la main, comme s'il réfléchissait ou écoutait.

En regardant plus attentivement les deux hommes je les reconnus. Ils travaillaient pour un certain Mr Wolgast qui ravitaillait

la réservation indienne de San Carlos. On les voyait souvent traîner leurs bottes à Sweetmary et n'en portaient que lorsqu'ils étaient saouls. J'avais entendu leurs noms, mais je ne les fréquentais pas car on murmurait que c'était des voyous de la pire espèce.

Lamarr Dean pouvait avoir mon âge, peut-être un peu plus vieux, quant à l'autre il s'appelait Early ; j'avais entendu dire qu'il venait de purger une longue peine à la prison de Yuma.

Avec indifférence, comme s'il avait fait une autre besogne, Delgado leur servit un whisky. Early portait un chapeau en pain de sucre baissé sur les yeux. Habituellement il ne parlait guère, mais aujourd'hui il éprouva le besoin d'exprimer son mécontentement.

— Alors, n'importe qui peut entrer dans cette sacrée turne ?

— Question absurde !... Tu le vois bien, non ? fit Lamarr Dean en se tournant vers les deux Apaches.

Ces derniers avaient certainement entendu car les deux voyous parlaient assez fort, avec intention, c'était évident. Bien que le ton fût provocant, il n'y eut pas de réactions du côté des Indiens, puis je réalisai : ils ne comprenaient pas l'anglais. Le dénommé Early demanda à Delgado :

— Il leur en faut beaucoup avant d'être noirs ?

Je ne saisis pas la réponse du tenancier. Lamarr Dean, un coude sur le bord du comptoir, fit face au premier Apache :

— Ils doivent avoir déjà bu du « tizwin », dit-il sur un ton de mépris, c'est probablement dans ce tord-boyaux qu'ils puisent le cran d'entrer dans une auberge réservée aux Blancs !...

— Pour se saouler au « tizwin » il leur faudrait une semaine, ricana Early.

— Alors qu'est-ce qu'ils boivent ?

— Tu ne l'as pas senti ? C'est du mescal.

— Je m'en doutais !... fit Lamarr Dean.

Il marcha lentement vers le premier Apache, tenant son verre dans la main, son coude glissa le long du comptoir, il lui fit face.

— On n'a pas le droit de servir du mescal aux Apaches... Pas plus que nos bonnes liqueurs mexicaines ! dit-il, provocant.

L'Indien ne comprenant pas ce qu'on lui disait leva son verre.

Il l'avait porté à hauteur de la bouche quand Lamarr, le poussant du coude, lui fit renverser l'alcool sur le menton. Il leva sur Lamarr des yeux incompréhensifs. Pour ma part, je pense que le geste fut volontaire et non un accident.

— Il est saoul comme une bourrique, dit Lamarr, chacun sait qu'ils sont poivrots de nature !...

Levant son verre, il fixa l'Apache le défiant de faire la même chose que lui. C'est à ce moment précis que John Russell se leva. Sa main droite tenait la carabine le long de sa hanche, il avança

lentement et s'arrêta à quelques pas du bar.

Lamarr Dean provoquait l'Apache, ses yeux semblaient lui dire : « Cogne mon coude comme je t'ai fait... et tu verras ce qu'il t'arrivera !... » D'un geste lent il porta le verre à sa bouche.

Russell ne lui cogna pas le coude, pas plus qu'il ne lui demanda de laisser l'Apache tranquille. Lamarr ne s'était même pas aperçu de sa présence.

Russell mit en joue. La balle brisa le verre au ras de la bouche de Lamarr qui reçut les éclats dans la figure et la main. Il fit un bond de côté, lâcha le pied du verre et, stupéfait, se demandant d'où le coup était parti, regarda sa main ensanglantée.

Je pensai qu'il allait se ruer sur Russell dans la fraction de seconde qui suivit, mais il n'en eut pas le temps, la carabine était déjà braquée sur son ventre. Early porta la main sur la crosse de son pistolet, trop tard, l'action fut si rapide qu'il ne put rien tenter pour défendre son ami. Russell lui dit :

— Ma démonstration te suffit-elle, ou bien en veux-tu une autre ? (Lamarr Dean ne répondit pas, je crois que l'attaque soudaine le laissait sans parole.) Tu vas foutre le camp, tu entends ? Mais avant, tu vas payer un autre mescal à mon ami pour remplacer celui que tu as renversé !...

Voilà qui était John Russell. Pas plus âgé que moi – j'avais alors vingt-deux ans – et pas plus apache que moi-même. Pourtant il avait passé plus de la moitié de sa vie avec eux et avait adopté leurs manières. D'après Mr Mendez, il coulait dans ses veines un quart de sang mexicain et le reste de sang américain, mais je reviendrai sur ses origines. Je voulais seulement vous raconter ce qu'il se passa la première fois où je rencontrai John Russell.

Trois semaines plus tard commença l'aventure.

L'ambulance de Fort Thomas venait de s'arrêter, la fille McLaren en descendit. Le lieutenant l'amena directement à l'hôtel Alamoza.

Je me trouvais devant le bureau de la compagnie Hatch & Dodge. Malgré les badauds qui se pressaient autour, je vis la fille assez distinctement pour affirmer qu'elle était jolie. Jolie n'est peut-être pas le mot propre, je dirai plutôt bien roulée. Elle paraissait dix-huit ans, avait des traits réguliers, sur son front et sa nuque frisottaient des cheveux bruns coupés aussi court que ceux d'un garçon, c'est la seule chose qui me déplaisait en elle. Sa peau devait être douce, bien qu'elle soit affreusement tannée par le soleil. Ce n'était pas étonnant, elle avait été enlevée par les Apaches et avait vécu un mois dans leur tribu... Je frémis à la pensée de ce qu'elle avait dû subir !...

J'écoutai les rumeurs : quelqu'un précisa qu'elle avait été capturée par les Chiricahuas. On était resté quatre à cinq semaines

sans avoir de ses nouvelles, puis une patrouille de Fort Thomas l'avait découverte et sauvée. Les soldats la ramenèrent au Fort où elle reçut des soins. Aujourd'hui elle était assez forte pour réintégrer son domicile, elle prendrait la diligence pour se rendre dans un village près de Saint-David.

Seulement l'armée ignorait la fermeture des relais de la compagnie Hatch & Dodge, voilà la raison pour laquelle la fille se trouvait à Sweetmary. L'hôtelier en fit part au lieutenant, mais celui-ci voulut en avoir la certitude et envoya un soldat de l'escorte quérir Mr Mendez pour se le faire confirmer.

Je restai dehors, espérant apercevoir encore la fille si elle sortait, c'est ce qui me permit de voir apparaître John Russell, environ un quart d'heure après cet événement.

Oh ! Vous pouvez rire et vous moquer de moi !... Mon esprit trop fécond se mit à trotter. Je me voyais avec la fille McLaren assis sur la banquette dans le café de l'hôtel. Je m'entendis même lui dire : « Pauvre petite, vous avez vécu une bien dure épreuve au contact de ces Apaches... » Elle baissait les yeux sur sa tasse de café, n'osant pas me répondre.

Je lui racontai notre vie à Sweetmary pour faire diversion. Je lui expliquai que je devais chercher un nouvel emploi maintenant que la compagnie fermait ses portes. Où irais-je atterrir ? Pas de famille dans la région et pas de place disponible.

Je m'imaginai alors que nous voyagions ensemble. (Vous voyez comment une chose en amène une autre !...) Ah, oui, mais par quel moyen de locomotion ? Cela me fit penser à la diligence. Pas d'importance, nous la prendrions que Mr Mendez le veuille ou non, ne m'en étais-je pas servi encore ces jours-ci pour aller chez Delgado ? Je disais à la fille : « Je comprends votre impatience, vous voulez revenir chez vous et la compagnie n'assure plus le service régulier vers le sud. Voulez-vous me permettre de vous reconduire ? Je suis bon cocher, savez-vous ?... »

(Ce que l'on peut faire avec l'imagination, c'est incroyable ! Mais cela prouve aussi, qu'inconsciemment peut-être, je pensai le premier à la vieille diligence.)

Et je repartis avec mon idée. Je me voyais lui ouvrir la portière, baisser le marchepied, lui tendre la main... et nous étions seuls, naturellement, dans la grande voiture. Il était nuit et on fouettait les chevaux en direction du sud. J'écoutai les bruits. Soudain, elle cria, elle avait peur. Je passai un bras autour de ses frères épaules, je la serrai contre moi en lui murmurant des mots rassurants. Elle reniflait, je lui passai un mouchoir, elle s'essuya les yeux en se blottissant contre ma poitrine. Je lui caressais la nuque et, malgré ses cheveux trop courts, je sus qu'elle n'était pas un garçon !...

Nous avons ainsi voyagé la nuit entière – pourquoi mon cerveau avait-il une telle puissance de production ? – quand, remettant les pieds sur terre, je me retrouvai brutalement devant le bureau de la compagnie Hatch & Dodge. Oui, la fille, la diligence, les chevaux tout disparut dans la fraction de seconde où John Russell apparut au coin de la rue – un nouveau John Russell.

Le buste droit, bien assis sur son cheval rouan, il regardait l'entrée de l'hôtel. Il fumait une cigarette, je m'en souviens encore. Il portait son chapeau au bord plat, légèrement rabattu sur les yeux.

Et pourtant, je ne le trouvais pas comme la dernière fois... Ça y est ! J'ai découvert ce qui le différenciait : un costume bien coupé gris foncé le moulait à la perfection. Il avait fait couper ses cheveux, avec ses oreilles découvertes je gage que vous ne l'auriez pas reconnu, à moins que vous ne fussiez tout près de lui.

Quelques minutes passèrent puis Mr Mendez sortit de l'hôtel. Des genoux, Russell pressa légèrement les flancs de sa monture et tira sur les rênes lorsqu'il fut devant le bureau d'où je n'avais pas bougé. Il mit pied à terre, me jeta un coup d'œil par-dessus la selle et attacha son cheval à la barrière. Ses yeux avaient l'expression que je lui avais vue quand il regarda Lamarr Dean le jour où il lui brisa le verre de whisky au ras de la bouche.

Mr Mendez l'interpella :

— Hello !... Alors, que vas-tu faire ? lui demanda-t-il.

— Vendre, répondit simplement Russell.

Mr Mendez l'observa en silence. Pourquoi le fixait-il avec autant d'insistance ? Je n'aurais pas pu l'expliquer. Finalement il lui dit :

— Ça te regarde. Mexicain ou Indien à partir du moment où tu seras à Contention tu devras te conduire comme un homme blanc. Tu leur diras : « Je suis John Russell. » Certains se rappelleront de toi, d'autres t'auront oublié. Mais tous sauront que tu es le maître, le propriétaire. Réfléchis avant de prendre une décision irrévocable, alors seulement tu sauras ce que tu dois faire. Si vraiment tu ne peux t'adapter à cette nouvelle existence, tu vendras... mais je te conseille d'attendre. (Un sourire plissa les lèvres de Mr Mendez, il reprit :) Croyais-tu que la vie était si simple ?

— J'ai appris à aimer la vie simple, c'est pourquoi j'ai choisi de vendre tous ces biens dont je ne saurais quoi faire pour moi tout seul, répliqua Russell.

Il laissa son cheval et traversa la rue, Mr Mendez emboîta le pas sans même s'apercevoir que j'étais là. C'était parfait. Les deux hommes s'engouffrèrent dans le couloir de l'hôtel Alamoza.

J'entrai dans le bureau – enfin la pièce réservée à cet effet – et je lançai des coups d'œil par la fenêtre tentant d'apercevoir la fille McLaren, impossible de me concentrer sur mes registres. Un peu plus

tard, le petit lad mexicain employé au service de Mr Mendez, pénétra dans la pièce.

— J'ai mis le cheval rouan à l'écurie, me dit-il, je l'ai bouchonné, mais je ne sais pas quoi faire de tout ça, le type m'a rien dit.

« Tout ça », c'était l'équipement de Russell, sa carabine et sa couverture roulée. (Par quel hasard s'était-il séparé de son arme ?)

— Pose-les sur la banquette et file, je n'ai pas besoin de toi ici, répondis-je au gamin, tu me déranges.

Et mon esprit se remit à vagabonder : que ferait Russell s'il n'avait pas sa carabine et si tout à coup Lamarr Dean et Early entraient dans l'hôtel en le provoquant ?

Puis je songeais à des choses plus lointaines. Le fait de s'habiller comme un homme blanc, de parler la même langue ne suffirait pas à cacher qu'il était apache. Oh ! pas par le sang, je me suis mal exprimé, je voulais seulement dire qu'ayant vécu si longtemps leur vie il ne parviendrait pas à convaincre ceux qu'il allait côtoyer en leur disant simplement : « Je suis un Blanc ! » Il s'exprimait rarement en anglais bien qu'il parlât cette langue sans accent. Il préférait parler l'espagnol ou tout simplement l'apache mais ce fait, bien qu'il fût anodin, vous donnait le sentiment qu'il ne fréquentait pas les hommes blancs.

Je vous avais dit que je reviendrais sur ses origines. Si l'on en croit Mr Mendez, il était aux trois quarts américain par son père et le reste, mexicain par sa mère. John Russell n'avait pas connu l'auteur de ses jours. Il se souvenait vaguement d'un petit village mexicain – Sonora – mais ce n'était pas sûr, où il vivait auprès de sa mère. À cette époque le village fut attaqué par les Apaches. Ils s'accaparèrent les armes, les vêtements, enlevèrent les femmes et les jeunes garçons – les plus beaux – ils massacrèrent le reste de la population et brûlèrent les habitations.

John Russell fut emmené dans la tribu et élevé à la manière indienne ; il avait alors six ans et vécut parmi les Apaches jusqu'à l'âge de douze ans.

Ici je dois ouvrir une parenthèse en vous parlant de Mr James Russell, natif de Contention et où il vécut jusqu'à la fin de ses jours. Ayant passé contrat avec l'armée spécifiant qu'il devait pourvoir au ravitaillement de plusieurs Forts, il se trouvait à Fort Thomas lorsqu'une patrouille amena un jeune garçon qui avait été fait prisonnier avec quelques hommes de sa tribu. On l'appelait Ish-Kay-Nay. On ne maltraitait pas les prisonniers, on les employait à de petites besognes en attendant d'être jugés pour les méfaits dont ils s'étaient rendus coupables. Mr Russell se porta garant du jeune garçon et le prit à son service. Bientôt une profonde affection les unit.

Deux mois plus tard, Mr Russell se sentant fatigué décida de vendre son affaire et s'installa définitivement à Contention. Il emmena

Ish-Kay-Nay dans sa résidence et lui donna un nom américain : John Russell. Cinq années s'écoulèrent en études, Mr Russell voulant en faire un jeune homme instruit. Mais la nostalgie de la vie libre qu'il aimait le reprit, il alla à San Carlos s'engager dans la police montée à la réserve apache. On lui donna un autre nom : « Tres Hombres », mais passons, je tâcherai de vous en parler plus tard.

Il resta trois années dans la police. Il servit à Turkey, Creek et Whiteriver. Mais ce métier ne lui convenait pas. Il décida alors de devenir mustanger, ce qui signifie capturer des chevaux sauvages et les dresser. (Je ne sais pas si vous avez déjà monté un cheval, même à moitié dressé, moi, j'ai essayé, après avoir été désarçonné en beauté, le derrière dans la poussière, j'ai pensé la même chose que mon patron : John Russell était un gars drôlement fort !... et permettez-moi l'expression : c'était un crac !... comme on dit à présent.)

Par l'intermédiaire de Mr Mendez, le jeune Russell apprit qu'il était légataire universel de son bienfaiteur Mr James Russell, décédé voilà un mois. Mr Mendez lui offrit une place dans la diligence pour aller à Contention assister aux funérailles, mais John Russell refusa. Et maintenant qu'il voulait se rendre à la ville pour entrer en possession de ses biens, le service sur celle ligne était supprimé, comme je vous l'ai déjà expliqué.

La compagnie Hatch & Dodges abandonnait son affaire parce qu'il n'y avait plus assez de clients depuis que la ligne de chemin de fer avait été mise en service. Et puis voilà qu'aujourd'hui nous le regrettons tous, les voyageurs affluaient : tout d'abord la fille McLaren, puis John Russell. Ensuite, bien sanglé dans son uniforme, un soldat s'était présenté, il désirait une place pour Bisbee. Oui, il expliqua qu'il allait se marier et voulait se rendre rapidement auprès de sa fiancée. Je lui fis part de la fermeture, déçu, il alla tout droit à l'hôtel.

Il venait juste de sortir quand le docteur Favor entra.

Je ne l'avais jamais vu, mais par contre, j'avais souvent entendu prononcer son nom. Sans préambule, il se présenta : Docteur Alexander Favor, de l'agence Indienne à San Carlos.

Je ne savais pas grand-chose sur son compte. Ah, si ! Il avait une jeune et jolie femme – quinze ans de moins que lui.

Il arriva dans un moment tellement inattendu que je restai muet de stupeur. Il dut me trouver complètement ahuri car il ne me quitta pas des yeux se demandant si j'étais fou ou quoi ! Il enleva son chapeau, le posa sur le comptoir qui séparait le bureau de la salle d'attente. Le docteur Favor n'était pas très grand, mais il avait des épaules larges comme une table. Des cheveux rouquins couronnaient son front bombé – mais ça, ce n'était rien – son menton semblait s'enfoncer dans une étroite barbiche en forme de croissant comme

dans une gaine. Sa lèvre et ses joues étaient soigneusement rasées. Il était plutôt drôle sans moustache. Avez-vous déjà vu le style dont je vous parle ?

Il savait que le relais de Sweetmary avait arrêté ses activités mais il était venu quand même espérant louer un attelage. Je lui confirmai la suppression de la ligne, il insista. N'y avait-il pas un autre moyen de se déplacer ? Nous discussions depuis un bon moment quand l'idée de la diligence me revint, encore une fois, à l'esprit. Diable ! Je ne pensai pas qu'à lui dans cette affaire ! Je voulais surtout aider la fille McLaren... et comme j'y avais pensé intensément déjà, malgré la présence du docteur, je me retrouvais assis tout près d'elle sur la banquette de la diligence.

Cette pensée m'excitait, je voulais la sortir d'ici, la ramener chez ses parents. Pourquoi pas dans la vieille diligence de Mendez ?

Le docteur Favor me confia qu'il lui fallait aller d'urgence à Bisbee, confidence pour confidence, je lui fis part de mon embarras : n'ayant plus d'emploi il aurait peut-être quelques relations là-bas et pourrait me recommander à des amis. Entre ça et la perspective de revoir la fille j'étais de plus en plus emballé par mon idée, que je trouvais géniale – le docteur aussi – mais ce n'était pas pour les mêmes raisons !...

Le petit lad Mexicain passa. Je l'appelai et l'envoyai quérir Mr Mendez.

Un bon quart d'heure s'écoula. Le docteur Favor marchait de long en large, puis, soulevant la planche mobile qui faisait suite au comptoir, il s'installa dans la chaise à pivot de Mr Mendez. Il ne décrocha pas les dents jusqu'à l'arrivée du patron, je me sentais balourd, mal à l'aise. Mr Mendez arriva, enfin !...

Je les présentai. Mr Mendez inclina la tête, le docteur ne se leva pas, ne lui tendit pas la main.

— Je suis venu louer un attelage, dit-il, j'en ai fait part à votre commis.

Le patron me jeta un coup d'œil étonné :

— Comment... Carl ne vous a pas mis au courant ? Nous avons fermé les relais...

— Je sais, je sais... mais il vous reste encore un véhicule, ce jeune homme m'a parlé d'un vieux coche... ou une diligence.

Mr Mendez se pencha sur le comptoir et croisa les mains avant de dire :

— Exact, mais nous en avons besoin pour transporter les archives et pas mal d'autres choses quand nous quitterons définitivement Sweetmary.

— Vous reviendrez les chercher, répliqua mollement le docteur.

Je ne le trouvais pas assez persuasif, si je ne me mêlais pas à la

conversation mon plan ne se réaliserait jamais.

— Mr et Mrs Favor doivent rejoindre Bisbee vendredi, dis-je. (Cela faisait dans trois jours. J'eus l'audace d'ajouter :) S'ils n'y sont pas rendus avant, ce sera trop tard pour leurs affaires.

— Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse, mon garçon, fit Mendez en haussant les épaules, si je pouvais faire quelque chose ce serait avec plaisir.

— Pourquoi ne pas mettre la diligence à leur disposition, insinuai-je, nous pouvons le faire sans ennuis.

Mr Mendez détestait que je m'occupe de ce qui ne me regardait pas, spécialement quand il causait affaire avec ses clients, pourtant, il se montra patient.

— Et qui conduira les chevaux ? Les cochers sont congédiés, expliqua-t-il.

— Ne suis-je pas là ? m'exclamai-je spontanément, s'il ne s'agit que de ça, je m'en charge !...

— Et tu t'imagines que la compagnie placera les rênes de nos chevaux entre les mains d'un cocher sans expérience ? Mon gars, tu te trompes !...

— Bien, rétorquai-je, comment l'acquiert-on ?

— Mais quelle idée a germé dans ta tête, c'est tout nouveau ? Tu n'as jamais parlé de vouloir être cocher ?

— Je voulais surtout que le docteur Favor ait une chance de réussir à atteindre sa destination et je pensais que la compagnie pourrait lui rendre ce service.

— Sans mon avis, hé ? fit le patron perdant patience, nous reparlerons de ça, mon gars !...

— Oui, mais ça ne viendra pas en aide au docteur Favor, répliquai-je, obstiné.

Le docteur s'en mêla, enfin !

— Et si j'accepte qu'il conduise l'attelage ?

— Oui, et s'il arrive quelque chose, vous pouvez me poursuivre, répliqua Mr Mendez.

— Alors j'achète la diligence et les chevaux, fit le docteur bien décidé cette fois.

— Il ne m'appartient pas de vendre, je ne suis pas le patron, mais le directeur de la compagnie.

— J'offre le double de sa valeur !...

— Vous êtes donc tellement pressé ?

— Vous ne l'avez pas encore compris ?

— Mais... n'est-ce pas votre attelage qui attend devant l'entrée de l'hôtel ? fit Mr Mendez en regardant dehors.

— Un attelage qui appartient au gouvernement. Le règlement est draconien : interdiction formelle d'en faire usage pour ses affaires

privées.

— Nous avons aussi des règlements.

— Combien ? Fixez votre prix ! fit le docteur qui semblait aussi impatient que mon patron.

— Si j'avais un cocher...

— Il faut le découvrir !...

— Et les chevaux... il vous en faut au moins quatre... six même.

— Trouvez-les !

— C'est impossible. Je ne puis prendre une telle responsabilité ces bêtes ne m'appartiennent pas. Il n'y a plus de relais, vous le savez, vous allez les crever !... Et qui paiera ?

— Moi, j'achète aussi les chevaux !

Mr Mendez se gratta la tête, indécis.

— Vous alors ! Vous êtes drôlement pressé, répéta-t-il.

— J'ai le sentiment que vous allez découvrir un cocher, fit le docteur Favor, une pointe de sarcasme dans la voix. (Il repoussa la chaise, ses yeux vrillés sur ceux de Mr Mendez, il ajouta :) Si j'allais dîner à l'auberge en face, cela vous laisserait du temps pour me procurer un homme et préparer la voiture. Disons 6 h 30 ?

— Ce soir ?

— Bien sûr !

— Je verrai, fit Mendez, évasif.

— C'est tout vu !... À tout à l'heure.

Le docteur Favor se dirigea vers la porte, en passant il rafla son chapeau sur le comptoir.

— Mais... Je ne vous ai rien promis... je... fit Mendez en courant derrière lui.

Le docteur Favor était déjà dans la rue.

— Patron, m'écriai-je, je peux le conduire à bon port.

— Guider un attelage est un job sérieux, garçon, je ne puis te confier cette charge.

— Je harnacherai les bêtes, puis nous pousserons la diligence dans la cour, elle est plus légère que...

— Les chevaux la tireront, pas nous, mais je ne peux pas te les laisser guider.

— Bien, répondis-je en ricanant, qui prendra la place ?

— Ne te tracasse pas, je...

— Justement, patron, je me tracasse parce que je veux aller chercher du travail à Bisbee.

Mr Mendez me regarda à travers ses paupières mi-closes, j'espérais que l'expression de mon visage ne livrerait pas mes pensées.

— Tu as l'intention de bavarder avec ce docteur Favor, c'est bien ça ?

— Et pourquoi pas ?

— C'est bon, Carl, fais à ton idée.

— J'ai pensé que nous pourrions emmener les autres passagers, plaidai-je, il y a un soldat qui part en permission, la fille McLaren...

De nouveau Mendez se gratta la tête, il réfléchissait.

— Oui, il y aurait aussi une place pour John Russell.

— Ça fera cinq personnes.

— Six, rétorqua le patron.

— Pas si je conduis l'attelage.

— Tu voyageras en tant que passager.

— Puis-je me permettre de vous demander qui sera le cocher ?

— Moi, fit Mr Mendez en se frappant la poitrine, qui veux-tu que ce soit ?

Je fus surpris par ce soudain revirement, que pouvait-il cacher ? Bien sûr l'appât du gain était une raison valable, gagner en trois jours ce qu'il recevait en un mois, c'était tentant.

Tout à coup, je réalisai qu'il y avait autre chose. Je me demandais si Mr Mendez ne voulait pas accompagner John Russell avant qu'il ne changeât d'idée ; avant qu'il ne passât une nuit à l'hôtel à contempler le plafond en retournant dans sa tête toutes les bonnes raisons qu'il invoquerait pour ne pas aller à Contention. L'embarquer ce soir dans la diligence, le mettre en contact avec la population blanche, et puis non, ça n'avait pas de sens. Mais alors, pourquoi Mr Mendez se tourmentait-il ? Était-ce le fait d'être mexicain, et Russell en partie, ou bien un sentiment d'amitié le poussait-il à aider le jeune homme ? Mais non, je déraisonnais !...

Il y avait beaucoup à faire pour être prêts à 6 h 30. J'envoyai le lad chercher son père pour nous donner un coup de main, comme cela arrivait souvent. Tous les deux avaient l'habitude de s'occuper des chevaux et des véhicules. Mr Mendez alla à l'hôtel prévenir John Russell, la fille McLaren et le soldat.

Avant qu'il ne sorte je lui rappelai que je le quittais définitivement ; il me paya mes derniers gages. Désormais, je ne faisais plus partie de la compagnie Hatch & Dodge. Je soupirai d'aise, bien que je fusse incertain sur ce que serait ma nouvelle existence.

J'allai dans le fond de la remise où je couchai. Je rassemblai mes vêtements et les posai sur le lit. Oh, tout cela n'était pas très beau ! Le pantalon trop court, la veste trop étroite me faisaient paraître plus mince que j'étais en réalité, mais ce serait assez bon pour le voyage. J'avais hésité pour acheter un costume avant mon départ, mais réflexion faite, je décidai de voir ailleurs, peut-être serait-ce mieux qu'à Sweetmary ? Pour être franc, je voulais m'offrir un fusil, seulement je n'avais pas assez d'argent pour payer le tout, alors je trouvai plus raisonnable d'attendre.

J'écrivis une lettre à ma mère qui vivait avec sa sœur dans le

Nazanita, je lui expliquai les causes de mon changement de situation et j'ajoutai que je la préviendrais dès que j'aurais trouvé une nouvelle place. Je roulai le reste de mes affaires dans une couverture. Oh, le balluchon n'était pas bien lourd !...

Je sortis acheter quelques provisions pour manger durant le voyage et je revins au bureau. Il était exactement 6 h 30.

En entrant je sursautai, la pièce étant dans la pénombre je n'avais pas vu John Russell assis sur la banquette, dans le coin de gauche. Près de lui se trouvait sa couverture, sa ceinture munie de cartouchières et sa vieille carabine Spencer.

Je posai mon balluchon près de la porte, contournai le comptoir et passai derrière. Je me mis en devoir de commencer la liste des passagers et je préparai les tickets. J'eus le sentiment d'être ridicule, nous étions deux garçons du même âge à nous lancer des coups d'œil sans nous décider à bavarder. Je rompis le silence :

— Vous êtes arrivé en avance.

Il hocha la tête sans prononcer un mot, je poursuivis :

— Qu'avez-vous fait de votre cheval ?

— Henry Mendez me l'a acheté.

— Vous devez regretter une aussi belle bête, combien le lui avez-vous vendu ?

— Allez le lui demander ! fit-il sèchement.

— Oh ! Ne vous formalisez pas !... Je disais ça pour parler, ne croyez pas que je sois particulièrement intéressé !

Mon interlocuteur ne paraissait pas loquace, avais-je joué involontairement le rôle de raseur ? En préparant ma liste je lui jetai des coups d'œil furtifs : il semblait ennuyé, que pouvait-il avoir ? J'inscrivis tous les noms, sauf celui du soldat que j'ignorais. Je marquai : soldat. Il entra quelques minutes après, un gros sac de toile sur l'épaule. Il le balança sur le comptoir et sortit son porte-monnaie.

— C'est combien la place ?

— Je vois que Mr Mendez a pu vous joindre, dis-je en souriant.

— Tout à l'heure vous avez refusé de m'emmener et maintenant on vient me chercher, qu'importe, je suis content de faire partie du voyage.

— Voici votre billet, dis-je après l'avoir détaché de la souche, vous le remettrez lorsque vous serez arrivé à destination pour le contrôle. En voilà un autre pour les repas quand nous nous arrêterons dans un relais, boissons non comprises. (J'en arrachai un autre.) C'est pour lui, (je fis signe du menton en désignant Russell) voulez-vous le lui donner ?

— Certainement.

En s'approchant du banc où était assis Russell, le soldat jeta un coup d'œil sur le ticket :

— Tiens ! Vous allez à Contention ? (Il le lui tendit.) Moi, je vais à Bisbee et ça m'oblige à changer de coche. (L'homme était de forte corpulence, la veste étriquée menaçait de lâcher aux entournures.) Hier j'étais encore dans l'armée, poursuivit-il, la semaine prochaine je me ferai embaucher à la mine et après je me marierai. Oh ! les parents ont arrangé cette union depuis toujours... (Russell posa son sac par terre, se recula pour que le soldat puisse s'asseoir, mais il ne répondit pas.) C'est pour économiser l'huile que vous n'allumez pas la lampe ? ajouta le militaire à mon intention.

Je craquai une allumette et la présentai à la mèche. J'entendis la diligence tourner dans la cour.

— Nous allons partir les gars, voilà le carrosse ! dis-je.

Si vous aviez regardé par la fenêtre vous auriez vu arriver notre équipage dans un bruit infernal de grincements de sabots raclant les pavés, de grelots. La vieille diligence avait des rideaux de grosse toile roulés et attachés au montant. Quatre chevaux la tiraient, deux autres suivaient derrière. Le soldat fit une remarque déplaisante :

— Qu'est-ce que vous transportez dans cet engin ? Pas des voyageurs j'espère, c'est une charrette à minerai !...

— La compagnie a fermé ses portes, estimez-vous heureux d'avoir ce coche à votre service, répliquai-je sur le même ton, on s'en servait durant les périodes pluvieuses, d'ailleurs c'est la seule voiture qui reste.

Le lad et son père entrèrent suivis de près par Mr Mendez qui s'informa si tout était prêt.

— Est-ce que tout le monde est arrivé ? (Il remarqua Russell dans le coin :) Ah, te voilà, j'ai fait déposer ta selle dans le coche et maintenant je vais me préparer, ce ne sera pas long.

Nous l'entendîmes monter l'escalier conduisant au premier étage. J'éprouvai le besoin de parler et je racontai aux autres que je m'étais offert pour conduire la diligence mais c'était contraire aux règlements, d'ailleurs ayant touché mes gages je n'étais qu'un passager, au même titre que les autres.

— Il ne faut pas croire qu'on puisse conduire une diligence sans avoir donné des preuves de bon cocher, dis-je à l'adresse de John Russell.

Malgré mes avances, il ne sortait pas de son mutisme.

À ce moment-là un homme franchit le seuil. Il était vêtu comme un cow-boy et portait sa selle sur le bras. Son sourire n'avait rien d'amical lorsqu'il s'approcha du comptoir.

Très grand, bâti en athlète, il faisait tinter ses éperons en marchant. Même la poussière et l'odeur des bêtes semblaient faire partie de lui-même. Il me rappela Lamarr Dean et son acolyte Early, on les aurait crus pétris de la même pâte.

Suspendu à la hanche un holster contenant un colt 44 donnait à l'homme de l'assurance et une pointe de prétention. Il était coiffé d'un chapeau au large bord roulé sur les côtés.

— Je suis Frank Braden, me dit-il en agrippant le comptoir de ses mains larges comme des battoirs.

— Oui, sir, répondis-je poliment comme si j'étais encore employé à la compagnie Hatch & Dodges. Que puis-je pour votre service ?

— Inscris-moi sur la liste des passagers, fit-il d'une voix qui n'admettait pas de réplique.

— C'est un voyage tout à fait spécial et je...

— Je sais, c'est pourquoi j'en fais partie !

— Je crains que cela ne soit impossible. Il y a déjà quatre passagers, le patron et moi, ça fait six, nous sommes complet.

— Il y a une autre place.

— Je ne vois pas...

— En haut, à côté du cocher.

— Absolument interdit, c'est l'un des règlements de la compagnie. Justement j'expliquai à ces garçons que n'importe qui ne peut pas conduire une diligence...

— Ça veut dire qu'ils sont du voyage ?

— Oui, sir, tous les deux.

Il me tourna le dos et alla près de Russell :

— Le commis vient de dire que vous avez un ticket.

John Russell ouvrit la main :

— Exact, le voilà, et alors ?

— Alors, donnez-le-moi, vous prendrez le prochain courrier.

— Non, je prends celui-ci.

— Allez au café, passez la nuit à boire, vous monterez dans la prochaine diligence.

— Je suis pressé, que ça vous plaise ou non, je prendrai celle-ci...

— Il était ici avant vous, intervint le militaire, laissez-le tranquille, pourquoi vous céderait-il sa place ?

— Qu'est-ce que vous dites ? fit Braden en se retournant.

— Que vous fichiez la paix à ce garçon ! Comprenez-le, il veut partir par ce courrier.

Les éperons tintèrent quand Frank Braden fit quelques pas et revint se planter devant le soldat.

— Très bien, vous avez raison, donnez-moi votre ticket, dit-il en le fixant durement.

Le militaire ne fit pas un mouvement, ses grosses mains restèrent immobiles sur ses genoux et ses pieds sur son sac.

— Vous arrivez à l'instant et vous prétendez vous approprier la

place d'un autre ?

— Exactement !

Le soldat me regarda, puis il porta les yeux sur John Russell.

— Est-ce une plaisanterie ou quoi ? dit-il, exaspéré.

Russell resta muet. Il avait roulé une cigarette, maintenant il l'allumait. Il fixa les yeux sur le nouveau venu et souffla une bouffée de fumée vers le plafond.

— J'ai vraiment l'air de plaisanter ? reprit Braden.

— Allons, soyez raisonnable, ce jeune homme va à Contention et il est pressé, expliqua patiemment le militaire. Moi, je vais à Bisbee rejoindre ma fiancée, je ne l'ai pas vue depuis si longtemps et je viens de passer douze ans dans l'armée, c'est bon de retourner au pays !... Nous avons réservé nos places, je ne vois pas pourquoi nous les céderions...

— Pourquoi : nous. C'est à vous que je parle en ce moment, à personne d'autre !...

Décontenancé, le soldat ne trouva pas de réplique. De nouveau il regarda Russell, puis à moi, comme si j'y pouvais quelque chose visiblement il était furieux. (Avouez qu'il y avait de quoi !)

— Pas possible, ce relais est un traquenard !... reprit-il. Vous laissez entrer un homme qui veut voler ma place, j'ai payé, moi ! Comment la compagnie tolère-t-elle un tel scandale ?

— Je vais appeler Mr Mendez, dis-je, ennuyé de la tournure que prenaient les événements.

— Je crois que c'est ce que vous avez de mieux à faire !... dit le militaire.

En disant ces mots il fit le geste de se lever, la peur déformait son visage rond et poupin. Braden le repoussa sur la banquette.

— Cette histoire ne regarde pas le patron, fit-il méprisant, vous ne voudriez pas que quelqu'un s'en mêle ?

Le soldat s'énervait.

— Allons, soyez raisonnable, répéta-t-il, expliquons-nous...

— C'est tout ce que je demande. Avez-vous une arme ? dit Braden sans bouger d'un pouce.

— Attendez une minute...

— Si vous n'en avez pas, je vous engage à vous en procurer une tout de suite.

— Mais vous ne pouvez pas traiter un homme comme ça ! C'est inconcevable !... Ces garçons témoigneront... Vous m'avez menacé !

— Justement, ils vous ont entendu m'insulter.

— C'est faux, j'ai été correct avec vous.

— S'ils ne l'ont pas entendu, c'est regrettable, moi, je me considère comme offensé.

— Je proteste, je n'ai pas prononcé un mot qui puisse vous

désobliger.

— Je sors dans la rue et vous y attends, fit Braden sur un ton qui me fit frissonner malgré moi. Si vous ne m'avez pas rejoint dans une minute, je reviens vous chercher.

La pomme d'Adam montait et descendait régulièrement sur le cou du militaire, ses poings s'ouvraient et se refermaient sur ses genoux. Il se pencha à l'arrière, s'appuya contre le mur. Il voulait donner le change en gardant un semblant de dignité. Il n'y parvint pas. Braden tendit la main, paume ouverte. Le soldat y posa le ticket, empoigna ses bagages et sortit.

Braden éclata de rire. Il ne lui offrit pas de lui rembourser le prix de la place, il se contenta de le suivre du regard. Il jeta sa selle sur l'épaule et la porta dans la diligence.

Un sentiment de culpabilité m'envahit. Nous aurions dû empêcher ce type de commettre cette vilaine action. Pourquoi Russell ne s'était-il pas mêlé de cette histoire ? Après tout, cela le concernait, Braden ne s'était-il pas adressé à lui le premier ?

Je lui fis signe d'approcher, il prit le temps de finir sa cigarette.

— Nous aurions dû faire quelque chose, dis-je.

— Je ne m'occupe jamais des affaires des autres, rétorqua-t-il sèchement.

— Qu'auriez-vous fait si ce type vous avait pris votre ticket ?

— Il a compris qu'il valait mieux ne pas essayer.

Je me penchai sur le comptoir, lui parlai presque sous le nez, c'est à ce moment-là que je remarquai sa jeunesse. Son visage mince aux pommettes saillantes lui conférait un air de distinction et ses yeux étrangement bleus contrastaient sur sa peau bistrée.

— Croyez-vous qu'il l'aurait tué ? dis-je.

— Je pense qu'on n'en peut douter, répondit-il. Si vous prenez ce fait comme une injustice, pourquoi n'allez-vous pas le reprendre ?

Le calme dont il ne se départissait jamais me laissait confondu.

— Le soldat n'était pas armé, repris-je, comment aurait-il pu se défendre ?

— Il aurait dû y penser avant !

— Il vous aurait aidé, lui, si vous aviez été en difficulté, d'ailleurs il l'a prouvé.

— En se mêlant de ce qui ne le regardait pas. Pour ma part je ne mets jamais mon nez dans les affaires des autres.

Je n'insistai plus. Il revint s'asseoir. Mr Mendez entra. Il avait revêtu une ample blouse de cocher et avait changé de chapeau. Il portait un sac bourré de provisions et un bidon d'eau.

— As-tu veillé aux outres ? me demanda-t-il, tout est prêt, j'espère.

— Oui, le lad en a rempli trois, nous en aurons bien de reste.

— C'est bien, partons, les gars.

Il ouvrit le tiroir du bureau prit des papiers pendant que je lui racontai l'incident sur un ton empreint de dégoût. Sans faire de commentaire il me dit :

— De toute façon nous sommes six.

Eh oui, nous étions six – sept en comptant Mendez – à quitter Sweetmary ce mardi 12 août 1884.

Les derniers préparatifs du départ se passèrent dans le calme. Russell demanda à Mendez la permission de grimper sur le siège à côté de lui invoquant – pour passer outre les fameux règlements – d'avoir à le consulter et lui demander conseil pour son héritage.

— On n'entend plus sa propre voix quand on est là-haut, répondit Mendez en poussant Russell dans la diligence.

Il discuta longuement avec le docteur Favor, probablement à cause des personnes qui prenaient place dans une voiture qu'il avait louée pour lui et sa femme. Je ne saisis que quelques mots. Mendez disait : « J'emmène qui je veux, après tout, vous ne m'avez pas encore versé l'argent que vous m'avez promis. » L'entretien continua pendant que nous nous installions.

Russell se cala dans un coin au fond de la diligence, venaient la fille McLaren et moi-même. Sur l'autre banquette Braden en face de moi me dévisageait avec insistance, à côté de lui, Mrs Favor et le docteur. J'avoue avoir manœuvré pour me trouver près de la fille. Mendez déroula les rideaux et nous restâmes dans la pénombre. Le lad et son père placèrent les bagages dans la rotonde et les recouvrirent d'une toile.

Je me demandai ce que je pouvais dire à la fille puisque j'avais la chance de l'avoir si près de moi, mais je décidai d'attendre qu'elle s'accoutumât à la situation présente.

Étant coude à coude, j'étais obligé de me tourner de trois quarts pour la regarder. Sans en avoir l'air je jetai un coup d'œil à l'avant du coche et son profil se trouva dans mon champ visuel. Elle ressemblait plus à un garçon qu'à une femme. Oh ! pas de face, là on ne pouvait s'y tromper... avec ses yeux de velours sombre et ce corps !... Si vous l'aviez vue gravir les deux marches pour entrer à l'hôtel quand l'officier l'accompagna, vous auriez juré voir une reine. Sa démarche vous donnait l'impression qu'elle nageait et avec un peu d'imagination vous la voyiez même sortir de l'eau, ruisselante avec ses cheveux courts collés sur le front. J'admirai son sourire juvénile...

En ce moment Mrs Favor la dévisageait et moi, placé comme je l'étais, j'en profitai pour détailler la femme du docteur. Elle répondait au prénom poétique de Audra, j'avais entendu son mari le prononcer, il lui allait fort bien. Elle était très belle, des rondeurs placées là où fallait, et sa taille... je l'aurais encerclée de mes dix doigts !... Elle

était féminine, si vous voyez ce que je veux dire. Si quelqu'un m'avait posé la question : « Quel est, à votre avis, le type de la femme idéale ? » Immédiatement j'aurais pensé à Audra Favor. Dommage qu'elle fût la femme de ce vieux birbe !...

Peut-être cela venait-il du sentiment qu'on ressentait en les voyant si mal accouplés ? Le docteur Favor était vieux, au moins cinquante ans, elle, n'en paraissait pas trente-cinq, et diable oui, j'aurais bien vu un autre homme assis à côté d'elle !... Cette idée serait à considérer... Prêtait-elle quelque attention à son mari ? J'avais tout le temps d'étudier la question.

Ses charmes semblaient attirer Frank Braden, il ne la quittait pas des yeux. Pourtant ce n'était point facile étant assis juste à côté d'elle, mais il plaça un coude sur son genou et posa le menton sur sa main. Peut-être pensait-il que personne ne le remarquerait dans l'obscurité ? Et, au fond, je me disais que cela lui était bien égal.

J'avais envie de voir la fille McLaren de plus près. Pour me donner une contenance, je me levai, tirai le bas de ma veste et, sans vergogne, l'admirai un instant. Elle baissait les yeux sur ses mains qu'elle triturerait. Russell aussi regardait les siennes qui reposaient mollement sur ses genoux.

Je me demandai à quoi pensaient ces personnes. Se doutaient-elles qu'il avait vécu la majeure partie de sa vie dans une tribu apache ? Feraient-elles une différence si elles l'apprenaient ? J'eus l'impression que oui. Pour ma part, je n'analysai pas mes sentiments à ce sujet. À dire la vérité, cela me déplaisait de voir John Russell assis dans la même diligence que nous.

Dans un tintamarre de grelots, de claquements de fouet, le coche s'ébranla. J'éprouvais encore le besoin d'ajouter :

— Eh bien, nous voilà ensemble pour un bout de temps !...

CHAPITRE II

Qui romprait la glace ? Qui parlerait le premier ? Après l'avoir dévisagée un bon moment, Mis Favor se décida à adresser la parole à la fille McLaren :

— Ce sont des perles indiennes ? demanda-t-elle en désignant une sorte de chapelet que la fille tenait dans la main.

Cette dernière baissa les yeux en répondant :

— C'est un rosaire.

— Je me demande pourquoi je me suis fait cette idée stupide.

La voix de Mrs Favor était douce, traînante, une espèce de ton que je n'aime pas parce qu'on ne sait jamais si la personne se moque de vous ou si elle vous parle sérieusement.

— J'avoue que ces perles sont de style indien, poursuivit la fille, c'est moi qui les ai faites avec des noyaux de fruits, je les ai peints et...

— Pendant votre captivité ? Nous...

— Audra !...

Le docteur Favor chuchota quelques mots à voix basse, certainement enjoignait-il à sa femme de ne pas s'étendre sur ce sujet.

— Je ne voulais pas exhumer des souvenirs déplaisants, s'excusa Mrs Favor.

C'est alors que je remarquai que Braden observait la fille.

— Que vous est-il arrivé ? demanda-t-il, intrigué.

Elle garda le silence, Mrs Favor se pencha, puis :

— Si vous êtes gênée vous êtes libre de ne pas répondre, dit-elle comme à regret.

— Cela m'est égal, répondit la fille avec indifférence.

Braden continuait à la dévisager. Il répéta :

— Que vous est-il arrivé, pourquoi tous ces mystères ?

— Je croyais que ce n'était plus un secret, murmura la fille.

— Ça va, j'ai compris, fit Braden, je devine qu'il vaut mieux ne pas insister.

— Elle fut capturée par les Apaches, expliqua Mrs Favor, assez longtemps je crois, un mois, n'est-ce pas ? dit-elle en s'adressant à la fille McLaren.

— Je ne sais pas au juste, le temps m'a paru si long.

— Oh, j'imagine que l'épreuve a été dure !... fit Mrs Favor

pensive. Ne vous ont-ils pas trop maltraitée ?

— Je préfère oublier ces souvenirs pénibles.

— J'espère qu'ils ne vous obligeaient pas à vivre dans la promiscuité des hommes !...

— Nous restions si peu de temps aux mêmes endroits.

— Je veux dire quand vous campiez ?

— Non, pas toujours.

— Vous ont-ils... tracassée ?

— Croyez-vous que le fait d'être capturée n'a pas été un tourment de tous les instants ? Une des femmes me coupa les cheveux au ras du crâne, ils commencent juste à repousser.

— Vous n'avez pas saisi ma question, vous ont-ils... tracassée ?

Braden se tourna vers sa voisine :

— Si vous n'êtes pas plus claire, elle ne comprendra pas, dit-il.

Mrs Favor feignit ne pas l'entendre et tenta d'accrocher le regard de la fille et, croyez-moi, elle appuya sur les mots en disant :

— On raconte tant de choses sur les Indiens, des vraies et des fausses sans doute, vous qui avez vécu parmi eux dites-moi, que font-ils aux femmes blanches quand ils les font prisonnières ?

— Que voulez-vous qu'ils leur fassent ?... s'écria Braden en éclatant de rire, la même chose qu'à leurs femmes !...

Cette remarque jeta un froid, un long silence suivit. On n'entendait plus que les bruits de la nuit : le vent sifflait à la cime des arbres, le martèlement des sabots frappant le sol, le tintement des grelots.

Quelqu'un devrait prendre l'initiative de parler et changer de sujet, pensai-je. Les derniers mots de Braden me donnaient une impression de malaise. Le docteur aurait dû intervenir, empêcher sa femme d'insister aussi lourdement auprès de la fille, mais il n'en avait rien fait. Blotti dans son coin, il écartait le rideau du bout de l'index et regardait la nuit. Que pouvait-il voir dans l'obscurité ?

J'aurais aimé provoquer Braden, lui dire ce que je pensais, la présence des femmes m'en empêcha. Pourtant j'ouvris la bouche et je lui lançai sur un ton de défi :

— Je crois que votre conversation est déplacée et n'amuse guère ces dames !

— Qu'insinuez-vous ? explosa-t-il.

— Que vous auriez dû vous abstenir de parler des Apaches.

— Pourquoi ces sous-entendus, expliquez-vous.

— Mr Braden !... s'exclama la fille McLaren en serrant ses poings. Ne pouvez-vous rester tranquille un moment ?

Braden ne cacha pas sa surprise, comme nous tous d'ailleurs.

— C'est à moi que vous parlez ? fit-il interdit.

— Certainement.

— Moi, je ne m'adressais pas à vous, mais à ce garçon, fit-il en me désignant du menton.

— Oui, mais de choses me concernant, rétorqua la fille, alors, je vous prie de la fermer !...

Nous étions tous plus ahuris les uns que les autres. Ces mots excitèrent Braden.

— Comment une aussi jolie fille peut-elle s'exprimer aussi grossièrement ! fit-il sans ménagement. Ah ! je comprends !... Vous êtes restée trop longtemps au contact de ces sauvages, c'est ça ? Vivre avec eux vous a fait oublier comment parlent les Blancs.

Il m'était impossible de suivre les réactions de Russell car je ne voyais pas son visage, mais je sentais venir l'orage et il y aurait du tonnerre !... Si je pouvais trouver le mot pour faire diversion. Mrs Favor, encore elle, me devança... dans le sens contraire :

— Une femme blanche ne peut s'habituer aux coutumes apaches. Je ne me vois pas tanner les peaux de bêtes et piler le maïs comme le font ces femmes. Elles ont des cheveux sales pleins de vermine, les hommes ne sont pas mieux d'ailleurs... Dieu !... qu'ils sentent mauvais ! Les chiens les flairent. Oh ! à propos de chiens, il paraît qu'ils les mangent, quelle horreur !...

Elle gardait la fille sous le feu de ses jolies prunelles essayant de lui faire raconter ce qu'elle avait vécu.

— Je serais étonnée, poursuivit-elle, si une femme blanche ayant été en leur pouvoir peut oublier cette terrible aventure et je me demande si elle parvient à se réadapter à son ancienne existence. Se servir avec élégance de son couvert, par exemple. Dites-moi, vous a-t-on fait manger du chien ?

Et voilà la bombe lancée ! John Russell intervint :

— Que feriez-vous si vous étiez affamée et n'avez pas autre chose à vous mettre sous la dent ?

— Je préférerais mourir d'inanition, mon estomac se refuserait à digérer cette affreuse nourriture !

— Si vous aviez souffert de la faim, vous ne parleriez pas ainsi.

— Le gouvernement leur attribue du ravitaillement. Chaque semaine je les vois venir chercher leur ration de bœuf. Ils ont la chasse s'ils trouvent la part trop maigre.

— Je voudrais voir comment vous nourririez une famille avec ce qu'ils reçoivent. Pour une femme c'est dur de tirer parti de si peu de viande.

— On raconte tant d'histoires sur les Indiens, on dit que les Blancs les oppressent, mais où est la vérité ? dit le docteur Favor.

J'étais surpris. Il paraissait indifférent à notre conversation et maintenant il s'y intéressait.

— Aussi longtemps qu'il y aura des sympathisants pour leur

triste condition vous entendrez ces insanités, poursuivit-il, et j'ajouterai que c'est une bonne chose. Mais allez vivre sur une réserve comme celle de San Carlos, vous vous rendrez compte que ce n'est pas si simple de donner des soins, de la nourriture et des vêtements aux Indiens.

Il braquait les yeux sur John Russell qui, lui, semblait enregistrer toutes ses paroles.

— Je vous dévoile le problème dans toute son extension, poursuivit le docteur Favor, vous n'imaginez pas à quoi se heurte le gouvernement, le ressentiment – légitime – je l'admets, leur défiance, leur répugnance à cultiver le sol...

— Sur lequel ils sont condamnés à vivre, comme des bêtes parquées ! s'échauffait Russell.

— D'accord, pourtant il est impossible de les aider davantage. Mais... comment se fait-il que vous soyez aussi bien documenté sur leurs coutumes ? Connaissez-vous la réserve de San Carlos ?

— Oui, j'y ai vécu trois ans.

— Bizarre, je ne me souviens pas de vous y avoir vu. Je vais pourtant souvent au bureau de l'approvisionnement, mais peut-être travailliez-vous ailleurs ?

— Effectivement, j'étais dans la police, répondit froidement Russell.

Je ne pouvais pas voir l'expression sur son visage, mais je la devinai. Un silence suivit, la femme le rompit :

— Mais... il n'y a que des Apaches dans la police de la réserve ! s'exclama-t-elle.

Consciente d'avoir gaffé, elle toussota dans son mouchoir, puis de nouveau, ce fut le silence. Il va s'expliquer, me disais-je, il va leur dire ses origines. Mais non, John Russell se cala dans son coin sans souffler mot. Oh ! j'aurais donné cher pour qu'il me confie le fond de sa pensée.

— Je ne crois pas que vous les ayez vraiment connus, reprit Mrs Favor sur un ton léger.

Pourquoi donc ouvrait-elle toujours la bouche celle-là ? Que voulait-elle insinuer ? Heureusement Braden fit diversion en s'adressant à moi :

— Vous avez laissé quelqu'un au relais ?

— J'ai quitté la compagnie et ce qu'ils font ne m'intéresse plus, répondis-je.

J'admets volontiers que ce n'était pas les mots à répliquer, mais pourquoi aurais-je pris fait et cause pour Russell ? Je n'avais pas à m'occuper de ses affaires, après tout, qu'il se débrouille. Avait-il prononcé un seul mot en faveur du soldat ? Puisqu'il agissait en personne non civilisée – au fond c'est ce qu'il devait être – alors

pourquoi me tourmenterais-je pour lui ?

Je n'étais ni son père ni son frère et il était assez grand pour agir comme il l'entendait !... Il n'avait qu'à parler s'il avait quelque chose sur l'estomac ! À moins qu'il ne pensât être réellement un Apache ? Cela ne m'était pas venu à l'esprit. Oh ! J'aurais voulu savoir ce qu'il se passait dans sa tête, pas longtemps, juste les quelques minutes qu'il faudrait pour connaître qui était John Russell.

Tous ses exploits m'avaient été racontés par Henry Mendez, ils affluèrent à mon esprit comme des images passées dans une lanterne magique.

Juan, on l'appela ainsi jusqu'à l'âge de cinq ans, c'est-à-dire le temps qu'il passa auprès de sa mère dans un village mexicain et puis ce fut l'enlèvement par les Apaches. Les femmes de la tribu l'élevèrent et lui donnèrent un nom indien : Ish-Kay-Nay. Sonsikay un chef apache, l'adopta et le considéra comme son fils. Durant six ans il apprit une foule de choses à son contact.

Lorsqu'il fit la connaissance de Mr James Russell il alla vivre à Contention et suivit régulièrement les cours dans un collège, mais il eut un différent avec un garçon de son âge, dans le combat ce dernier faillit mourir. On ne sut jamais pourquoi il se battit, sans doute avait-il de bonnes raisons. C'est à la suite de cette histoire qu'il quitta Mr James Russell.

Maintenant je vais vous raconter comment John Russell changea de nom une fois de plus, mais avant je me permets de vous rappeler qu'il entra dans la police lorsqu'il partit de Contention.

Ce jour-là, il escortait un convoi de ravitaillement par mulets et c'est dans les Hautes Prairies de Sierra Madre, à deux jours du village Tesorabadi, que ses compagnons lui attribuèrent le nom de : « Tres Hombres. »

Il partit, seul, à la recherche de mulets égarés de la piste. Il découvrit des empreintes de sabots, les suivit toute la journée et, une heure avant le coucher du soleil, il avait découvert les huit mulets qui avaient été entraînés par des pillards Chatos. Soudain, sans savoir d'où elles partaient, des balles s'écrasèrent sur les rochers du canyon, d'autres tuèrent quatre mulets. Il riposta par six coups de feu, deux Chatos roulèrent dans la poussière, il battit en retraite se faisant un rempart des cadavres des bêtes. Il resta accroupi toute la nuit. À l'aube, dix Chatos revinrent, camouflés sous des branches de mesquite piquées dans la bande qui leur ceignait le front.

La carabine appuyée sur le cou d'un mulet, Russell tira sept coups, un troisième Chatos roula, mort. Prenant son temps, comme toujours, il déchargea son colt sur les fuyards, deux furent blessés.

Des hommes de l'escorte vinrent à la rescousse, les yeux agrandis d'horreur, ils contemplèrent l'exploit de leur compagnon.

Quand ils rejoignirent la colonne ils racontèrent comment John Russell avait mis ces pillards barbares en fuite. Ils firent l'éloge de Russell qui, seul, contre dix, en avait tué trois. À partir de ce jour les policiers apaches de San Carlos, les traqueurs de Fort Apache et Cibucu, nommèrent John Russell : « Tres Hombres. »

Le froid se faisait sentir – quand on voyage en diligence on a toujours froid, surtout la nuit – je me baissai pour prendre les couvertures roulées sous la banquette. J'en tendis une au docteur Favor, il s'en couvrit les genoux, ceux de sa femme qui, à son tour, passa le reste à Braden. Avec la deuxième j'en fis autant de mon côté. Quand la fille McLaren la saisit les perles de son rosaire cliquetèrent. Elle coinça le bout de la couverture sous sa cuisse sans en offrir un pan à John Russell. J'eus même l'impression qu'elle se pressait un peu plus contre moi... mais je n'en suis pas sûr.

Le docteur Favor chuchota quelques mots à sa femme, mais je ne saisis pas, par contre, je compris très clairement la réponse : « Ne soyez pas stupide, mon ami !... »

Le silence nous enveloppa.

Frank Braden étira les jambes sous la banquette, se pencha, sa tête frôlait celle de Mrs Favor. Il lui murmura quelque chose, elle pouffa dans sa main, visiblement, elle s'amusait. Leurs visages se rapprochèrent, se touchèrent... et son mari était là. Figurez-vous ce que cela devait être quand il n'y était pas !...

Nous arrivâmes au relais Delgado dans un bruit de grelots, de freins grinçants sur les bandages des roues, de sabots ferrés cognant les pierrailles. La diligence roula de plus en plus lentement, puis stoppa. Nous étions assis dans l'obscurité quand Mrs Favor demanda :

— Où sommes-nous ?

— Au relais Delgado, répondis-je.

Les pas de Mendez s'approchèrent de la portière qu'il ouvrit, il tenait dans la main son sac de cuir.

— C'est vous Mendez ? dit un homme qui se précipita en levant sa lanterne.

— Mais oui, avez-vous des chevaux frais ?

— Oui, pour quelques jours encore.

— Alors, changez les nôtres.

— Vous avez repris du service ?

— C'est une longue histoire, je ne dispose que de très peu de temps pour vous la raconter, allez plutôt dire à votre femme de préparer du café.

Delgado fronçait les sourcils. En jurant il renfila le pan de sa chemise dans son pantalon qui s'obstinait à descendre, le bouton maintenant les bretelles s'étant décousu.

— Je ne pouvais pas deviner que vous alliez venir, grogna-t-il.

— Secouez vos gens !... s'écria Mendez. (Il se tourna vers la diligence dont il avait laissé la portière ouverte.) Si vous voulez descendre vous pourrez prendre du café chaud. Si vous voulez vous laver les mains, vous trouverez une fontaine suspendue contre la porte, et vous suivez le sentier en contournant la maison... si vous voulez trouver un petit coin tranquille.

Il tendit la main à Mrs Favor, elle s'y appuya pour descendre puis ce fut le tour de la fille McLaren. Delgado souleva la lanterne.

— Se relever deux fois dans la même nuit, dit-il, c'est beaucoup trop. Comment se fait-il que vous voyagiez tous à des heures pareilles ? Nous venions de nous coucher quand trois hommes sont arrivés...

— Et maintenant nous autres, il fallait rester debout, fit Mendez en souriant.

— Connaissez-vous ces voyageurs ? demanda le docteur Favor.

— C'était des cavaliers.

— Oui, mais les connaissez-vous ? insista le docteur.

— Il me semble les avoir déjà vus... je crois qu'ils travaillent pour Mr Wolgast.

— Vous dérange-t-on souvent la nuit ?

— Ça arrive, fit Delgado en se grattant la tête, je tiens un relais pas vrai, alors j'en ai les inconvénients.

Les mains dans les poches, j'allais et venais pour me réchauffer ; Mendez et Russell se trouvaient sur mon passage. Je vis Mendez prendre une bouteille dans son sac, l'un après l'autre, ils burent à la régálade. Deux jeunes garçons, visiblement réveillés en hâte, sortirent des écuries. Tous deux sourirent en reconnaissant Mendez, l'un d'eux lui dit :

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

— Des cheveux frais et un bon graissage.

Les boys s'éclipsèrent et mon ex-patron se tourna vers Russell :

— Que penses-tu d'un voyage en diligence ? demanda-t-il.

Russell répondit en espagnol.

— Pourquoi t'obstines-tu à parler dans cette langue ?

— Ça m'arrivera encore.

— Tu dois t'habituer à parler anglais, c'est le manque de pratique...

— Ce serait peut-être mieux si je ne dis rien.

— Mais enfin John, quelle mouche te pique ? Pourquoi ces réticences, je te demande ce que tu penses de ce voyage ?

Russell resta dans son mutisme. L'un des boys arriva en courant il portait un seau rempli de graisse, il s'arrêta un instant :

— Allons, et que ça saute !... lui dit Mendez, nous sommes

pressés.

— La nuit ça coûte plus cher, on a droit à un pourboire supplémentaire, non ? fit le garçon en souriant.

— Attends, petit garnement, file et dépêche-toi !...

De son sac Mendez lui envoya une tape sur le derrière, mais le gamin s'enfuyait déjà en riant. De nouveau Mendez tendit la bouteille à Russell :

— Bois un coup pour la poussière ! lui dit-il.

Il m'invita à me joindre à eux. J'acceptai, c'était bon, mais trop tiède, trop secoué. Je me demande comment ils purent ingurgiter de pareilles lampées. Lentement, nous nous dirigeâmes vers l'auberge.

Le boy qui avait interpellé Mendez s'affairait au graissage des essieux, l'autre avait dételé les chevaux et les conduisait à l'écurie. Nous les regardâmes un bon moment. Puis, brusquement, je me retournai vers Russell :

— J'essaie de comprendre pourquoi vous ne leur avez rien dit.

— Leur dire quoi ?

— Que vous n'êtes pas ce qu'ils pensent. (Il me dévisagea, ses yeux bleus semblaient me fouiller l'âme. Il ne répondit pas.) Voulez-vous entrer avec moi ? lui proposai-je.

Il haussa les épaules et m'emboîta le pas. Nous entrâmes dans la vaste salle au plafond bas éclairée par une lampe à huile suspendue à la poutre maîtresse. La mèche fumait et l'odeur d'huile brûlée m'écœurerait.

Le docteur, sa femme, la fille McLaren et Braden étaient assis devant la longue table au centre de la salle. Debout, Mendez leur parlait mais, dès qu'il nous vit entrer, il s'interrompit. Il se dirigea vers une petite table près de la porte de la cuisine, de la main, il nous fit signe de le rejoindre. La femme de Delgado passa près de nous en portant un pot de café et alla servir les passagers, puis à nous. Mendez attendit qu'elle eût disparu dans sa cuisine puis il s'adressa à Russell :

— Ils te prennent pour un Apache, lui dit-il. (Russell restait muet. Il contemplait la bouteille de Brandy comme s'il s'absorbait dans le déchiffrement de l'étiquette. Excédé par ce mutisme, Mendez la saisit et s'en versa une rasade.) Tu as entendu ce que je t'ai dit ? Ils croient que tu es apache, répéta-t-il.

— Qu'est-ce que ça peut me faire, y a-t-il une différence ?

— Le docteur Favor interdit que tu remettes les pieds dans la diligence, voilà la différence !...

Russell leva les yeux sur Mendez :

— Sont-ils tous contre moi ?

— Au départ tu voulais monter sur le siège à côté de moi, répondit Mendez en éludant la question, la place est libre, nous continuerons le voyage ensemble.

— Sont-ils tous d'accord pour m'empêcher de m'asseoir à ma place ? répéta Russell.

— Le docteur Favor l'affirme. J'ai répliqué :

« Ce jeune homme n'est pas d'origine apache, le lui avez-vous demandé ? Que vous a-t-il répondu ? » Mais ce Favor du diable ne veut pas perdre son temps en discussion, il ne veut rien savoir.

— Que feriez-vous à ma place ?

— Je ne le sais pas. Oh, pourquoi les gens se rendent-ils malheureux en tourmentant les autres ? Laisse-les penser ce qu'ils veulent.

— Je veux finir le voyage dans la diligence...

— Fais pas ta mauvaise tête. Avant de partir tu voulais monter avec moi et maintenant c'est moi qui te le propose et tu refuses ?

Pour la première fois je voyais Mendez en colère. Il prit sa tasse, but quelques gorgées, puis regarda les autres. Braden et le docteur se levèrent. Le docteur Favor alla vers le bar où se trouvait Delgado. Mendez semblait se détendre en sirotant son café.

— Est-ce que ça vaut la peine de se tracasser, de se mettre en colère ? reprit Mendez. Crois-tu que ce sera facile de les convaincre ? Si j'étais à ta place, j'oublierais leurs paroles désobligeantes. Tu me comprends ?

— Non... j'essaie.

Je l'écoutai, sidéré. Il paraissait si calme, tellement en dehors, que vous auriez cru que cela ne le concernait pas. Il vous donnait l'impression que rien dans le monde ne pouvait le tourmenter.

Mendez commanda trois autres cafés. Le docteur Favor parlait encore avec Delgado, il se retourna et fit signe à Mendez de le rejoindre. Pendant ce temps Russell et moi buvions notre deuxième tasse de café. Nous l'avions finie quand Mendez revint. Sans un mot, debout, il but le sien avant de dire :

— Le docteur Favor veut changer d'itinéraire, il veut passer par la vieille route de San Pete Mine.

À l'époque où la mine prit de l'extension, la compagnie Hatch & Dodge décida d'établir un service régulier, mais la ligne fut abandonnée quand les filons de minerai furent épuisés. Pour y parvenir on empruntait une route cahoteuse qui longeait la montagne, on remontait sur le plateau et on descendait ensuite sur Benson où l'on retrouvait la grand-route. Sur 15 miles la région était sauvage, très dure pour les passagers et les chevaux. La seule chose qui méritait d'être considérée c'est que l'ancien trajet était plus court.

Était-ce la raison qu'avait invoqué le docteur Favor ?

Mendez approuvait l'idée, Delgado était contre. Il déconseilla vivement d'emprunter cette voie, les relais étant tous fermés et les chevaux emmenés dans le sud où le service était encore assuré. Le

relais Delgado était le seul qui possédât encore des bêtes de rechange, mais il s'attendait à les voir disparaître dans les prochains jours, la compagnie l'avait déjà prévenu.

Mendez s'entêtait à vouloir prendre le plus court chemin. J'admets que son raisonnement était sensé. Nous avions emporté assez de provisions pour tenir plusieurs jours de route. Mendez insista en affirmant que le docteur le payait beaucoup plus que n'aurait demandé la compagnie pourquoi ne pas le contenter ?

Henri Mendez aimait faire plaisir aux gens.

— Le docteur Favor est inquiet, dit-il, il parle de ces tribus d'Indiens qui rôdent et attaquent les diligences. Il soulève des objections plus idiotes les unes que les autres, il dit aussi qu'ils savent où nous nous rendons.

— Mais qu'est-ce qu'il s'imagine ? fis-je hors de moi, est-ce que les Indiens peuvent savoir où nous allons ? Comment auraient-ils appris que nous faisons étape chez Delgado ce soir ?

— Je lui ai opposé tous ces arguments, répliqua Mendez.

— Peut-être est-il réellement inquiet, dis-je.

— On dirait qu'il pressent un danger.

Mr Mendez fit provision d'eau, de vivres et nous repartîmes. Quand nous étions entrés dans la diligence Frank Braden dormait déjà, les pieds sur la banquette en face de lui, nous ne l'avions pas dérangé, la place de Russell étant libre.

Nous roulions dans la nuit quand, à 2 miles de chez Delgado, Mendez tira sur les rênes et s'engagea dans un chemin étroit. Les branches de mesquites balayèrent les côtés du véhicule, puis la voie s'élargit et nous sentions par l'effort que faisaient les chevaux que nous escaladions une côte abrupte. Des arbres bordaient la route, de profondes ornières faisaient cahoter la diligence.

Environ trois heures après notre départ de chez Delgado, Mendez et Russell changèrent les chevaux les plus fatigués par ceux qui suivaient derrière. Je fus le seul à descendre. Je crois bien que tous les passagers s'étaient endormis, même le docteur Favor.

Je me désaltérai à l'une des trois outres en peau de bouc qui se trouvaient toujours en réserve dans la rotonde pour les voyageurs et les chevaux. Quand Russell eut bouclé la dernière courroie, nous reprîmes la route.

Je finis par m'endormir en me demandant ce que dirait la fille McLaren si je passais mon bras autour de sa taille fine.

Je n'eus jamais cette occasion.

Avec les premiers signes de l'aurore le vent cessa de souffler. Je m'éveillai avec l'impression d'être dans mon lit. Je revins vite à la réalité en écartant légèrement le rideau, nous longions un précipice, donc, nous ne devons pas être loin de la mine. La diligence cahota

encore sur un mile et nous arrivâmes à San Pete Mine.

Mendez et Russell furent les premiers descendus de leur siège haut perché. Mendez s'étira comme s'il avait des crampes. Il contempla les bâtiments désertés.

Construits sur le versant, à flanc de montagne, une véranda y était appuyée. Ils étaient délabrés et menaçaient de tomber prochainement dans le profond canyon.

Je descendis à mon tour et Braden me suivit. Il regarda autour de lui, puis ses yeux se fixèrent sur Mendez :

— Mais... ce n'est pas la route que prend habituellement la diligence ? fit-il surpris.

— Non, nous en avons pris une autre, répondit Mendez.

Il alla à l'arrière de la diligence chercher une outre. Braden le suivit :

— Pourquoi avez-vous changé d'itinéraire ? (Je remarquai que Russell ne quittait pas Braden des yeux, il alla près des chevaux, Mendez les faisait boire.) Alors, reprit Braden irrité, vous changez comme ça, sans prévenir les passagers ?

— Adressez-vous au docteur Favor.

— En ce moment, c'est à vous que je parle !...

— Tous les autres étaient d'accord, vous, vous dormiez, j'ai pensé qu'il était inutile de vous réveiller.

— Où nous conduisez-vous ?

— Au même endroit. (Il porta l'outre dans la véranda. Il revint vers la diligence, leva la tête vers le ciel. Des traînées de brume restaient suspendues sur le canyon, le soleil se levait.) Nous mangerons maintenant, poursuivit Mendez, et puis nous nous reposerons deux heures.

— Si vous pensez à nous, vous... commença le docteur Favor.

— Je pense surtout aux chevaux, coupa Mendez... et aussi à moi. Vous avez dormi, vous !...

Nous mangeâmes de bon appétit, du pain, de la viande froide et nous avions du café que Mendez avait apporté dans la véranda. Le repas terminé, ce dernier prit sa couverture et entra dans une pièce du bâtiment principal dont le toit était à moitié écroulé. John Russell lui emboîta le pas et, tous les deux, dormirent deux ou trois heures.

Nous étions bien obligés de nous résigner à attendre. Pour moi, cela n'avait pas d'importance, qui se soucierait de ce retard ? Personne ne m'attendait nulle part.

Les chevaux étant dételés broutaient les pousses tendres des arbres. Quelques hiboux, dérangés dans leur domaine sortirent de leurs trous, s'envolèrent lourdement, hésitants, en aveugles.

Frank Braden, les mains dans les poches, semblait furieux. Il alla au bord de l'immense trou formant canyon et scruta le fond comme s'il

cherchait le sentier pour y descendre. Il s'y engagea, se retourna plusieurs fois. Je le suivis des yeux, il devenait de plus en plus petit. Je me demandai s'il faisait une promenade pour se détendre les nerfs et si Mrs Favor irait le rejoindre.

Il revint longtemps après, cependant assez tôt pour le départ. Il avait recouvré son calme quand il demanda à Mendez :

— Dans combien de temps comptez-vous arriver à Benson ?

— Ce n'est pas plus long que par la grand-route, au contraire, pourtant je dois faire reposer les chevaux de temps en temps. Si tout va bien, nous devrions être rendus à Benson demain matin.

Nous quittâmes San Pete Mine un peu avant 8 heures et, après plusieurs haltes, le premier incident survint. L'ennui venait de n'avoir pas suivi la grand-route car nous nous trouvâmes arrêtés par des éboulis. Le vent et la pluie avaient fait glisser la rocaille qui recouvrait entièrement le passage. Nous traversâmes un arroyo presque asséché, mais de l'autre côté, il n'y avait plus trace de route. N'ayant pas le choix, Mendez engagea les chevaux dans le lit du ruisseau. Les arbrisseaux croissant sur les berges fouettaient les bords de la diligence et les pattes des bêtes.

La lande semblait morte sous la chaleur tortille. Des saguaros, ces cactus géants du désert aux formes étranges, à grandes fleurs blanches, emblème de l'État d'Arizona, dressaient leurs bras décharnés comme des vieillards se chauffant au soleil. Une épaule de rocher surplombait l'arroyo sur la droite, en avant des arbres de Josué aux branches épineuses, à gauche, la lande sans fin, le désert stérile, aride, où poussaient quelques maigres yuccas.

Il fallait s'arrêter souvent pour changer les chevaux et les faire boire, c'est alors que Mendez s'aperçut qu'il avait oublié une outre à San Pete Mine.

Il était plus de 2 heures de l'après-midi quand il décida de faire halte pour manger. Visiblement il attendait que quelqu'un lui fasse une remarque sur ce changement d'itinéraire qui s'avérait être une folie. De plus les passagers perdaient un jour. Si mes compagnons étaient mécontents, cela se passait en leur for intérieur car ils n'en laissaient rien paraître.

Nous vécûmes des heures étranges. Mrs Favor parlait d'une voix monocorde. Elle regardait la fille McLaren se demandant ce que les Apaches avaient bien pu lui faire, puis ses yeux se posaient sur Braden qui, lui, se tenait tranquille et n'était plus le même homme.

La fille McLaren semblait avoir pris son parti de sa situation, elle était la plus patiente du groupe. Russell aussi, à son habitude il ne disait rien. Le docteur Favor non plus, mais ses yeux parlaient pour lui, ils exhortaient Mendez à se hâter.

Personne ne demanda à Mendez si nous étions égarés sur une

route qu'il ne connaissait pas. Tard dans l'après-midi nous en aperçûmes une sur le versant. Oh, ce n'était qu'une piste grossièrement tracée, mais il tira les rênes de ce côté. Les chevaux soufflaient en sortant de l'arroyo. La montagne était haute, parsemée de quelques touffes de plantes bizarres, mais les pics étaient pelés, sombres sur le ciel clair.

Nous étions maintenant sur la route et l'équipage roulait en soulevant un nuage de poussière. Nous parcourûmes ainsi une dizaine de miles et la côte devint de plus en plus escarpée. Mendez dut changer l'attelage.

— Je vous engage à monter à pied, un peu d'exercice vous fera grand bien, dit-il, vous jouirez d'un point de vue magnifique.

Nous quittâmes nos places. Russell marcha à l'avant, ne nous regarda pas, ne prononça pas un mot. Il arriva au sommet le premier. Je suspectai Mendez d'avoir voulu soulager les chevaux, personne ne se plaignit. Le docteur Favor tenait sa femme sous le bras, l'aidant à avancer, en réalité, je crois plutôt que c'était pour qu'elle ne fût pas tentée de se rapprocher de Braden. Quant à moi, je rythmai mes pas sur ceux de la fille McLaren. Je me torturai les méninges pour trouver quelque chose à lui dire, je ne pus décrocher un mot.

Tous groupés, nous attendîmes la diligence. La fille et moi étions un peu à l'écart, ce fût elle qui m'adressa la parole :

— Pourtant il n'a pas l'air d'un Apache, qu'en pensez-vous ?

Elle ne prononça pas de nom, mais je savais qu'il s'agissait de Russell, je ne pouvais en douter car elle loucha de son côté.

— Si vous l'aviez vu il y a quelques semaines !...

Intriguée, elle me regarda en face, attendant une explication. J'étais désolé des paroles idiotes que je venais de lâcher.

— Il a servi dans la police apache, me repris-je.

— Mais alors... il est apache ?

— C'est difficile à expliquer.

— Mr Mendez nous a juré qu'il n'est pas indien, je ne saisis pas.

— Ses parents n'étaient pas des Indiens, mais il a vécu parmi les Apaches si longtemps, je veux dire de par sa volonté, qu'à la fin il l'est peut-être vraiment, tout au moins de cœur.

— Mais pourquoi, personne n'aime ces sauvages !... Je ne m'explique pas la raison qui le pousse à vouloir vivre leur existence.

— Je crois qu'il faut voir les choses avec ses yeux pour comprendre.

J'aurais aimé qu'elle me parlât de son passage chez les Apaches, qu'elle me prît pour confident en libérant son cœur. Je pensai qu'après cette terrible épreuve elle n'aurait plus peur de rien. Mais je n'osai pas la placer devant des questions embarrassantes comme l'avait fait Mrs Favor et je me tus.

Je vous ai dit que nous étions en haut du sommet. D'un côté de la route se trouvait un versant abrupt, de l'autre un remblai de 7 ou 8 pieds.

— Nous pouvons monter en voiture, me dit la fille.

Je l'entendis, mais je regardais Mendez. Que fixait-il avec autant d'insistance ? Je suivis son regard. Que fait donc Russell assis sur le talus avec son fusil en travers des genoux ? me demandai-je.

Mais ce n'était pas Russell que je voyais au-delà des Favor. Près de l'inconnu se tenait un autre homme armé d'un revolver. La fille McLaren les aperçut en même temps que moi. Elle eut le cran de ne pas hurler.

En l'occurrence que peut-on faire, je vous le demande ? Imaginez la scène ; vous marchez tranquillement sur la route et, au moment où vous vous y attendez le moins, deux hommes armés vous menacent.

Celui qui était assis au bord du talus s'était levé, il braqua son fusil sur nous et nous enjoignit de nous rassembler près de la diligence. C'est alors que je reconnus Lamarr Dean. L'autre, celui que j'avais confondu avec Russell, était Early, l'ex-forçat de Fort Yuma.

Vous souvenez-vous des deux jeunes poivrôts qui se trouvaient au relais de Delgado la première fois où je rencontrai Russell ? C'était eux. Que vont-ils faire s'ils le reconnaissent ? pensai-je.

C'est bizarre, je ne pensai pas à ce qu'il pourrait nous arriver, je ne voyais que Russell et je me souvins exactement tous ses gestes quand il brisa le verre au ras de la bouche de Lamarr Dean. Je craignais que ce dernier ne s'en rappelât encore mieux que moi.

Mendez, encore perché sur son siège l'interpella :

— Avant de faire quoi que ce soit, vous devriez réfléchir aux conséquences !

— Saute à terre et te casse pas la tête !... fit Lamarr.

Mendez obtempéra. Avait-il une autre solution avec un fusil braqué sur le ventre ? Le regard de Lamarr passa par-dessus nos têtes, comme s'il cherchait quelqu'un. Je compris lorsque Braden se détacha du groupe et s'approcha de lui.

— Nous avons failli louer le coche ! dit Lamarr.

— Je me demandais si nous rattraperions la bonne route, je me suis fait du souci, j'avais peur que vous ne nous retrouviez pas.

— Ça nous a obligé à revenir au relais Delgado ce matin au petit jour. Il n'était pas content et j'ai dû y aller de mon boniment. Oh ! j'admets que je l'ai bousculé, mais il a parlé !... Je lui ai raconté que je courais après un ami et que je cherchais par quelle route était passée la diligence. Il m'a répondu : par celle qui conduit à San Pete Mine. Je crois qu'il est inutile de te dire que nos chevaux ont goûté des éperons. Je n'aime pas faire double trajet !...

Je ne quittai pas des yeux les deux acolytes. Vous n'êtes plus étonnés que Braden veuille à tout prix une place dans la diligence avant de quitter Sweetmary ? Il est facile de dire maintenant : « Je savais que ce type mijotait quelque chose de pas très catholique... » Pourtant, tout d'abord, je ne pouvais y croire. Braden n'était pas sympathique, je vous l'accorde, mais de là à penser... Penser quoi, au fait ? Il était un passager comme les autres, ni plus ni moins. Mais quand il parla aux deux voyous et se dévoila, complice de leur bande, alors, oui, je fus surpris, autant que nos compagnons de voyage, bien que je ne leur jetai pas un regard pour consigner leurs réactions.

Early ne disait rien, il avança et poussa Russell devant lui.

Puis un autre homme apparut. Il arrivait en sens inverse de la diligence. Son large chapeau de Mexicain ne laissait pas douter de ses origines. Il était à califourchon sur un cheval bai et en tirait deux autres par la longe. Je notai que l'homme portait deux revolvers calibre 44.

Lamarr Dean tenait sa carabine, le doigt sur la détente, mais le canon dirigé vers le sol, il s'adressa à Favor :

— Alors, mon cher docteur, vous prétendez ne pas nous connaître. (Il s'avança, me poussa du coude et fit reculer la fille McLaren qui faillit tomber dans le remblai, je la retins par le bras.) Allons, laissez-moi la place, fit-il rudement, je veux voir mon vieil ami le docteur Favor !...

— Je crains que vous n'outrepassiez les bornes !... répliqua Favor, mais il ne paraissait pas surpris.

— Je suis allé de l'avant, docteur, poursuivit Lamarr, je savais que cette affaire promettait, je sentais le succès dans l'air !...

— De quoi parlez-vous ?

— Frank, reprit Lamarr en riant aux éclats, il ne comprend pas. Explique-lui...

— À quoi bon ? J'ai horreur d'user ma salive pour rien !

— Nous allons à Bisbee pour nos affaires, reprit Favor, nous espérons y être rendus dans deux jours au plus, je...

— Non, coupa Lamarr Dean, vous espériez filer vers le sud, vous camoufler à Mexico en attendant de mettre les voiles pour Vera Cruz !... Mais pas seul... en emportant le gros paquet !...

— C'est faux !

— Non, j'en suis sûr, c'est comme si j'y avais été !

— Je me défendrai...

— Ça ne rime à rien, mon cher docteur. J'étais bien placé pour savoir que vous avez falsifié les comptes, n'oubliez pas que je travaillais chez Wolgast ! Vous avez inscrit des sommes considérables au compte du gouvernement qui vous payait des livraisons de viande, mais vous n'en faisiez porter qu'une partie à la réserve indienne et

vous empochiez le supplément, c'est bien ça, docteur ?

— Mais voyons, il ne peut pas comprendre, ironisa Braden, il ne t'a jamais vu !...

Lamarr Dean se tourna vers Mrs Favor :

— Et vous, prétendez-vous aussi ne pas me connaître ? dit-il.

— En effet, je vous ai rencontré, répondit-elle avec calme mais lui, jamais, ajouta-t-elle en désignant Braden.

— Et pour cause ! Frank était à la prison de Yuma !

— Palabres inutiles, fit Braden, nous avons des choses urgentes à faire.

— Un instant, dit Mrs Favor, je voudrais comprendre. (Elle s'adressait à Lamarr qui semblait le plus bavard de tous :) Vous travaillez pour l'homme qui obtint l'adjudication au centre de ravitaillement pour la réserve indienne, n'est-ce pas ?

— Oui, Mr Wolgast.

— Et vous avez constaté des erreurs dans les comptes de mon mari ?

— Audra !... s'insurgea le docteur Favor. Nous n'avons pas à étaler nos affaires privées devant ces gens !

Braden fit signe à Early.

— Dételle les chevaux et laisse-les s'échapper, lui ordonna-t-il.

Early obéit. Quand les bêtes furent libérées des brancards le Mexicain qui était resté sur sa monture leur fouetta les flancs en poussant des cris stridents. Il les poursuivit pour accélérer leur fuite. Early sauta sur son cheval et le rejoignit.

Braden était derrière la diligence, il tira la toile qui recouvrait les bagages et les posa par terre.

Pendant ce temps Lamarr Dean nous fouillait. Dans la poche du docteur Favor il découvrit un revolver de petit calibre, il l'examina, éclata de rire, puis le lança dans les broussailles de l'autre côté de la route. Puis ce fut au tour de Mendez qui, sans opposer de résistance, déboutonna lui-même sa veste : il n'était pas armé.

— Qu'est-ce qu'il y a dans la rotonde ? lui demanda Lamarr.

— Un fusil.

— Nous verrons ça tout à l'heure. (Il me regarda.) À toi maintenant.

J'ouvris ma veste comme je l'avais vu faire à Mendez. Pendant qu'il tâtait mes poches, ce dernier dit à Lamarr :

— Si vous pensez que nous transportons quelque chose ayant de la valeur vous vous trompez. En agissant de la sorte vous risquez la corde !

— T'inquiète pas !... Je te dispense de tes conseils !

— Je fais le pari que vous serez arrêtés et pendus avant quinze jours ! cria Mendez.

— T'as rien à parier !

— Très bien, mais n'oubliez pas que nous serons témoins.

— Des témoins ?... Où sont-ils ? fit Lamarr Dean en balayant le groupe des yeux. (Braden revenait en portant un énorme sac de cuir.) Dis donc, Frank, tu vois des témoins, toi ?

— Moi ? Non.

Il posa le sac par terre et se mit en devoir de forcer le système de fermeture pendant que Lamarr continuait la fouille. Celui-ci passa devant la fille McLaren et Mrs Favor sans les regarder et s'approcha de John Russell, lui prit son revolver qu'il jeta. L'arme virevolta dans les airs avant de tomber dans le remblai. En fronçant les sourcils Lamarr se planta devant Russell.

— Toi, je t'ai déjà vu quelque part ! dit-il.

Il poussa son chapeau sur la nuque, se gratta la tête comme pour en faire jaillir l'image qu'il cherchait. Il attendait une réponse de Russell, mais celui-ci garda son mutisme habituel. Les deux hommes se dévisagèrent en silence. Chaque seconde qui passait me parut un siècle. Lamarr se souviendrait-il de ce qui se passa chez Delgado ? Et en admettant cette hypothèse à quelle extrémité pouvait se livrer Lamarr maintenant que Russell était désarmé ? Il aurait suffi d'un mot pour le mettre sur la voie. Si Braden avait dit simplement : « Cet homme a le type indien »... il est certain que le coup serait parti, mais Braden ne le prononça pas, il était trop occupé à ouvrir le sac. Il leva les yeux sur le docteur Favor :

— Combien y a-t-il ? Ça nous dispenserait de compter.

Favor préféra se taire. Il passa le pouce dans la petite poche de son gilet et prit un air suffisant et offensé.

Ils nous avaient fait aligner près de la diligence, la fille McLaren, Mrs Favor, Mendez, John Russell et moi-même, nous attendions, anxieux, dans l'expectative des minutes qui allaient suivre.

— Il ne te répondra pas, dit Braden en se relevant, d'ailleurs, il a raison, qu'est-ce que tu veux de plus ? Son livre de comptes ?

Il passa le sac à Lamarr qui le porta près de son cheval et commença à faire le transfert des liasses, il les bourrait dans les sacoches suspendues à la selle.

— Il doit y avoir au moins douze mille dollars, dit-il, d'après ce que j'ai calculé, ça nous fera une bonne pincée pour chacun !

— Le docteur Favor fait bien les choses !

— Et comment ! À nous les filles et le whisky !

Lamarr s'aperçut alors que les deux chevaux de remplacement attachés derrière la diligence étaient encore là. Il fit signe à Braden :

— Qu'est-ce que t'en penses ?

— Comme toi sans doute, d'autant plus qu'il y a deux selles !

— Pourquoi deux... une ne te suffit pas ? fit Lamarr les yeux

ronds.

— Tu vas comprendre tout de suite. (Il me désigna du doigt.) Toi... avance, dit-il sur un ton sans réplique. Grimpe sur le carrosse et passe-moi les selles, allons dépêche-toi, rends-toi utile, nom d'un chien !...

Je dus m'exécuter. Je laissai glisser la selle de Braden le long de la carrosserie, puis celle de Russell en lui jetant un coup d'œil pour juger de sa réaction. Le visage dépourvu d'expression, il garda son calme.

Braden posa sa selle sur l'un des chevaux que le Mexicain avait amené, il ordonna à Russell de harnacher le deuxième.

Ils vont l'emmener comme otage, pensai-je, mais à la réflexion cette pensée s'avérait stupide. Maintenant qu'ils avaient les dollars, pourquoi s'encombreraient-ils de l'un des passagers ?

Nous ne tardâmes pas à être fixés : Russell ne prit pas les rênes, ce fut Mrs Favor.

Braden saisit la bride et guida le cheval vers elle :

— En selle !... Vous nous accompagnerez un bout de chemin, dit-il d'un ton galant.

— Il vaudrait mieux que je reste ici, répondit-elle comme si elle avait le choix.

— Vous serez bien traitée.

— Il serait plus sage que je reste auprès de mon mari.

— Assez discuté, vous venez avec nous ! En route !

Il la souleva et la posa délicatement sur la selle, lui plaça les pieds dans les étriers. Braden sauta sur son cheval, fouetta les flancs de celui monté par Mrs Favor. Ils prirent la route qui dévalait dans la prairie. Je remarquai qu'elle ne se retourna pas.

Le docteur Favor ne prononça pas un mot de protestation pendant que Braden forçait sa femme à le suivre.

À son tour Lamarr Dean sauta sur sa monture, son fusil dans le creux du bras, il nous regarda semblant réfléchir, à moins qu'il ne s'assurât qu'il ne commettait pas d'erreurs en oubliant quelque chose.

— Idiot, fit-il, je ne pensais plus au fusil ! (Il éclata de rire, puis il m'enjoignit d'aller le prendre dans la rotonde ce que je fis.) Jette-le dans le remblai, m'ordonna-t-il.

Je ne pouvais qu'obéir. Il tourna bride et suivit le chemin qu'avaient emprunté Braden et Mrs Favor.

Maintenant ces deux derniers chevauchaient lentement sur un fond de verdure claire. Sur le versant, en face, on voyait encore la poussière soulevée par Early et le Mexicain pourchassant les chevaux de la diligence.

J'étais appuyé contre la carrosserie quand je sentis bouger le véhicule, je me souviens avoir eu une drôle d'impression. En me

reculant j'aperçus John Russell agenouillé sur le siège du cocher, il détachait sa couverture et en sortait sa cartouchière. Je vis briller le canon de sa carabine. Il leva la tête et regarda Lamarr s'en aller au petit trot de son cheval. C'est à ce moment qu'il marmonna :

— Ces gars sont trop sûrs d'eux.

Je ne compris pas le sens de ces mots, mais je ne crus pas une minute qu'il eût l'intention de tuer Lamarr Dean.

— Comment ? demandai-je.

— Je disais que ces hommes sont trop sûrs d'eux car ils ont commis une erreur.

Il avait déjà glissé une cartouche dans la culasse.

Je ne lui posai pas de question, il était trop absorbé en disant comme pour lui-même :

— S'ils pensent s'en sortir...

Je ne saisis pas la suite des paroles incohérentes qui sortirent de ses dents serrées. Il prit trois cartouches, les glissa dans sa poche.

Soudain, il se redressa et resta immobile.

Je regardai dans la même direction que lui et je vis avec stupeur Lamarr Dean revenir vers nous.

Braden et Mrs Favor se trouvaient environ à deux cents yards. Ils avaient arrêté leurs chevaux comme s'ils l'attendaient.

Lamarr Dean avait mis sa carabine dans la fonte, mais lorsqu'il s'approcha il braqua son pistolet sur nous.

CHAPITRE III

Lamarr Dean était maintenant près de nous.

— J'ai failli oublier quelque chose, dit-il. (Apercevant Russell perché sur le siège, il lui demanda :) Qu'est-ce que tu fous là-haut ?

— Je prends mes affaires.

— Où espères-tu aller ?

— Je ne sais pas encore, fit Russell en haussant les épaules. En tout cas, je ne vais pas m'asseoir ici en attendant le passage d'une diligence !

— T'as pas répondu à ma question. Où vas-tu ?

— Je n'ai pas eu le temps d'y songer.

Lamarr Dean serra légèrement les flancs de son cheval et le guida à l'arrière de la voiture. En se dressant sur les étriers il atteignit les deux outres suspendues dans la rotonde et en accrocha une au pommeau de sa selle, puis il revint vers nous.

— T'as pas voulu me dire où t'as l'intention d'aller, eh bien moi je te prédis ceci : tu n'iras pas loin sans eau !

— En cherchant bien nous en retrouverons, répliqua Russell un sourire narquois sur les lèvres.

Lamarr Dean leva son revolver, lentement, en étudiant son geste, voulant être sûr que nous le suivions bien. Mendez tenta de crier, mais il ne parvint qu'à émettre un grognement. Lamarr appuya sur la détente, toucha sa cible. Il avait tiré sur la dernière outre dont la peau pendait lamentablement ; l'eau s'échappait d'un gros trou et était bue par la poussière de la route.

Raide sur sa monture, Lamarr nous regardait froidement. Il ne riait pas, mais à son expression nous comprenions qu'il s'amusait follement. De nouveau, il s'adressa à Russell :

— Et maintenant, iras-tu loin ?

— Peut-être irai-je jusqu'au relais Delgado !

Lamarr avait dépassé la diligence, entendant Russell parler, il se retourna, le dévisagea par-dessus son épaule.

— Tu m'as dit quelque chose ?

— Oui, si nous avons trop soif, nous irons chez Delgado... Il nous servira du mescal !...

Lamarr ne bougeait pas, même sa tête ne changea pas de

position et je suis sûr qu'à ce moment-là toutes les images se pressèrent dans son esprit.

— J'y suis ! C'est toi, mon salaud, qui brisa mon verre quand je parlai à l'Indien !

Il éperonna son cheval et partit au galop, puis ralentit, offrant son large dos à nos regards pour bien montrer qu'il n'avait pas peur. Naturellement, il croyait m'avoir fait jeter le dernier fusil.

Il était maintenant à 50 pieds, je le regardais s'éloigner quand Russell me cria :

— Baissez-vous !... d'une voix calme, mais ferme. Baissez vos têtes, répéta-t-il.

Lentement il leva sa carabine et mit en joue. Je ne pus m'empêcher de lancer un coup d'œil du côté de Lamarr qui se trouvait à environ 60 pieds. Il tira sur les rênes, leva son colt, visa, pensant qu'il pouvait prendre tout son temps. Au même moment la carabine de Russell cracha sa mitraille. Lamarr oscilla sur sa selle puis, comme une masse, tomba face contre terre. Le cheval fit un écart et, se sentant libéré de son cavalier, lança une ruade.

Russell devait être sûr d'avoir touché son ennemi car il avait déjà rechargé son arme et maintenant visait la bête. Il la suivit un moment du canon et fit feu. Le cheval trébucha, s'affala, tenta de se relever puis roula dans l'herbe.

Braden fonçait en direction de son acolyte pour lui porter secours. De nouveau Russell fit feu. Braden riposta par deux fois. Russell le traquait mais faisait décrire des cercles à sa monture, lui fit faire des écarts et finalement enfonça brutalement les éperons dans les flancs de la bête ; il rejoignit Mrs Favor.

Je me levai, Russell rechargeait tranquillement son arme.

— Croyez-vous qu'ils reviendront ? lui demandai-je.

— À n'en pas douter, c'est la raison pour laquelle nous devons prendre le large au plus tôt.

Le docteur Favor, la fille McLaren et Mendez étaient accroupis dans le fossé. Bien que le calme fût revenu, ils ne bougeaient pas. Russell s'ajusta la cartouchière autour de la taille et jeta sa carabine sur l'épaule. Ses yeux ne quittaient pas le corps de Lamarr étendu, là-bas dans la prairie.

Qu'allions-nous devenir ?

Braden avait dû rejoindre Early et le Mexicain.

Je me pris à penser comment avait pu faire Russell pour rester en possession de sa carabine et je pensai aussi à Lamarr, abattu d'un coup de feu. Je fis le rapprochement : si ce dernier était mort c'est parce qu'il avait éventré une outre d'eau et emporté le reste. Une outre d'eau... un homme était mort pour cela !

Russell était encore sur le siège du cocher. Il descendit en se servant de la roue en guise de marchepied et sauta à terre. Naturellement il portait sa carabine, sa couverture roulée et le sac de Mendez. (Vous vous souvenez, je vous en ai déjà parlé. Comme la poignée s'était arrachée, il ne restait que l'anneau de métal, Russell y passa un doigt pour le charrier.)

Il passa devant nous sans même nous jeter un coup d'œil, pour lui nous n'existions pas. Il traversa la route, posa à terre tout son équipement et dévala le remblai. Il chercha son revolver et finit par le découvrir dans un fourré ; il l'examina soigneusement, l'essuya du revers de la manche et le remit dans son holster. Il remonta le versant, jeta sa Spencer en bandoulière, ramassa les affaires qu'il avait déposées et, à longues enjambées, s'engagea sur la route par laquelle nous étions arrivés.

Le docteur Favor semblait s'éveiller d'un pénible cauchemar. Il appela Russell, mais celui-ci ne répondit pas.

J'allai prendre mon balluchon, le sac à provisions dans la diligence et les déposai sur le bord du talus. Pendant ce temps le docteur Favor était parti à la recherche de son revolver. Il finit par le récupérer ainsi que le vieux fusil de Mendez.

La fille McLaren, ahurie, regardait Russell s'éloigner.

— J'ai l'impression qu'il nous lâche, dit le docteur Favor. (Il avait perdu le contrôle de ses actes et durant un moment je craignis qu'il ne tirât dans le dos de Russell. Il se ressaisit :) Non, dit-il, j'allais commettre une bêtise, nous avons besoin de lui.

Il le savait et il avait raison. Nous étions à pied, dans une région déserte, hostile aux Blancs, mais connue de John Russell, ami des Apaches.

— Je n'ai aucune idée de l'endroit où nous sommes, dit la fille McLaren, je n'ai jamais voyagé dans cette contrée.

— Nous devons être à mi-chemin de Benson, répondis-je, si nous étions sur la grande route je pourrais vous le dire exactement.

— En sommes-nous loin ?

Furieux, Favor l'interrompt, elle l'empêchait de se concentrer.

— Restez donc tranquille, vos questions sont idiotes et ne riment à rien ! maugréa-t-il.

Piquée au vif elle répliqua :

— Croyez-vous qu'en restant tranquille à découvert cela apportera la solution à notre problème ?

Favor s'abstint de répondre, il se contenta de jeter un coup d'œil interrogateur à Mendez qui approuva :

— Elle a raison, rester à découvert est dangereux, ils peuvent revenir.

Le docteur Favor lui remit son fusil puis, tous les deux,

décidèrent de descendre près du corps de Lamarr.

D'un coup de pied Favor retourna le cadavre. Mendez s'empara du colt, puis ils s'approchèrent du cheval. Le docteur s'agenouilla, déboucla les courroies des sacoches pendant que Mendez récupérait l'outre. Ils ne prirent pas la carabine dont on n'apercevait que les trous noirs du canon, la crosse était cachée par la carcasse de la bête.

Pendant qu'ils s'activaient, la fille me dit en louchant de leur côté :

— Ce docteur Favor m'écœure, il ne pense même pas à sa femme, comprenez-vous ce sentiment ?

— Oh ! non, protestai-je.

Pourtant qui pouvait savoir ce qu'il pensait ? Qu'espérait cette fille ? Qu'il pourchasse Braden à pied ? De toute façon il ne pouvait rien tenter.

— Il l'a oubliée, poursuivit-elle, il ne pense qu'à son argent, pas son argent... celui qu'il a volé !

— Vous ne pouvez l'accuser sans preuve ! m'insurgeai-je.

Je voulais lui faire remarquer qu'il lui était impossible de traduire la pensée de chacun de nous. Après tout, ce n'était que ces voyous qui l'accusaient de vol et eux qu'étaient-ils ? Des voleurs de grand chemin ! Si le docteur Favor était vraiment coupable des tribunaux se chargeraient de juger ses actes.

Mendez et Favor n'en finissaient pas de détacher ce qu'ils voulaient emporter et Russell prenait de l'avance. Bientôt il disparut derrière les arbres. La fille et moi dévalâmes le versant et allâmes au-devant de nos derniers compagnons de voyage.

Le docteur Favor portait les sacoches sur l'épaule, il prit la tête de notre petite colonne, nous lui emboîtâmes le pas en prenant la même direction que Russell.

Le versant fut difficile à escalader. Nous glissions sur les aiguilles sèches tombées de pins rabougris. Les branches des genévriers nous piquaient le visage, nous arrivâmes enfin à nous dégager et à rejoindre la route.

Nous étions pressés par la peur de voir surgir nos agresseurs qui allaient sans doute revenir à l'assaut et reprendre les sacoches bourrées de dollars, pressés aussi de rattraper Russell. Nous avions le sentiment d'être comme des enfants abandonnés dans le noir par des parents indignes. Nous nous demandions s'il avait eu le cœur assez dur pour nous laisser à nos propres moyens car il savait que nous étions incapables de sortir de cette terrible région sans son aide.

Nous courions derrière lui à perdre haleine. J'entendais Mendez à 10 pieds en arrière, souffler comme un phoque.

Mais nous n'avions pas besoin de tant nous hâter. Nous aperçûmes Russell assis sur sa couverture qu'il avait déroulée ; il

délaçait ses bottes, près de lui, il avait posé des mocassins apaches.

À bout de souffle, menaçant, Favor s'avança en braquant sur lui son petit revolver. Sans ralentir sa course. Mendez s'approcha et regarda Russell :

— Pourquoi ne nous as-tu pas attendu ? lui demanda-t-il.

Russell ne répondit rien, pourtant nous étions sûrs qu'il avait entendu.

— Il se moque de ce qu'il peut nous arriver, nous pouvons crever en route ! cria le docteur Favor.

— Hombre, dit Mendez, que signifie ton attitude ? Nous sommes tous ensemble dans la même mélasse, si tu parviens à nous laisser tomber, crois-tu pouvoir dormir tranquille ? Les remords te rongeront !

Russell enfila les longs mocassins de peau souple et roula les tiges sur ses chevilles. Cette opération terminée, il leva les yeux sur nous en disant :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Grand Dieu !... Il demande ce que nous voulons !... fit Mendez surpris. Mais nous voulons sortir d'ici !

— Qui vous en empêche ?

Mendez le dévisagea en fronçant les sourcils.

— Qu'est-ce qui te prends ? Me diras-tu ce que tu as ?

Russell roula ses bottes dans la couverture, toujours en évitant de nous regarder.

— Vous voulez venir avec moi ? demanda-t-il en dévisageant Mendez de ses étranges yeux bleus.

— Pas seulement moi, mon garçon, mais nous tous !

— Ainsi, vous voulez que je vous montre le chemin ?

— Naturellement et nous te suivrons. Je te dis encore une fois, nous sommes tous ensemble.

— Je n'en suis pas très sûr, répliqua doucement Russell en se frottant le menton. (Il se plaça en face du docteur Favor, puis :) Je ne puis continuer le voyage avec vous... pour les raisons que vous avez déjà invoquées. Êtes-vous follement certain que j'aie envie de vous avoir près de moi sur la piste ?

Personne ne souffla mot. À quoi bon parler ? Russell finit de rouler sa couverture et l'attacha.

Mendez alla près de lui, posa sa main sur l'épaule de Russell, et lui dit très calmement :

— As-tu l'intention de faire longtemps la mauvaise tête ? Qu'est-ce que ton comportement signifie ?

— C'est pourtant bien simple et je croyais que vous aviez déjà compris. Puisque ma présence gênait ces gens dans la diligence et qu'ils ne pouvaient supporter de me voir assis près d'eux, croyez-vous

que je veuille leur imposer de faire route ensemble, de marcher près de moi ?

— Quand je pense que j'ai rendu service à ce garçon comme à mon propre fils !... s'exclama Mendez en levant les yeux au ciel. (On ne voyait que le blanc. Déjà Russell était debout. Il ramassa son équipement, fit quelques pas, Mendez s'emporta :) Tu vas me répondre à la fin !...

— Laissez-le partir, dit Favor, qu'il aille au diable ! (Nous restions cloués sur place, sidérés en voyant Russell s'enfoncer sous les arbres.) Espérez-vous autre chose ? poursuivit le docteur Favor, pensiez-vous que ce genre de type se conduirait comme un homme civilisé ?

— Il est parti sans nous, se lamentait Mendez.

— Eh bien, il nous aidera malgré lui ! dit le docteur. Il ne veut pas avoir affaire à nous, d'accord, mais nous pouvons suivre ses traces. Qu'en pensez-vous ?

Personne ne répondit à cette question qui n'en était pas réellement une, j'y pensai plus tard durant les heures qui suivirent quand nous essayâmes de tenir la cadence de Russell.

Il devait être 3 ou 4 heures quand le hold-up avait eu lieu, si j'en jugeai par l'ombre des arbres sur la montagne. Maintenant, dans la pénombre, il était difficile de le suivre, même lorsqu'il était à découvert.

Dans la lumière du soleil la lande parsemée de fourrés et de broussailles, d'arbres et de rocs prenait des tons chauds allant du vert tendre au vert foncé, des fleurs étranges égayaient ce dur parcours. Dans la soirée les couleurs prirent des tons plus sombres, les pics semblaient nous menacer. Nous traversions des bois et des prairies, des terrains en friche, dans cette lande morte nous ne trouvâmes pas de culture.

Que ce soit dans les terrains incultes ou les sous-bois, nous avions bien de la peine à suivre John Russell.

Bien que le docteur marchât en tête, il le perdait souvent de vue. Non que Russell se cachât, mais lorsqu'il descendait dans les ravines ou une dépression de terrain, il disparaissait à nos yeux inquiets.

Nous longeâmes un endroit désert où un carré de terrain bordé par de hauts saguaros aux fleurs blanches semblaient défendre un cimetière indien.

Mais ce n'est pas cela qui nous épouvantait ; c'était la peur qui nous tenaillait, la peur de voir arriver ceux qui, vraisemblablement, se lanceraient à notre poursuite comme l'avait prédit Russell.

Il devait savoir que nous le suivions, bien qu'il ne se retournât pas. Peut-être avait-il l'intention de nous emmener dans un lieu connu

de lui seul ?

— Son attitude est incompréhensible ! dit la fille McLaren ; s'il en veut au docteur Favor, nous n'y sommes pour rien, pourquoi agit-il ainsi ?

— Je présume qu'il a de bonnes raisons, répondis-je évasif.

— Les autres vont nous relancer !

— Quand nous serons en haut de la montagne nous dominerons la vallée et nous verrons si nous sommes en danger.

Mais Russell ne prit pas le sentier qui serpentait sur la montagne, il traversa une lande stérile où poussaient quelques touffes d'épineux. Un mile plus loin se trouvait un chemin bordé de yuccas, nous nous y engageâmes et débouchâmes au sommet d'une colline. À nos pieds s'étendait une immense cuvette.

Pas le moindre signe de Braden et de ses hommes.

De nouveau Russell disparut sous les arbres. Les escalades furent la partie la plus pénible de notre marche. Nous nous hâtions, dépensant nos forces dans cet effort. Bientôt nous perdîmes Russell de vue.

Nous décidâmes de couper à travers le sous-bois, en direction du nord, en espérant que c'était bien le chemin qu'il avait pris. La nuit allait tomber, le sous-bois devint de plus en plus sombre. Il était tard.

C'est à ce moment-là que j'aperçus Russell perché sur un rocher. Je poussai un soupir de soulagement, bien que je sache que nous ne pourrions faire cette escalade, nous serions obligés de le contourner.

— Il cherche à nous égarer dans ces bois, dit le docteur Favor.

— Non, protesta véhémentement la fille McLaren, il a vu plus loin que nous. Si nous avons suivi la route, Braden nous aurait déjà rattrapés. Russell prend des chemins détournés pour faire perdre notre trace à Braden qui ne pourra suivre ces sentiers à cheval.

Le nom de Braden agit sur nous comme un stimulant ; fatigués ou non il fallait marcher, marcher encore. Les difficultés augmentèrent avec l'obscurité ; nous ne voyions plus les empreintes de Russell.

Encore un sous-bois à traverser, un versant à escalader.

— Si nous mangions et prenions un peu de repos, proposa la fille McLaren.

— Très bonne idée, dit Mendez, ce sera toujours ça de moins à transporter.

Nous nous écroulâmes au pied d'un arbre. Je défis le sac. Chacun eut droit à un morceau de pain, une mince tranche de bœuf séché et quelques biscuits.

Après l'effort que nous avions fourni, ce repos nous fut salutaire. Les discussions commencèrent :

— En route, dit le docteur Favor qui nous commandait comme si nous étions ses domestiques.

— Non, protesta Mendez, à quoi bon se presser, Braden ne trouvera pas nos traces la nuit.

— Il faut partir, insista Favor, profitons de cet avantage, plus il y aura de miles entre eux et nous, le mieux ce sera.

— Le docteur Favor a raison, dit la fille, partons.

Très joli... mais quelle direction prendre ? Comment saurions-nous que nous ne tournerions pas en rond ? Qui pouvait assurer que nous ne tomberions pas dans les mains de ceux que nous voulions éviter ?

— Allons vers le nord, trancha le docteur Favor. (La fille était de son avis.) Je suggérerais bien une idée, reprit le docteur après un silence ; vous pourriez attendre ici, moi, je partirais seul, ce qui me permettrait d'aller plus vite, ci je vous enverrais du secours.

Personne ne fit de commentaire, il n'insista pas.

Pourquoi ne parlait-il pas de sa femme ? Cela me parut insolite surtout que la fille m'avait dit un peu plus tôt : « Il a oublié sa femme, seul, l'argent compte pour lui... »

Était-ce possible ? J'essayais de penser à la réaction qui serait la mienne si je me trouvais dans son cas. Tenter de reprendre sa femme par la force s'avérerait impossible, ils étaient trop nombreux. Nom d'un chien !... La solution était pourtant simple ! L'argent !... Mais oui, donner l'argent qu'il avait repris sur le cadavre. C'est probablement ce que pensait faire le docteur Favor.

Mais alors au lieu de se sauver, pourquoi n'attendait-il pas les ravisseurs de son épouse ? Pourquoi ne pas leur faire cette proposition ? Je trouvais étrange qu'il n'en parlât point.

Après tout, c'était ses affaires et non les miennes et dans la situation actuelle nous n'avions pas à nous tourmenter pour des choses qui ne nous regardaient pas.

Nous restâmes assis jusqu'au moment où le docteur Favor donna le signal du départ en se levant. La fille et Mendez suivirent et je fermai la marche. Je pense que dans l'état d'esprit et de tension dans laquelle nous nous trouvions, nous avions besoin de suivre quelqu'un.

À partir de cet instant nous ne savions plus quelle direction prendre, ni à quel endroit nous nous trouvions.

Nous ne parlions pas pour ménager nos forces. Cependant, une fois de plus, le docteur Favor fit allusion à son idée de partir seul. J'eus nettement l'impression qu'il nous cachait quelque chose.

Mendez fut catégorique : nous étions partis ensemble et nous devons rester solidaires jusqu'au bout.

Je me pris à imaginer ce que serait notre rencontre avec Braden le lendemain matin quand il aurait retrouvé nos empreintes. Qui de nous serait assez fort pour leur tenir tête ?

La fille McLaren devait se torturer l'esprit sur le même sujet,

mais pas dans le même sens. Elle s'adressa directement à Favor.

— Vous avez détourné une somme considérable, lui dit-elle, on vous l'a volée mais vous avez réussi à la récupérer, ne craignez-vous pas que l'un de nous soit tenté de vous la dérober ?

— Qu'est-ce qui vous permet d'insinuer une pareille insanité ? Ai-je l'air de vous soupçonner ?

Nous partîmes sans poursuivre la discussion.

Si vous demandiez qui fut le plus courageux, celui qui montra le plus d'endurance, qui ne se plaignit jamais, qui marcha sans maudire les hommes qui nous avaient mis dans cette terrible situation, je répondrais sans hésiter : la fille McLaren.

Si cela vous surprend je vous répondrais : souvenez-vous qu'elle fut enlevée par une tribu apache, qu'elle vécut leur existence durant un mois et qu'elle apprit à souffrir sans se lamenter. Si elle avait refusé de les suivre ils l'auraient tuée sans merci. Quand on regardait cette frêle jeune fille on se demandait comment elle avait pu résister à cette dure expérience.

Elle s'offrit à porter le sac contenant la nourriture, je pense inutile de vous dire que je refusai énergiquement.

Elle voulait continuer la marche quand le docteur proposa de faire halte près d'une ravine.

— Si nous nous arrêtons, nous perdrons Russell et nous courons le risque d'être rattrapés par Braden et ses hommes.

— Non, rétorqua Favor, eux aussi doivent se reposer et demain matin, quand il fera jour, nous retrouverons notre chemin.

Je ne suis pas sûr que ce fût la vraie raison, je présume que Favor était à bout de force, mais il répugnait à l'avouer.

La fille opposa d'autres arguments : nous devons profiter de la nuit pour avancer – il restait trois ou quatre heures avant le lever de l'aube – et puis elle renonça à son idée quand elle vit la fatigue inscrite sur le visage de Mendez. Il était épuisé.

Lorsque notre frugal repas fut terminé, il ne restait plus qu'à dormir. J'étais le seul à posséder une couverture. Je l'offris à la fille.

— Roulez-vous dedans, lui conseillai-je.

— Non, merci, dit-elle gentiment, on m'a forcée à prendre l'habitude de dormir à la belle étoile.

Vous allez penser que je suis stupide, mais je roulai la couverture et m'en servis en guise d'oreiller. Il m'était impossible de me couvrir quand je voyais les autres frissonner.

Nous n'avions que quelques heures pour nous reposer, pourtant le sommeil me fuyait malgré la fatigue qui me terrassait. Je finis par sombrer dans un engourdissement étrange et peuplé de cauchemars.

Lorsque je m'éveillai j'étais courbaturé, transi. Nous n'avions pas le courage de prononcer un mot. Nous avions pris un repos de deux

heures, allongés sur le sol dans le froid et l'humidité de la nuit. Cette température contrastait avec la chaleur torride de la journée.

Nous ne savions pas où nous étions et Braden risquait de nous tomber dessus à l'improviste. Pourtant, au lever du soleil, quand nous nous aperçûmes que nous avions bien pris la direction du nord, nous poussâmes un soupir de soulagement. Nous mangeâmes quelques biscuits et chacun but une gorgée d'eau.

— Nous n'avons plus qu'à lever le camp ! dit la fille avec un sourire encourageant.

Nous rassemblâmes les restes des vivres. Favor chargea les sacoches sur son épaule – il avait garde de s'en séparer, il s'en était fait un oreiller pour dormir – et nous repartîmes.

Nous étions sûrs d'avoir pris la direction du nord, mais nous étions moins sûrs que ce fût le bon chemin.

Naturellement il n'y avait pas de piste, nous prenions au hasard, évitant les épineux et les saguaros qui croissaient à foison dans cette contrée sauvage et déserte, cela allongeait le parcours.

Et la matinée se passa ainsi, marcher, marcher, avancer encore.

Nous sortîmes d'un bosquet et nous nous trouvâmes sur une langue de terre, à découvert nous courûmes pour la traverser.

Un chemin creux bordé des deux côtés par des rochers se présenta devant nous. Nous nous y engageâmes. Des cailloux ronds roulaient sous nos pieds, c'est alors que je compris, nous remontions le lit d'un torrent asséché. Nous débouchâmes en haut de la colline, là s'étendait un plateau.

Sans cesse nous nous retournions, effrayés à la pensée de voir surgir les Apaches ou Braden et ses acolytes. Nous étions un peu plus rassurés sous le couvert des bois.

Je faillis laisser tomber ce que je portais. Non que je fusse plus fatigué que les autres, mais de saisissement.

Assis sur un rocher, sa carabine en travers des genoux, John Russell fumait une cigarette.

Mendez cria son nom et, malgré son épuisement, courut vers lui. Comme moi il devait présumer que Russell avait changé de sentiment à notre égard et qu'il voulait maintenant nous aider à sortir de cette terrible impasse. Quelle était la cause de ce soudain revirement ?

— Alors, Hombre ! Tu nous as bien laissé tomber !... lui dit-il d'une voix grondeuse comme s'il admonestait un petit garçon. (Mais je sentis que Mendez était trop content de le retrouver pour être sérieusement en colère.) Tu marches trop vite, poursuivit-il, nous ne pouvions plus te suivre, je ne dis pas ça pour les autres, mais moi, je me traînais !... Maintenant c'est fini, tu ne nous lâcheras plus, dis ?

Russell lui passa un bras autour des épaules, mais ne répondit pas. Mendez lui racontait notre équipée. Le docteur prit la parole.

— Vous êtes ici depuis longtemps ? lui demanda-t-il. (Pas de réponse.) Allez-vous sortir de ce mutisme, à la fin ? ajouta Favor, exaspéré.

Russell se rassit sur la roche, visiblement il n'avait pas l'intention de repartir tout de suite.

— Eh bien continuons-nous ? reprit Favor.

— Allez-y, je ne vous empêche pas de poursuivre votre route ! dit enfin Russell.

— Et vous, restez-vous ici ?

— Je fais ce qu'il me plaît.

— Fais pas ta mauvaise tête, intervint Mendez.

— Vous avez dit que vous étiez fatigué, reposez-vous, répondit Russell. Lui, (il montra Favor du menton) il peut s'en aller par où il voudra... mais il n'emportera ni les sacoches ni le fusil !

Le visage écarlate du docteur Favor se fendit en un large sourire.

— Vraiment ?... Et cela vous a pris toute la nuit pour réfléchir que vous laissiez quelque chose derrière vous ?...

Mendez ne saisissait pas un mot de ce dialogue, il regarda Russell en haussant des sourcils incompréhensifs.

— Qu'est-ce qu'il veut dire ?

— Il a compris, lui ! répondit le jeune homme.

— Je vais vous expliquer, dit Favor. Il en veut à mon argent, il a cru qu'ici, loin de la société, de la loi, rien ne pourrait contrarier ses agissements. Seulement, voilà, il y a un hic !... et il n'y a pas songé !... Nous sommes quatre contre un !...

Le docteur Favor éclata de rire. Russell prit le temps de rouler une cigarette avant de répondre :

— Peut-être qu'un seul sera suffisant.

La fille McLaren s'avança vers le docteur, elle se planta devant lui, les mains sur les hanches :

— Votre argent !... Permettez-moi de vous dire ce que j'en pense. Vous l'avez volé, oui, volé sur le dos des Indiens de San Carlos en fournissant de la mauvaise marchandise et en ne livrant pas ce qui vous était payé !... Ne vous faites pas d'illusion, nous ne vous aiderons pas à conserver cet argent volé !... (Elle se tourna vers Russell :) Et vous, vous restez assis, tout en argumentant à propos d'argent. Pendant ce temps, Frank Braden prend de l'avance, quand il arrivera, il mettra fin à vos discussions, lui !...

— Modérez vos paroles, rétorqua Favor ; je veux admettre qu'elles sont prononcées dans un moment d'énervement, alors je vous excuse. C'est mon argent, mon bien propre et...

— Gagné proprement, c'est bien ce que vous alliez dire ? fit-elle provocante.

— Exactement, et ce ne sera pas la parole d'un salaud qui pèsera lourd, poursuivit-il en ricanant ; d'ailleurs il ne pourra pas donner sa parole, il sera mort avant !...

— Tant de mots pour rien ! fit Mendez, je vous en conjure partons tant qu'il en est temps.

— Où voulez-vous aller ? lui demanda Russell.

— Où ? Je ne sais pas... je voudrais partir d'ici...

— Je connais la région, coupa Russell, vous aurez à marcher durant deux ou trois heures en terrain découvert, dans le sable. Qu'advient-il si Braden et les autres vous poursuivent avec leurs chevaux ?

— Tu as raison, Hombre, approuva Mendez, restons ici et cachons-nous en attendant la nuit.

— Nous ferons mieux que ça ! reprit Russell après un moment de réflexion.

— Que mijotes-tu ?

— Nous les attendrons ici.

— Mais tu es fou !

— Nous tuerons leurs chevaux, puis nous nous mesurerons à eux !

— Nous mesurer à eux... dis-je pensif. Vous voulez dire les tuer ?

— Oui, s'ils osent s'approcher. Si nous les ménageons, eux, n'hésiteront pas !

— Pourquoi nous tueraient-ils ? dis-je outré ; ils ne nous ont pas menacés... à nous !...

— Voulez-vous leur laisser emporter notre eau ?

— Ils en ont.

— Deux bidons qu'ils ont eu le temps de boire hier. Voulez-vous qu'ils nous prennent ce qu'il nous reste ?

— Non... mais...

— Ils nous tueront pour se l'approprier !

— C'est impossible ! On ne tue pas pour de l'eau !

— Des hommes sont morts pour moins que ça ! me rappela-t-il.

Était-ce une raison suffisante pour s'enfuir, courir mettre cet argent hors de leur portée ? Quant à les tuer... ou bien nous laisser abattre comme des chiens, c'était autre chose.

S'enfuir ou se cacher... Je voudrais vous voir en face de ce dilemme !... Pourtant nous n'avions que ces deux solutions. Je me demandais si ma tête allait éclater à force de penser !

Calme, impassible, Russell restait assis et semblait concentré en considérant le bout de ses mocassins.

J'aurais donné cher pour connaître ses pensées.

— Et si nous sommes les plus faibles ? dit le docteur. (Ces mots

tombèrent sur le silence pesant. Russell le regarda comme s'il avait dit une chose impensable.) Que pourrions-nous faire ? Nous nous rendrons sans doute ? À moins que vous ne soyez de connivence avec Braden et que vous nous livriez dans ce lieu désert ? Mais oui, c'est ça, comment n'y avais-je pas déjà pensé ? J'ai été assez sot pour vouloir vous suivre dans le guet-apens où vous nous avez entraîné...

— Vous n'avez rien à dire, coupa vertement Russell. (Il se leva et le regarda bien en face.) Vous êtes libre de rester ou de partir, mais dans ce dernier cas, vous n'emporterez pas les sacoches !...

— Vous avez sans doute rêvé cette nuit !

— Ça m'arrive quelquefois, rétorqua froidement Russell.

— Mais combien croyez-vous qu'il y a dans ces sacoches ? Ce n'est pas une fortune, vous savez !...

— Je m'en moque !

— Vous croyez peut-être que je transporte un trésor ? Vous vous trompez, vous aurez, tout au plus, pour vous enivrer une dizaine de fois !...

Russell ne releva pas l'insulte, il haussa les épaules.

— Alors, partez-vous ? dit-il. (Il braqua sa carabine sur le ventre de Favor.) Posez le fusil de Mendez, ordonna-t-il.

— Vous oubliez que je ne suis pas seul, dit Favor. Qu'advient-il si mes compagnons de voyage se retournent contre vous ?

— S'ils en décident ainsi, c'est qu'ils vous choisissent comme guide et vous leur montrerez le chemin.

Il s'assit et croisa les mains sur sa vieille Spencer. Il donnait l'impression de pouvoir rester dans cette position le restant de son existence.

Qu'auriez-vous décidé si vous vous étiez trouvé dans cette situation ? Fallait-il rester à côté de Russell, ou bien suivre le docteur Favor ? Comment discerner le bon ou le mauvais chemin ?

La fille McLaren finit par dire tout haut ce que chacun pensait en son for intérieur.

— J'aimerais rentrer chez moi !... (Elle alla devant le docteur Favor et lui lança :) Vous aussi vous voudriez rentrer chez vous... mais vous ne savez pas de quel côté vous diriger !... Que décidez-vous, vous autres demanda-t-elle en nous regardant.

Ni Mendez ni moi ne répondîmes à cette question directe. Si nous avions penché pour la proposition du docteur, nous l'aurions dit à ce moment-là.

Favor comprit nos réactions car nous l'observions. Il détourna les yeux, ne voulant pas montrer sa nervosité. Vous êtes d'accord pour comprendre qu'il voulait garder un semblant de dignité. Il n'opposa pas d'objections, mais je parierais qu'il bouillait intérieurement. Il haussa les épaules et tendit le fusil à Russell.

— L'Indien me déclare la guerre, je ne puis que me rendre ! dit-il sur un ton amer.

Vous voyez comment les événements se déroulèrent ? Prenant Russell pour une brute, il voulait lui laisser croire qu'il désirait la paix.

Russell ferma les yeux sur cette nouvelle insulte et agit comme s'il ne l'avait pas entendue. Prenant l'arme que lui avait rendu Favor il la tendit à Mendez et nota qu'il portait la ceinture munie du revolver de Lamarr Dean.

— Savez-vous viser ? lui demanda-t-il.

— Je ne suis pas sûr de toucher la cible !...

— Vous apprendrez, lui dit fermement Russell. Vous vous servirez d'abord du fusil quand ils seront tout près... mais il ne faut pas attendre de les toucher avec la main parce qu'ils vous auront avant. Quand vous n'aurez plus de munitions pour ce fusil, vous prendrez le revolver si vous en avez besoin.

— Je ne sais pas s'il faut les attendre assis sur cette pierre, fit Mendez ennuyé.

— Si nous avons une meilleure solution, nous l'adopterions, mon vieux.

En prononçant ces derniers mots la voix de Russell devint agréable, pas l'intonation dure que nous lui connaissions, mais vous vous souvenez qu'ils avaient affaire ensemble avant cette mésaventure, peut-être même étaient-ils des amis ?

Il leva les yeux et sonda le sous-bois de l'autre côté de la lande sablonneuse. Si nos poursuivants étaient sur nos traces, ils savaient qu'ils ne pouvaient arriver que par cette voie.

Il se retourna vers moi et me tendit le petit calibre du docteur Favor, je ne fis pas un mouvement pour le prendre. Il s'avança en me tendant toujours l'arme. Son regard se fit persuasif, il semblait me dire : « Allons, ne vous faites pas prier, vous savez bien que vous ne pouvez faire autrement », et je le saisis.

— Vous n'aurez qu'une chose à faire, me dit-il. (Il regarda le docteur Favor, puis ses yeux accrochèrent les miens.) Le surveiller !

Puis il alla vers la fille McLaren. Ses beaux yeux noirs fixés sur lui, elle attendait les ordres.

— Vous, vous resterez avec lui, dit-il en me montrant de la main, il vous protégera et...

— Son nom est : Carl Allen, dit la fille.

Il s'arrêta comme interrompu dans ses préoccupations.

— Il vous protégera mais vous devrez surveiller les sacoches et l'eau, ajouta-t-il.

— C'est le job des femmes Peau-Rouge, ricana le docteur, mais vous avez maintenant l'habitude !...

Il semblait lui dire : « Constatez ce que vous êtes devenue ! »

Mais cela ne paraissait pas la tourmenter, à moins qu'elle ne fût trop absorbée par les paroles de Russell et n'entendît pas l'allusion désobligeante.

— Entendu, répondit-elle à Russell, je veillerai sur l'argent et l'eau. (Elle désigna le petit bidon que Russell avait emporté, il était par terre, à demi caché par la couverture.) Je vois que vous aviez une provision personnelle...

Pendant quelques secondes il observa le gracieux visage, réfléchissant aux mots qu'elle n'avait pas osé prononcer.

— Vous voulez vous charger de mon bidon aussi ?

— Si vous ne craignez pas de me le confier, oui. D'ailleurs pourquoi vous encombrer ?

Un long moment Russell hésita comme si, dans ce geste, il perdait son indépendance, puis il le ramassa et le remit à la fille. Il se tourna vers nous :

— Vous trois, (il désigna la fille McLaren, le docteur Favor et moi-même) vous allez vous mettre ici. (Il montra un fourré.) Vous vous assoirez et ne cherchez pas de prétextes pour en sortir. Quand le danger se présentera allongez-vous et ne bougez plus. Quant à lui...

— Le vénérable docteur Favor, dit la fille McLaren d'une voix qui claqua comme un coup de fouet.

— Il peut encore partir si tel est son désir, poursuivit Russell. Quand nos ennemis seront ici, ce ne sera plus le moment. (Il continuait à fixer le docteur, mais il s'adressait à moi.) S'il essaie de s'enfuir, même sans rien emporter, vous tirerez sur lui une fois, reprit Russell. S'il tente de se sauver en emportant les sacoches, vous tirerez deux fois. (Il respira profondément.) S'il prend l'eau, alors, vous viderez sur lui le chargeur complet ! Vous avez bien compris ?...

(J'ai souvent pensé à ces mots depuis. Je suis à peu près certain que Russell s'amusa à notre détriment en donnant cet ordre. Je veux bien admettre qu'il y avait une part de sérieux et une de plaisanterie. Mais pouvais-je imaginer qu'il fût possible de badiner dans des moments aussi tragiques ? Naturellement cette raison m'empêcha de sourire. Il dut nous prendre pour des idiots !)

— Vous m'avez bien compris ? répéta-t-il.

J'inclinai la tête en signe d'assentiment.

— Encore un instant, dit Mendez. (J'avais l'impression qu'on pouvait lire ce qu'il se passait dans le cerveau de ce dernier.) Peut-être pourrions-nous tenter de fuir, les gagner de vitesse...

— Si vous n'avez pas confiance en moi, vous pouvez encore partir, répondit John Russell, mais je vous ai averti, le terrain étant à découvert, ils vous auront vite rattrapés et alors ils vous tueront, vous pouvez me croire.

Il nous donna encore quelques conseils, nous enjoignit de rester

où nous étions, en cas d'alerte de nous jeter à plat ventre, puis il s'adressa à Mendez, lui répétant souvent les mêmes paroles pour bien les lui inculquer. Il lui recommandait d'attendre, attendre que le coup fût mouche ; tirer d'abord sur les cavaliers, ensuite sur les chevaux et surtout faire attention de ne pas toucher la femme.

Mendez écoutait, parfois il hochait la tête tout en jetant un coup d'œil de notre côté.

Lorsque Russell eut fini son sermon il resta longtemps sans ouvrir la bouche. Soudain, il fit signe à Mendez et, tous les deux rampèrent à travers les broussailles, puis séparément, Mendez à droite, Russell de l'autre côté, il s'enfoncèrent dans le ravin. Ils ne pouvaient être aperçus par nos ennemis, ils étaient préservés par des fourrés et des broussailles, de plus ils avaient l'avantage de pouvoir tirer les premiers ; si l'un manquait sa cible, inévitablement, l'autre devait faire mouche.

Nos poursuivants n'avaient d'autres ressources que de s'engager dans ce chemin qui attendait les pluies de printemps.

Russell ne s'était pas pressé pour nous donner les instructions, il savait le temps qu'ils mettraient pour découvrir les traces de notre passage et à nous rejoindre.

Il avait pensé à tout. Il savait parfaitement qu'ils seraient moins prudents, l'échec les ayant rendus nerveux. Sur notre route nous avions rencontré des endroits qui auraient été des embuscades idéales, mais il n'avait pas daigné s'y arrêter. Pourquoi ? C'est facile à comprendre. Il voulait leur laisser croire que nous étions beaucoup plus loin et que nous refusions l'attaque. Oh, bien sûr, ils resteraient attentifs, mais ils ne penseraient pas qu'on les attendrait ici. Ils fixeraient les yeux sur les rochers.

(Il est facile de narrer les événements lorsqu'ils appartiennent au passé ; plus tard il semble intéressant d'imaginer ce qu'il aurait été possible de faire ou de prévoir. Pourtant quand vous êtes allongé à plat ventre à attendre, toutes les idées vous défilent dans la tête.)

Nous surplombions la lande sablonneuse et nous gardions les yeux fixés sur les grands arbres, probablement des ponderosas, qui la bordaient. Braden et sa suite ne pouvaient déboucher que de là. Pourtant quand je les aperçus un frisson me parcourut l'épine dorsale.

Sous le couvert des arbres je vis un cavalier. À force de regarder ce lieu, je me demandais depuis combien de temps il y était. Mon imagination me jouait-elle un tour ? Mais non, j'étais bien éveillé, conscient du danger.

Il sortit de son abri et prit le sentier qui traversait la lande, puis quelques minutes plus tard un autre déboucha et encore un autre, je crus reconnaître la femme du docteur. (Je n'eus pas l'idée de jeter un coup d'œil sur Favor, si j'avais prévu d'écrire cette histoire, assurément

je l'aurais fait pour dépeindre sa réaction.) Le quatrième cavalier galopait derrière elle. Ce ne pouvait être que Frank Braden, le grand chef de ce groupe de malfaiteurs. Il commanderait ses compagnons pendant qu'il resterait à l'arrière avec Mrs Favor, leur otage.

Visiblement, le cavalier mexicain faisait office d'éclaireur. Il les attendit quand il fut sur le point de s'engager dans le lit du torrent asséché. Après un bref conciliabule, il mit pied à terre et se pencha sur les traces de nos pas. À son tour Early glissa de sa selle. Sans doute voulaient-ils être sûrs que nous étions bien passés par-là. Levant la tête, ils évaluèrent la distance et observèrent attentivement les rochers.

Nous n'entendions pas ce qu'ils disaient, cependant par les gestes que faisait le Mexicain, nous pouvions comprendre. Il s'agenouilla, examina les empreintes et, très probablement, expliqua à son compagnon qu'elles étaient fraîches.

J'étais sûr que le Mexicain savait que nous étions passés par-là tous les quatre. Russell avait-il laissé des traces ou bien les avait-il effacées ? Avec lui on ne savait jamais !

Quand le Mexicain fut sûr de lui, il sauta à cheval et s'engagea dans le passage rocailleux. Il paraissait détendu, pourtant son regard restait fixé sur les rochers. Il fit signe à Early de le suivre.

Frank Braden fit avancer Mrs Favor, il ferma la marche, laissant entre le Mexicain et Early une bonne distance, mais il suivait la femme de près.

J'eus un étrange sentiment en les voyant monter le chemin creux ; un sentiment de terreur m'oppressa la poitrine en pensant que dans une minute ou deux certains de ces hommes seraient des corps privés de vie. Qui allait tomber ?

Russell gardait l'immobilité la plus complète. Allongé à plat ventre, nous ne voyions qu'une partie de ses épaules. Vous auriez juré qu'il dormait profondément. Il avait ôté son chapeau et, une oreille collée au sol, semblait écouter plutôt que surveiller ceux qui allaient déboucher du chemin.

Par contre, Mendez jetait de fréquents coups d'œil du côté de Russell, mais je doute qu'il pût le voir, car ils étaient presque au même niveau. Je comprends qu'il aurait préféré être avec nous. Il avait une lourde responsabilité à assumer, cela le rendait nerveux. Pouvait-on l'en blâmer ? Mon ex-patron avait beaucoup changé. Lui qui savait cacher ses sentiments, qui semblait se moquer de vous quand vous avanciez un mot de trop et riait pour un rien... oui, en deux jours j'avais appris à le connaître.

Le Mexicain et Early avaient escaladé le raidillon ; ils tirèrent sur les rênes et stoppèrent leurs montures. Ils se tenaient sur leurs gardes, plus spécialement le Mexicain. Il sortit son revolver et l'arma.

Early se trouvait à une vingtaine de pas derrière lui.

Mendez aussi se méfiait, lui aussi serrait la crosse du fusil, le doigt sur la détente, prêt à appuyer. Il s'était collé au rocher et n'avait plus d'yeux que pour nos agresseurs, mais on sentait sa nervosité, visiblement, il n'avait jamais tiré sur un homme. Je détournai mon attention de Mendez pour la reporter sur Russell qui, sa carabine en joue, attendait le moment où Early passerait dans son point de mire.

Je serais incapable de vous dire le comportement de la fille McLaren et du docteur, je les savais près de moi, c'est tout. Le seul que je voyais en ce moment était Russell, mais comme Mendez se trouvait un peu plus loin, malgré moi, je portai les yeux sur lui. Il griffait la roche de sa main gauche en regardant le Mexicain ; je sentais sa peur... je retenais mon souffle, tant je craignais qu'il ne sautât sur ses pieds et s'enfuît en courant.

Le Mexicain était maintenant à 100 pieds de Mendez, les épaules détendues, le revolver à hauteur de la poitrine, prêt à tirer. Le soleil posait des étincelles sur l'acier poli au gré des mouvements du cheval et de son cavalier.

Et Mendez le vit avancer dans sa direction, un revolver pointé sur lui, un autre dans le holster. L'homme était relaxé, roulant les épaules au pas saccadé de son cheval.

Si j'avais été à la place de Mendez, mon comportement aurait été sans doute le même que le sien. Il leva le fusil, visa et fit feu par deux fois, comme pressé d'accomplir une mission dont il se débarrassait.

À 100 pieds ou plus, le projectile devait toucher le Mexicain, mais Mendez avait mal visé... ou pas visé du tout. Avec une rapidité déconcertante, le Mexicain riposta par trois balles qui s'écrasèrent sur le rocher derrière lequel Mendez s'aplatit.

Je ne voyais plus la tête de ce dernier, mais ce qui suivit me stupéfia : le Mexicain vacilla sur sa selle comme poussé par une force invisible. Il porta la main au côté droit au-dessous de la ceinture.

Russell avait tiré.

Un nouveau coup de feu fit tomber le Mexicain de sa selle, le troisième fut pour le cheval qui secoua la tête, fléchit sur ses pattes, se releva, puis roula au sol en se débattant.

Surpris, Early tourna bride, éperonna sa monture qui, prise de peur, fit un écart. Son cavalier la retint et la guida vers le chemin creux. Early s'échappait. Russell tira deux fois. Ce fut si rapide que vous auriez juré que c'était le même coup de feu.

Blessée, la bête tomba, désarçonnant son cavalier, puis avec quelques difficultés se remit sur ses pattes et suivit le chemin dans lequel il était engagé suivant dans une course folle Frank Braden et Mrs Favor. Braden tenait les rênes de son cheval et celles de la

monture de la femme, dévalant le lit du torrent à une allure vertigineuse, à grand fracas de rocaille roulant sous leurs sabots. Ils s'enfoncèrent dans l'ombre protectrice d'un bosquet ; même lorsqu'ils furent hors de vue on entendait encore le martèlement des sabots frappant le sol.

Brusquement la nature sauvage retrouva son calme, sa paix.

Je ne saurais dire si ce silence dura quelques minutes ou bien une heure. Mendez releva la tête, cherchant Russell des yeux ; peut-être attendait-il un signal pour sortir de sa cachette ?

Mais Russell ne bougeait pas.

Vous voyez, il avait beaucoup appris au contact des Apaches ; notamment une espèce de patience que peu d'hommes blancs parviennent à acquérir. Étendu, aux aguets, toute son attention fixée sur l'endroit où Early avait disparu dans le fourré. Je jurerais que cette attente dura deux heures. J'avais des crampes dans les jambes ; j'aurais voulu me détendre, faire quelques pas, mais nous calquions notre comportement sur celui de Russell.

Nous entendîmes crier le Mexicain. Il appela Russell, puis Mendez. Il leur disait quelque chose en espagnol, probablement des insultes. Puis il les invita à sortir de leur repaire, les traita de froussards et lâcha une bordée de jurons qu'on ne pouvait entendre que de cet endroit désert.

Pas de doute, le Mexicain avait été blessé. Early fit une apparition, quelques secondes à peine, puis il s'éclipsa derrière un amas de rocs en descendant le chemin raviné par les eaux. Russell ne tira pas ; je présume qu'il s'attendait à voir surgir le Mexicain blessé, mais il ne se montra pas et nous ne devions voir Early qu'une seule fois.

Ensemble ils descendirent le lit asséché. Ils s'arrêtèrent lorsqu'ils arrivèrent sur la lande sablonneuse, puis ils s'évanouirent dans le bosquet.

Maintenant il n'y avait plus une minute à perdre, nous savions qu'ils allaient revenir. Peut-être attendraient-ils la nuit, mais il valait mieux ne pas compter sur cette hypothèse. Ils pouvaient aussi faire le tour par l'autre versant, même si cela leur prenait du temps, ils nous couperaient toute retraite.

Russell devait penser comme moi car il fit signe à Mendez qui accourut. Lorsque nous fûmes regroupés, j'ouvris le bidon :

— Personne n'a bu depuis ce matin, dis-je.

Russell secoua la tête.

— Pas encore.

— Nous avons tellement soif !

— Ce soir, quand le soleil sera couché.

— Pourquoi attendre jusque-là ?

— La chaleur vous fait transpirer et l'eau que vous boirez s'évaporerait par vos pores et vous auriez encore plus soif. Nous devons économiser l'eau, vous le savez bien !

Il retomba dans son mutisme.

Pas un mot de reproche à l'adresse de Mendez qui, dans sa précipitation, avait tiré sur le Mexicain beaucoup trop tôt, gâchant ainsi l'avantage de l'embuscade qu'il avait soigneusement préparée. Ce n'était pas le genre d'homme à se lamenter sur ce qui était déjà tombé dans le domaine du passé. Il roula sa couverture nous signifiant ainsi qu'il était temps de partir.

Pourtant Russell leur avait montré qu'ils ne nous auraient pas facilement. En y réfléchissant je me disais que tout aurait dû être liquidé dans cet endroit propice, alors qu'ils s'en sortaient avec la perte d'un cheval et un blessé.

Mais nous savions avec certitude qu'ils allaient nous traquer, lorsqu'ils découvriraient notre retraite ils ne nous épargneraient pas.

CHAPITRE IV

Nous avions tout rassemblé et étions sur le point de partir quand la fille McLaren balayant la place des yeux afin de s'assurer que rien n'était oublié s'écria :

— Regardez !...

Nous nous retournâmes précipitamment et nous jetâmes à plat ventre croyant qu'elle nous signalait le danger que nous attendions.

Dans la ravine se tenait le Mexicain. N'eût été son chapeau de paille brillant dans le soleil nous aurions pu le confondre avec l'un des autres. Il nous était impossible de distinguer ce qu'il portait. Lentement il leva la tête en posant la main sur sa hanche. Nous aperçûmes alors le bâton au bout duquel il avait attaché quelque chose de blanc.

Il marchait avec prudence, mais sans hésitation, gardant les yeux fixés sur l'endroit où il savait nous trouver.

Les crosses de ses pistolets dépassaient des holsters.

Personne ne prononça un mot. Nous le regardions.

Il continua à escalader péniblement le chemin rocailleux. Bientôt il atteignit le rocher où se trouvait Mendez durant l'escarmouche.

Russell se releva et braqua sa carabine sur le Mexicain qui s'arrêta :

— Vous venez vous rendre ? lui demanda-t-il.

Le Mexicain fit encore quelques pas, laissa reposer son bâton par terre. Je ne le jurerai pas, mais je crois bien qu'il sourit quand Russell lui posa cette question. Il secoua la tête :

— Je viens en parlementaire parce qu'étant blessé, je savais que tu ne tirerais pas sur moi, un conseil... tu devrais apprendre à mieux viser !...

Il leva la main de sa hanche, elle était maculée de sang.

— J'essayerai de faire mieux la prochaine fois ! rétorqua froidement Russell. Quand j'ai tiré, vous avez bougé...

— Bougé !... Comment te faut-il ton homme ? Attaché à un arbre ?

— Sur un cheval, comme votre ami Lamarr, ça me suffit !

— Tu t'y entends pour appuyer sur la détente, hé ?

— Si ça peut vous rendre service, je peux vous faire une autre démonstration, nous verrons si je vous manque !

— Si ça te chante, vas-y ! fit le Mexicain en se plantant en face de Russell, pourtant je te demande un sursis de quelques minutes, je veux parler à ce « Favor ! »

Il prononça ce nom comme si c'était un mot espagnol qui signifie demander une faveur, une permission.

— Je ne l'empêche pas de vous écouter ! fit Russell.

— Et s'il ne veut pas me répondre, transmets-lui ceci : qu'il nous remette l'argent et une partie de votre eau, nous lui rendrons sa femme et chacun regagnera ses pénates. Demande-lui si ma proposition lui convient.

— Vous n'avez plus d'eau ?

— Presque à sec. C'est la faute à Early, il a agi comme un imbécile !...

— Pourquoi ?

— Il a rempli son bidon de whisky... ce crétin pensait que nous avions besoin de ça pour nous donner du nerf ! Alors, qu'est-ce qu'il dit le docteur, il accepte ou non ?

— Il lui est impossible de vous remettre l'argent.

— Pour quelle raison ?

— Il ne l'a plus.

— Alors t'as qu'à me dire où il l'a caché.

— Il me l'a donné, répondit Russell en souriant.

Le Mexicain hocha la tête, il leva des yeux admiratifs sur son interlocuteur :

— En d'autres termes, disons que tu t'en ai emparé...

— J'ai dit : il me l'a donné ! répéta Russell d'un ton dur.

— Oh ! et puis, je m'en fiche éperdument ! Puisque c'est toi qui le possèdes, traitons avec toi.

— Oui, mais Mrs Favor n'est pas ma femme !

— Pas d'importance, nous te la donnerons, fit le Mexicain en éclatant de rire.

— Votre offre ne m'intéresse pas.

— Nous vous laisserons partir tranquillement, c'est appréciable il me semble ?

— Allez dire à Braden où nous en sommes.

— Que ce soit toi ou bien Favor qui possédiez l'argent, Braden s'en fout ! Il le veut ou on tue la femme !...

— Faites-en ce que vous voudrez !

— T'es pas seul pour prendre cette décision, qu'en pensent les autres ?

— Ils penseront ce qu'ils voudront !... et moi je décide ce qu'il me plaît ! Vous avez compris ?

Non, le Mexicain ne comprenait pas, il était dépassé. Il restait là, une main sur sa blessure, l'autre tenant son bâton au bout duquel flottait un mouchoir blanc.

— Rapportez mes paroles à Braden, répéta Russell, dites-lui qu'il peut tuer la femme si ça lui fait plaisir, quant à moi, je garde l'argent.

— Il vous tuera tous !... Vous subirez tous le même sort !...

— Ça m'est égal, allez quand même le lui dire.

Le Mexicain sondait le visage impassible de Russell, se demandant s'il parlait sérieusement.

— Finissons-en, fit le Mexicain, approche, si t'es pas un froussard !

— Volontiers, justement je me demandais si je dois te descendre tout de suite ou bien si tu préfères aller voir Braden et m'apporter sa réponse.

Vous ne devinerez jamais ce que fit le Mexicain, il sourit. Oh ! pas un sourire moqueur, au contraire. Il était convaincu que Russell n'hésiterait pas à faire ce qu'il disait. Le Mexicain se sentit dominé par cette volonté plus forte que la sienne.

— Tu serais bien capable de me buter... d'accord, je vais voir Braden, moi, j'ai rempli ma mission.

Il tourna les talons et s'en fut, laissant traîner son drapeau blanc dans la poussière, comme s'il conservait l'espoir qu'on le rappelle, puis il disparut dans le chemin.

Russell attendit qu'il l'eût dévalé. Il empoigna alors sa couverture, jeta les sacoches sur son épaule, nous lança un coup d'œil et, sans nous adresser la parole, se mit en marche.

Il ne nous confia point ses intentions, si nous voulions le suivre, nous n'avions qu'à lui emboîter le pas. Je fus déçu, comme les autres, nous espérions qu'il nous aurait communiqué ses projets. N'étions-nous pas tous acculés dans la même impasse ? Bien sûr nous savions qu'il était impossible de rester dans cet endroit, mais nous savions aussi que Braden et ses comparses nous retrouveraient tôt ou tard : ils en voulaient à cet argent maudit ! Russell y pensait certainement, mais pourquoi nous cachait-il ses desseins ?

N'ayant pas d'autre alternative, nous le suivîmes.

Favor m'était antipathique, pourtant à ce moment-là je me sentis plus près de lui que de Russell. Je ne réalisai même pas qu'il était un voleur et laissait sa femme à son triste destin.

Sans ambages, Russell avait dit au Mexicain : « Vous pouvez la tuer, je m'en moque, que mes compagnons pensent ce qu'ils voudront moi, je fais ce qu'il me plaît... » Il avait prononcé ces mots avec indifférence, comme s'il s'agissait d'une bête ! Il était si calme, si renfermé que cela m'effrayait. S'il restait détaché du sort de cette malheureuse en danger de mort, il ne s'intéresserait pas au nôtre.

D'ailleurs qu'étions-nous pour lui ? Une entrave, rien de plus.

Maintenant tout devait se jouer entre Braden et Russell et ce dernier nous entraînait à sa suite à la manière d'une personne qui se sent obligée parce qu'elle se sent en faute.

Nous parcourûmes environ 3 miles, mais avec les détours, cela n'en faisait peut-être qu'un, et encore !... Nous choisissons les sous-bois, les sommets sous le couvert de fourrés et des broussailles. Nous préférons allonger le trajet pour éviter un terrain à ciel ouvert où ne croissait même pas un arbrisseau.

Nous dévalâmes un versant et débouchâmes sur une immense lande sablonneuse qui s'étendait au moins sur 3 ou 4 miles. Russell s'arrêta. Personne ne lui en demanda la raison, nous avions compris. Il fallait attendre la nuit pour s'y aventurer, des cavaliers nous auraient immédiatement repérés.

Nous ne savions pas si Russell avait tué un cheval ou deux car celui de Early s'était échappé, peut-être n'était-il que légèrement blessé ? Nous ignorions aussi s'ils étaient démunis d'eau comme l'avait affirmé le Mexicain.

Nous escaladâmes une colline toute proche. Russell avait choisi cet endroit pour y passer la nuit. (Aussi haut que possible à la manière apache, qu'il y eût de l'eau ou non.) Sur trois côtés nous étions préservés par d'imposants rochers. En face, le versant recouvert d'épineux et de genévriers rendrait l'entrée du campement inaccessible, ou tout au moins, retarderait leur avance.

Je saisis alors la tactique de Russell. Il nous avait fait faire un tel détour pour accéder à notre refuge pour éviter le terrain à découvert. Si Braden et ses hommes détectaient nos traces cela leur prendrait des heures pour nous rejoindre et eux aussi devraient attendre la nuit.

Vous saisissez le stratagème de Russell pour garder de l'avance ?

J'estimais que nous devrions atteindre San Pete Mine pendant la nuit et, si la chance nous favorisait, le relais Delgado le lendemain dans l'après-midi, peut-être même dans la matinée. Après nous ne serions plus qu'à 16 miles de Sweetmary.

16 miles !... Cela ne représente pas grand-chose quand vous avez une diligence ou un cheval à votre disposition, mais lorsque vous devez les parcourir à pied avec des brigands vous courant après, croyez-moi, vous avez l'impression que vous allez au bout du monde !

Nous nous étendîmes et je crois bien que le sommeil nous prit tous. Ce repos nous fut salutaire car nous sentions nos forces nous abandonner. Inutile de préciser qu'il ne fallait pas compter allumer du feu. Nous mangeâmes quelques biscuits et un peu de bœuf séché. Comme je l'ai déjà mentionné nous n'avions pas bu depuis le matin et il pouvait être 3 heures de l'après-midi. Russell avait été formel : interdiction absolue de toucher à l'eau.

Il faut avoir connu les affres de la soif pour comprendre la torture que nous endurâmes. La viande salée et le soleil meurtrier n'étaient pas fait pour la calmer.

Et mon imagination se remit à trotter. Je me voyais assis à l'ombre d'un grand chêne, un pichet d'eau glacée à portée de ma main, je m'en versai un verre. Je venais de me raser, j'avais pris un bain et enfilé une chemise claire. Vous vous rendez compte !...

Mendez paraissait dix ans de plus que son âge, ses yeux s'enfonçaient dans les orbites et une barbe drue lui recouvrait les joues et le menton. La fille McLaren et John Russell semblaient moins épuisés que les autres, naturellement ils transpiraient et avaient soif autant que nous, mais avec ses cheveux courts et sa peau hâlée la fille ne portait pas de trace de fatigue. Quant à John Russell, son visage imberbe lui donnait un air soigné qui contrastait avec le nôtre. Il avait suivi l'exemple des Indiens qui, à l'aide d'une herbe épilatoire, se débarrassent pour leur vie de leur barbe dès qu'elle commence à pousser.

Quand nous nous reposions, Russell s'étendait sur le côté, appuyé sur un coude et scrutait le chemin par lequel nous étions arrivés. Lorsqu'il restait dans cette position, parfois des heures, on avait l'impression qu'il méditait. Il apporta les sacoches près de moi, les posa sur le sol et me regarda :

— Je vous les confie, dit-il sortant de son mutisme habituel.

— Où allez-vous ? m'inquiétai-je.

— Je pars en reconnaissance.

— Prenez un peu d'eau.

— Je vous l'ai déjà dit, personne ne boira avant la tombée de la nuit.

Il jeta sa carabine en bandoulière, je le suivis des yeux. Il escalada un rocher et disparut. Je présume qu'il avait l'intention de surplomber la vallée et évaluer la distance parcourue depuis notre départ du plateau où avait eu lieu l'escarmouche.

Peu de temps après le docteur Favor alla près des provisions de vivres et d'eau que nous avions mis à l'abri du soleil. Il saisit le bidon et le porta à la bouche avant que nous n'eussions le temps de l'en empêcher. Dans de tels moments, l'un suspecte l'autre, nos yeux sans cesse en éveil épiaient les gestes de chacun. La fille McLaren l'aperçut. Bondissant sur ses pieds, elle se précipita sur lui en criant. Le docteur se contenta de lui tendre le bidon.

— À vous !... dit-il simplement.

— Russell nous a interdit de boire... vous ne l'ignorez pas !

— Je l'avais oublié... et puis, non, je n'en pouvais plus !

Mendez était encore assis, il se leva.

— Peut-être pourrions-nous boire maintenant, dit-il, mon esprit

se brouille, j'ai besoin de boire, je deviens fou !

— Besoin de boire !... Entendez-vous ça !... fit la fille, et nous, croyez-vous que nous n'avons pas soif ? Que ferons-nous quand nous n'aurons plus une goutte d'eau ?

— Je pense au moment présent, où serons-nous demain ?... rétorqua Mendez.

— Et Russell, que dira-t-il ?

— Écoutez-moi, petite, Russell pensera et dira ce qu'il voudra libre à lui d'attendre à ce soir. Quant à nous nous boirons quand ça nous plaira !...

— Il ne le saura même pas, dit le docteur Favor. (Voyant Mendez séduit par cette idée, il poursuivit :) Si vous vous tourmentez pour les réflexions que fera Russell, pourquoi le lui diriez-vous ? Qui vous oblige à le mettre au courant ?

— Ce ne serait pas correct...

— L'est-il avec nous ? S'il n'est pas content, il n'a qu'à s'en prendre à lui !...

— Bon, fit Mendez en se grattant la nuque, si vous voulez attendre, faites comme vous l'entendrez, moi, je prends ma part tout de suite.

Je fus surpris par le son de sa voix. Il arracha le bidon des mains du docteur et but à longs traits, certainement plus que ne l'avait fait Favor. Ce dernier lui reprit le bidon.

— Vous avez dit : votre part, n'exagérez pas !...

Il passa le bidon à la fille.

Elle le saisit, mais avant de le porter à ses lèvres, elle marqua un instant d'hésitation en regardant le docteur. Si vous êtes surpris par le geste de cette fille forte et courageuse, pensez à ceci : les deux hommes auraient bu le contenu du bidon pendant que nous serions restés assis en observant les ordres de Russell. Vous penseriez qu'elle était idiote de ne pas prendre sa part ? C'est pourquoi lorsqu'elle me le tendit je fis comme eux. Qu'auriez-vous fait à notre place ?

Maintenant qu'elle avait bu, le docteur se sentait plus à l'aise pour lui faire remarquer :

— Vous êtes libre de lui rapporter ce que nous venons de faire, fit-il en souriant. Vous pouvez même aller au-devant de lui !...

Que pouvait-elle répondre ?

Pas fier du tout, je me rassis. J'avais le sentiment d'avoir commis un abus de confiance. Le silence tomba sur nous, nous restâmes un long moment sans nous regarder. Puis, Favor s'approcha de moi :

— Vous rendez-vous compte à qui nous obéissons ?... s'insurgea-t-il. À un chef indien qui prétend nous donner des ordres !...

— Je présume qu'il sait ce qu'il fait, répondis-je.

— Il sait surtout ce qu'il veut, ça j'en suis sûr !...

Bien qu'il ne prononçât pas de nom, je savais pertinemment qu'il s'agissait de Russell. Si Favor s'imaginait que Russell voulait lui prendre son argent, c'était son affaire, mais pourquoi parler de choses qu'on ne peut prouver ? Je répondis :

— Nous ne pouvions trouver un meilleur chef que lui.

— Seulement, nous ne sommes pas de valeureux guerriers !...

Le docteur Favor semblait parler très sérieusement.

— Si quelqu'un a une idée plus valable à proposer, je vous écoute, dis-je.

— Je vais vous soumettre la mienne, dit le docteur sans hésiter : partons tout de suite.

— Je me demande si c'est la bonne solution, vous ne connaissez pas la région, où nous conduirez-vous ?

Il éluda la question.

— Rendez-moi le fusil.

Je m'attendais si peu à cette demande qu'il me laissa sans parole ; à la fin je lui répondis :

— Impossible.

— Parce que c'est lui qui vous l'a ordonné ?

— Pas spécialement.

— Alors, à cause des autres ?

— Nous sommes ensemble dans ce même pétrin.

— Nous ne sommes pas obligés de subir son autorité !...

— Pour l'eau, il avait raison, rétorquai-je.

— Il existe d'autres choses plus importantes, donnez-moi le fusil !...

— Non, Russell m'en a confié la garde, lui seul jugera s'il doit le remettre entre vos mains.

— Votre raisonnement n'a pas de sens. Qu'est-ce que vous faites en ce moment ? Vous vous appropriez un fusil qui ne vous appartient pas.

J'avais beau penser que cet homme en face de moi était un voleur, cela ne m'empêchait pas de me sentir mal à l'aise... du mauvais côté. Dans le fond il avait raison, en ce moment j'éprouvais un vague sentiment de culpabilité en gardant cette arme, pas possible, il devinait ma pensée.

— Puisque vous ne voulez rien savoir pour le fusil de Mendez, alors laissez-moi reprendre mon revolver, ainsi vous n'aurez rien à vous reprocher, dit-il en portant les yeux sur ma ceinture.

Pourtant, il hésitait. La fille McLaren bondit sur ses pieds et se campa devant moi ; ses yeux lançaient des éclairs :

— Allez-vous le lui laisser prendre ? fit-elle outrée. Savez-vous ce qu'il veut en faire ?

— Mais... cette arme est à moi, rétorqua véhémentement le

docteur, si vous vous imaginez que je veux en faire un mauvais usage, vous vous trompez !...

— Et moi, je sais une chose, répliqua la fille, si Russell m'avait confié ce revolver, je ne vous le rendrais pas !... Si vous tentiez de me le prendre de force... je m'en servirais pour vous tuer !...

— Eh bien, ma petite, pour une jeune fille vous me semblez défendre âprement vos opinions !

— Quand je suis sûre d'avoir raison, oui !...

Le docteur Favor ne répliqua point. Il alluma une cigarette, se retourna et contempla le versant de la colline tout en soufflant la fumée. Les heures se traînaient. Je m'étendis, je posai une main sur les sacoches et la tête sur mon bras.

Je ne croyais pas être aussi fatigué. Je combattis l'engourdissement qui m'envahissait, puis, malgré moi, mes yeux se fermèrent ; dans un brouillard, je vis le docteur Favor et Mendez discuter ensemble et je sombrai dans le sommeil.

Je m'éveillai dans un sursaut. Où étaient les autres ? Mais je revins bientôt à la réalité en entendant la voix du docteur Favor.

— En conclusion, disait-il, vous pensez comme moi. Il est certain qu'il faut une dose de courage pour les attendre ici, tandis que nous pouvons essayer de fuir pour sauver notre peau.

— Russell ne me ferait pas ça !... s'insurgea Mendez.

— Vous n'avez pas de volonté, bon Dieu !... Faut-il qu'on vous dicte votre conduite ?

— Ce que vous dites est un non-sens, rétorqua Mendez. Il s'agit de s'entendre : oui ou non voulez-vous convenir...

— Convenir de quoi ?... hurla le docteur. Et s'il nous entraîne ici, dans ce coin tranquille pour nous tuer ? Hein !... Qu'en pensez-vous ? Vous vous laisserez égorger comme un agneau à l'abattoir ?

— J'avoue ne pas savoir riposter, dit piteusement Mendez, je n'ai jamais tué un homme... ça ne doit pas être facile !...

— Cette considération ne semble pas troubler Russell, pour lui, ça a plutôt l'air d'être un jeu. C'est le premier pas qui coûte, quand vous en avez tué un, vous pouvez en tuer quatre !...

— Qu'insinuez-vous ?... Pourquoi nous supprimerait-il ?

— Mon argent !...

Sceptique, Mendez secoua la tête.

— Pas lui, non ! Je sais qu'il vaut mieux que ça !

— Quand il s'agit d'argent... fit le docteur Favor, un sourire sardonique sur les lèvres, on ne connaît personne !...

Dans le prochain quart d'heure qui suivit, le docteur Favor prouva la véracité des mots qu'il venait de prononcer.

J'aurais dû les interpréter comme un avertissement, mais je ne pensai pas une minute qu'il userait de la force. (La fatigue me

terrassant, j'avais dû m'assoupir de nouveau.) Quand je m'éveillai il était trop tard. Le docteur Favor me pointait le canon du fusil sur la tête.

Un peu à l'écart, assis sur ses jambes croisées, le dos arrondi comme ignorant ce qu'il se passait, Mendez fumait. Je crois qu'il n'avait pas levé le petit doigt pour empêcher le docteur de le déposséder de son arme.

La fille McLaren ne le quittait pas des yeux, elle aussi était allongée, mais voyant Favor s'avancer vers moi et s'emparer du revolver elle se leva d'un bond. Les sacoches étaient déjà sur son épaule et il allait vers le bidon et le sac à provisions.

Lorsqu'elle éleva la voix, il hésita, surpris :

— Ainsi, vous emportez tout ?... dit-elle calmement, peut-être nous laisserez-vous votre bénédiction ?

Il n'entendait pas discuter avec la fille et ne répondit rien. Il ouvrit le sac, fourra des biscuits, de la viande et du pain dans ses poches.

Il était prêt à s'éloigner quand Russell, sortant de derrière le rocher, apparut.

Les deux hommes étaient séparés par 20 pieds de terrain. Russell tenait sa carabine le long de sa jambe, canon vers le sol, Favor portait le fusil de la même façon.

— Vous ne m'attendiez pas de sitôt, docteur Favor ? J'arrive à temps pour vous empêcher de nous dévaliser !...

— J'emporte ce qui m'appartient !...

— Posez ça !...

Russell désignait le fusil du menton.

Je me demandais soudain pourquoi Mendez prenait le parti de Favor en disant :

— Il vient juste de me le faucher... je m'étais assoupi...

— Non, Mendez, vous me donnez raison et vous avez feint de dormir lorsque je l'ai saisi parce que vous reconnaissez que je suis dans mon droit en emportant ce qui m'appartient.

— Nous croyez-vous assez fous pour nous laisser berner de la sorte ? dit la fille McLaren d'un ton sec comme un coup de fouet.

— Croyez donc ce qu'il vous plaira !... s'emporta Favor. Pourtant, je suis animé par de bonnes intentions. Je partais chercher du secours. Un homme seul peut marcher plus vite que s'il a quatre personnes accrochées à ses basques. Je comptais emporter un peu de nourriture et d'eau pour le voyage. En moins d'un jour je serais de retour et je reviendrais avec de l'aide...

— Et vous vous êtes choisi pour accomplir cette mission de confiance ? répliqua la fille.

— J'ai essayé de vous convaincre en vous donnant de bonnes

raisons, mais j'ai gaspillé ma salive pour rien, poursuivit Favor. J'ai décidé qu'il était grand temps de faire quelque chose avant de laisser ici notre dernier souffle.

La vigilance de Russell ne s'était pas relâchée une seconde.

— Deux solutions se présentent, docteur Favor : ou bien vous posez ce fusil, ou bien vous en faites usage !...

Le ton semblait conseiller la première solution, pourtant les deux étaient aussi faciles l'une que l'autre.

— Vous avez une bien mauvaise opinion de moi, Russell. Vous ne devriez pas parler ainsi à un homme qui considérerait comme un devoir de prêter assistance à son prochain !...

Il haussa les épaules, hésita, le doigt sur la détente, prêt à tirer si Russell relâchait son attention une fraction de seconde. Il espérait sans doute abattre cet adversaire, mais s'il manquait sa cible, il savait que Russell ne raterait pas la sienne !

Il savait aussi qu'aucun d'entre nous ne croyait à son histoire de partir chercher du secours. Qui peut affirmer ce qu'il se passait dans son esprit ? Peut-être se disait-il qu'il aurait sa revanche plus tard ?

Favor posa le fusil, laissa tomber le revolver, les sacoches et remit dans le sac les provisions qu'il sortit de sa poche.

Il pivota sur les talons et nous tourna le dos, contempla les fourrés, comme pour nous faire comprendre qu'il était indifférent à tout ce que nous pouvions penser ou dire.

Mais le docteur Favor se trompait. Russell lui ordonna sur un ton que nous ne lui connaissions pas :

— Foutez le camp !...

Comme les autres, je restai sidéré. Tous les yeux étaient braqués sur le dos du docteur qui semblait attendre la suite dans le genre de : « ... ne recommencez pas »... ou encore : « ... si je vous y reprends, vous aurez affaire à moi ! »

Mais ces mots ne sortirent pas de la bouche de Russell. Il restait calme, impassible.

Quand Favor réalisa dans quel guêpier il s'était mis, il fit face à son interlocuteur. Son visage avait perdu une partie de son arrogance. Peut-être espérait-il que Russell reviendrait sur sa décision, ou bien pensait-il qu'il bluffait ?

Il essaya de l'apitoyer :

— Comment voulez-vous que je survive si vous ne me donnez pas de l'eau et de la nourriture ?

— Avec un peu de chance, vous y arriverez !

— Si je meurs, cela équivaudra à un meurtre !...

— Comment avez-vous agi avec les Indiens de la réserve à San Carlos ? Ne les avez-vous pas laissé mourir de faim ? Avez-vous éprouvé quelque pitié en pensant que votre richesse s'élaborait sur la

misère d'autrui ?

— Je transporte de l'argent honnêtement gagné, vous m'accusiez de vol... maintenant de meurtre !...

— Lorsque les gens ne mangent pas à leur faim, ils tombent malades et finissent par en mourir. J'en ai vu à Whiteriver, décharnés, émaciés à vous donner des cauchemars. J'ai entendu raconter comment certains fonctionnaires s'enrichissaient : le gouvernement leur remettait d'importantes sommes d'argent pour ravitailler en viande fraîche les Indiens de la réserve, mais ils ne livraient que d'infimes parts et gardaient pour eux le reste de l'argent. Oui, docteur Favor, je vous accuse de meurtre !...

— Vous vous imaginez des choses que vous voulez prendre pour des réalités, mais il vous reste à les prouver ! fit le docteur un accent de défi dans la voix.

— Un certain Lamarr Dean en savait assez, pour vous faire pendre.

Un sourire narquois éclaira le visage du docteur :

— Mais vous avez tué votre témoin !

— Pensez-vous vraiment que j'en aie besoin ?

Nous n'étions pas réunis dans une salle de tribunal devant un Juge légal. Nous étions en plein désert, à 50 miles au moins d'une ville et John Russell tenait dans sa main une carabine. Il n'avait qu'à la lever à hauteur du cœur de son ennemi et appuyer sur la détente. Le docteur Favor n'aurait plus qu'à rendre son âme à Dieu ou au diable !

Mais il n'en était pas question, le docteur Favor le savait !

Il était difficile d'imaginer ce qu'il se passait dans son esprit, je n'avais pas prêté, jusqu'à présent, grande attention au comportement du docteur Alexander Favor.

Cependant je vous invite à le détailler : épais de stature autant qu'imbu de sa valeur personnelle, il exsudait de cupidité sans s'occuper du préjudice qu'il portait à autrui.

Originaire du fin fond de l'Ohio, il était devenu fonctionnaire au bureau du ravitaillement à San Carlos depuis deux ans et avait obtenu l'adjudication pour pourvoir en vivres la réserve indienne.

On l'appelait : « Docteur », mais il n'exerçait pas la médecine.

Il faisait partie des docteurs de l'Église Réformée et enseignait cette doctrine. Mais j'avoue ne l'avoir jamais entendu prêcher, de ce fait, je ne puis l'accuser de pratiquer ou non.

Je suppose que dans cette profession il ne devait pas gagner des sommes folles et pensa que des voies plus faciles devaient l'amener à la fortune. Il présenta sa candidature au gouvernement qui l'accepta. Plus tard, j'entendis d'autres rumeurs : on disait que son titre de « docteur », lui avait permis d'atteindre ce poste de confiance par l'intermédiaire d'un ami haut placé.

Il l'avait abandonné dès qu'il eut rassemblé les fonds nécessaires – environ 12 000 dollars – pour s'expatrier et mener la vie à grande guide.

Vous voyez c'était un malhonnête homme, un voleur et Dieu sait ce qu'il cachait encore !... Je ne me le représentais pas prêchant le bien auprès de ses ouailles.

Ce dont nous étions certains, c'est qu'il se souciait plus de son argent que de son épouse. Mais peut-être faisait-il partie de ces hommes qui ont besoin d'une femme pour flatter leur vanité et n'éprouvent pour elle aucun sentiment d'amour.

À moins qu'il l'aimât et elle, lassée, ne lui prêtât plus que de l'indifférence ? Je serais enclin à adopter cette conjecture si j'en juge son comportement dans la diligence lorsqu'elle riait en lançant des oeilades assassines à Frank Braden sans s'inquiéter de son vieil époux. Je suspectais le docteur Favor de profiter de cette occasion unique pour l'abandonner à son destin.

Visiblement, il l'avait oubliée et ne pensait qu'à ces sacoches... mais Russell ne les lui laisserait pas reprendre.

Ce silence m'oppressait. Il était évident que le docteur Favor fouillait sa mémoire pour y chercher les mots qui toucheraient Russell mais, devant le visage impitoyable de celui-ci, il dut penser qu'il était inutile d'insister.

Il nous regarda fixement en nous disant :

— Je pars, vous voilà livrés à vous-mêmes, prenez garde à vous, obéissez-lui point par point. (Il fit quelques pas, puis :) Encore un mot de recommandation : souvenez-vous que vous ne devez pas boire avant ce soir !...

Il éclata de rire et s'en alla.

Nous le regardâmes s'enfoncer dans les fourrés, puis disparaître derrière les rochers. Russell s'approcha du versant, Mendez, la fille et moi-même ne bougeâmes pas. Peut-être craignons-nous que le docteur ne lançât quelques réflexions désobligeantes au sujet de l'eau ?

Finalement je m'avançai près de Russell. Nous avons une vue plongeante sur le versant. Déjà Favor avait dévalé la pente. Il leva vers nous des yeux éplorés et resta immobile pendant quelques minutes. Ce devait être un moment épouvantable pour lui. Traverser cette lande à découvert s'avérait difficile, mais il se lança dans une course à perdre haleine.

Je crois bien que je ne respirai que lorsqu'il disparut sous les arbres de l'autre côté.

Nous ne prononçâmes pas un mot.

Sans Russell je savais que nous ne pourrions pas partir d'ici avant la nuit. Ce serait facile pour nos poursuivants de nous tirer

dessus quand nous traverserions. Russell s'était assis. Je présume qu'il évaluait nos chances.

Il alluma une cigarette, rien ne troublait le silence du crépuscule, pas même le vol d'un oiseau de nuit, ou le bruissement des feuilles. Pas signe de nos ennemis.

— Nous allons manger, dit Russell.

Pas un mot ne fut échangé durant notre frugal repas, puis Russell saisit le bidon et le tendit à la fille.

— Buvez ! dit-il simplement.

Elle évita de lever les yeux sur lui. Elle but une gorgée, me passa le bidon, et ce fut le tour de Mendez. Russell se servit le dernier. Il gardait l'eau dans la bouche avant de l'avalier. La fille l'observait et je me pris à penser : elle va lui dire...

Russell posa le bidon.

Elle n'avait pas soufflé mot.

Il remit le bouchon. Visiblement les mots se pressaient sur les lèvres de la fille ; elle ne dit pas ceux que j'attendais :

— Nous aurions dû lui en donner un peu.

Elle pensait au docteur Favor. C'est alors que j'évoquai un fait qui se précisa dans ma mémoire.

— Vous rappelez-vous l'outre qui fut oubliée à San Pete Mine ? dis-je tout à coup.

— S'en souviendra-t-il ? répondit la fille.

— Je me le demande... Braden aussi ne l'a pas oubliée !

Personne ne fit de commentaire.

Nous ne descendîmes pas le versant ; nous nous engageâmes sous les arbres, suivant aveuglément Russell sans lui poser de questions.

Je me souviens du bosquet où nous glissâmes furtivement à travers les fourrés, évitant les branches qui nous fouettaient le visage. Nous arrivâmes ainsi au bas de la colline. Il faisait assez sombre maintenant pour traverser la lande, pourtant Russell s'arrêta. Je vous laisse imaginer ce que fut l'attente. Les pires idées me passèrent par la tête.

Je n'ai jamais connu un homme aussi patient que John Russell. Il pouvait rester assis sur ses jambes croisées durant des heures à mâchonner un brin d'herbe qu'il recrachait quelques minutes après. Parfois on le voyait tracer sur le sable des signes, des cercles, avec un bâtonnet, il les contemplait un moment puis, du plat de la main, les effaçait pour recommencer dans les secondes qui suivaient. D'autres fois, il faisait couler le sable dans ses mains, semblant concentré dans une méditation. Quelles pensées ruminait-il ? Je me suis souvent demandé ce que signifiait ce comportement bizarre.

La végétation était épaisse dans le bosquet ; je levai les yeux et

n'aperçus qu'un peu de ciel. Pour chasser le cafard, je me mis à rêvasser : je me voyais à Sweetmary ; j'avais fini de dîner et je lisais. Impossible de me remettre un roman à l'esprit et faire vivre les personnages, aussi je changeai le cours de mes idées et je me rendis chez un ami. Je suivais la grande rue, je flânaï. Les lumières des saloons dessinaient des rectangles jaunes sur la chaussée : je croisais des gens qui me saluaient.

Rien ne troublait le silence de la nuit, rien ne bougeait ; je me persuadai que c'était de bonne augure. J'entendis le cliquetis des perles du rosaire de la fille McLaren ; je ne l'avais pas perçue depuis que nous avions quitté la diligence. C'est drôle, j'avais oublié que ces perles, faites de noyaux de fruits, avaient été le sujet de notre première conversation. La volonté de cette fille me remplissait d'admiration. Bien qu'il n'y eût pas longtemps que nous nous connaissions, j'avais l'impression d'avoir vécu ma vie auprès d'elle. Jamais elle ne se plaignait. Pourtant je lui reprochais de ne pas mesurer ses paroles, ses réponses partaient trop vite, même lorsqu'elle avait raison. Mais je ne pouvais pas me permettre de lui en faire la réflexion.

Et les heures s'écoulaient. J'attendais avec impatience le moment de faire halte ; j'étais épuisé. Toujours à l'avant, Russell s'arrêtait quand il jugeait qu'un endroit était propice.

Nous le suivions comme des moutons ; il ne nous disait rien ; nous calquions nos gestes sur les siens. Malgré nos précautions, nous faisons du bruit en marchant, des cailloux roulaient sous nos pieds, des branches mortes craquaient sur notre passage. Le vent se leva en soulevant un nuage de sable qui me remplit la bouche. Mes dents crissèrent, j'espérai que personne ne l'entendrait.

Par contre, Russell se mouvait, ne faisant pas plus de bruit qu'un fantôme. Il partait souvent en reconnaissance, nous ne l'entendions ni partir ni revenir. Je crois que ces mocassins apaches y étaient pour beaucoup, mais il y avait aussi sa démarche en cela, il était inimitable. On aurait pu le comparer à un fauve qui se déplaçait.

La pénombre donnait à tout ce qui nous entourait des formes étranges, menaçantes. Nous dûmes nous frayer un chemin à travers les arbres de Joshua, il y avait aussi des saguaros, mais pas autant que dans la haute contrée. Des plantes grasses portant une sorte de figues de Barbarie étaient armées de piquants qui nous blessaient cruellement les jambes. Une végétation luxuriante dont j'ignore le nom nous donnait l'impression de traverser la jungle. Cependant, malgré ces ennuis, nous étions plus en sécurité qu'à découvert.

Nous étions toujours derrière Russell, suivant sa cadence avec peine. Son oreille exercée percevait des bruits que nous n'entendions même pas, sauf par deux fois.

Nous traversions une lande sablonneuse absolument découverte, nous étions à mi-chemin d'une colline à l'autre. J'étais le dernier de notre petite colonne et je marchais tête baissée, soudain je butai contre Mendez qui se trouvait devant moi. Russell se retourna, nous faisant signe de ne plus bouger.

Tous les quatre nous entendîmes – venant de loin, mais il était impossible de se tromper – un coup de feu.

Nous étions là, observant l'immobilité la plus complète, retenant notre souffle pour mieux écouter. Quelques minutes passèrent. Un deuxième coup de fusil, plus rapproché, confirma que nous ne nous étions pas abusé sur la nature du bruit, puis un troisième claqua dans le lointain. Il me sembla qu'il venait d'une autre direction, mais avec l'écho, allez donc juger !...

Russell se remit en marche, au pas cadencé cette fois. Il savait maintenant que nos poursuivants étaient derrière nous. J'avais acquis la certitude que ces coups de feu étaient des signaux. Braden et ses complices étaient dispersés et nous encercleraient dans cette lande à découvert. Le premier et le deuxième coup devaient signaler notre présence, (probablement tirés par le Mexicain) et le troisième la réponse aux deux autres.

Je me rapprochai de la fille McLaren. Elle me fit part de son point de vue ; il ne rejoignait pas le mien.

— Ils l'ont tué, me dit-elle.

J'avoue avoir oublié l'existence du docteur Favor jusqu'au moment où elle me la rappela.

— À mon avis, ce serait plutôt des signaux, répondis-je ; Braden et ses hommes vont nous encercler ; remarquez, rien n'est encore perdu, nous avons un guide compétent.

— Peut-être, cependant, en admettant que j'aie raison, si le docteur ne succombe pas à ses blessures, il mourra de soif et d'inanition. Pauvre homme, il n'a pas une chance de s'en sortir !

— Il ne s'est jamais inquiété pour nous ; nous sommes le cadet de ses soucis...

— Et alors ? Est-ce une raison suffisante pour ne pas se porter à son secours ? rétorqua la fille, indignée.

— Êtes-vous un ange de miséricorde, ou simplement une jeune fille inconsciente ?

— Certes, je ne suis pas une sainte, mais je ne puis supporter de savoir que – peut-être – un homme se meurt sans aide, sans qu'on tente de le sauver, même si c'est un misérable !

Que pouvais-je lui répondre ? De toute façon ce n'est pas moi qui prendrais une décision, mais Russell. Sur le visage de la fille se lisait l'anxiété.

Plus tard, nous entendîmes un bruit de sabots frappant

régulièrement le sol. Le cheval ne galopait pas, il allait au petit trot. Le son se rapprochait, cependant nous ne le voyions pas encore. Il stoppa ; puis repartit en faisant rouler des rocaillies. Il n'était plus permis de douter ; les hommes que nous redoutions nous guettaient sur la lande.

Finalement, Russell se remit en mouvement, il observait la plus grande prudence, s'arrêtant, écoutant, sondant la nuit avant de repartir. Sur un rythme régulier, le doigt sur la détente de sa carabine, les sacoches sur l'épaule, il se déplaçait comme un fauve qui cherche sa proie. Ajoutez à cela une forte dose de patience et d'endurance.

Nous avançons lentement dans le sable où nos pieds s'enfonçaient, rendant la marche pénible, harassante. En face de nous une colline, Russell se dirigea de ce côté.

Lorsque nous atteignîmes le versant recouvert d'arbustes, nous ressentîmes l'agréable sensation que vous éprouvez quand, le soir venu, vous fermez votre porte à clé avant de vous coucher.

Et nous commençâmes une nouvelle escalade. Nous nous engageâmes directement sur la pente, plutôt que d'emprunter le sentier. Le sol étant plus dur, l'ascension fut moins fatigante, cependant, à 200 yards du sommet, Mendez se mit à geindre.

— Je n'en puis plus, où nous emmènes-tu, Hombre ? Est-ce encore loin ? demanda-t-il.

Je pense que Russell ne l'entendit pas, en tout cas, il ne lui donna pas un mot d'encouragement ; sans se retourner il continua et nous le suivîmes. Il fallut s'accrocher aux racines et aux branches pour se propulser à l'avant, je vous jure que ce fut du sport avant d'atteindre le sommet !

Nous suivions aveuglément notre guide sur un sentier qui nous conduisit au bord d'un canyon.

C'était San Pete Mine.

Je m'approchai de Russell. Nous dominions la mine, en face se dressaient les bâtiments où, deux jours auparavant, nous avions déjeuné, mais nous étions séparés par cet immense vide.

J'aurais voulu pouvoir offrir un verre à Russell pour nous avoir amenés jusqu'ici. Quelques minutes après la fille McLaren et Mendez se joignirent à nous en ouvrant des yeux ronds, un soupir de soulagement gonfla leur poitrine. Cela nous fit l'effet de retrouver un lieu familier après de longues années d'absence, nous faisant oublier – pour quelques instants – Braden et ses acolytes.

Domage qu'ils fussent aussi près, car j'avais le sentiment que nous aurions pu arriver au relais Delgado au petit jour.

Un peu plus tard, nous aperçûmes un visage que je ne comptais plus jamais revoir.

Vous avez deviné, je veux parler du docteur Favor.

Mais j'y reviendrai un peu plus tard. Il faisait encore sombre. En contrebas, le vide, presque un gouffre. À une soixantaine de pieds se trouvait une plate-forme sur laquelle s'élevait une cahute en planche à l'entrée d'un puits. Un peu plus loin se dressaient les échafaudages abandonnés. De larges rayures de couleurs différentes alternaient sur la falaise suivant la nature du sol. La rouille détruisait lentement les rails et les wagonnets devenus inutiles ; à côté se trouvait un vieux concasseur.

Ces lieux désertés par les hommes dormaient dans la paix retrouvée. Pas la moindre brise ne faisait palpiter les feuilles des quelques arbustes rabougris qui avaient poussé sur les flancs de la mine, jadis prospère.

Comme je vous l'ai déjà dit, il faisait encore sombre, malgré cela on distinguait nettement les échafaudages et la cahute sur la plate-forme, à gauche. En face, s'élevaient les anciens bâtiments. Nous restâmes là un bon moment, Russell sondait l'ancien sentier coupé par les pluies. Je me demandais s'il voulait nous faire descendre dans le gouffre. Je n'attendis pas pour être fixé.

— Voilà l'endroit que je cherchais, dit-il en me montrant la baraque.

— Nous n'avons presque plus d'eau, dit Mendez.

— Que proposez-vous ?

— Allez chercher l'outre que nous avons laissée dans la véranda avant-hier.

— Non, nous resterons ici toute la journée, si nous allons quérir l'outre, nous laisserons des empreintes.

— Rester !... s'exclama Mendez, (l'attente lui brisait les nerfs) rester sur place alors que nous sommes si près du but !...

— Si vous voulez y aller, vous emprunterez le chemin par où nous sommes arrivés.

Mendez le regarda, baissa la tête et n'ajouta plus un mot. Avec précaution nous descendîmes sur la plate-forme. La baraque était habitée par un couple de chauves-souris, nous dûmes les chasser. Sur deux côtés il y avait des étagères sur lesquelles étaient restés des sacs contenant du minerai. Il était évident que cette cahute avait été élevée sur les lieux de travail pour analyser les échantillons de minerai.

Nous nous étendîmes sur le plancher poussiéreux et, bien qu'ils ne fussent pas très moelleux, nous utilisâmes les sacs en guise d'oreillers.

Russell s'allongea près de la porte qu'il laissa entrouverte. Je m'installai dans un coin près d'une fenêtre – il y en avait deux munies de volets – il nous fut impossible de les fermer.

Un petit détail en passant : Russell n'offrit pas sa couverture à la fille ; il s'en recouvrit. Je fus offusqué par ce manque de courtoisie.

— Prenez ma couverture, dis-je à la fille, il fait froid.

— Je ne puis me permettre de vous en priver, me répondit-elle en souriant gentiment.

— Allons, prenez-la sans vous faire prier, insistai-je.

— Merci, dit-elle simplement.

Je jetai un coup d'œil vers Russell, content de lui infliger une leçon bien méritée, mais ces petits faits ne comptaient pas pour lui. Quelques heures plus tard – disons entre six et sept heures – après avoir dormi, mangé et avalé notre ration d'eau pour la journée, la fille McLaren regarda par la fenêtre. C'est elle qui, la première, le vit.

— Venez voir, dit-elle en désignant un homme qui s'avançait au bord du canyon, le docteur Favor !...

Il suivait le même sentier que nous avions pris quelques heures auparavant. Il marchait péniblement, sa démarche était celle d'un homme exténué. Il allait droit sur le canyon, se découpant sur le ciel qui rougeoyait, là-bas à l'est, dans l'aube naissante. Il sondait le fond du gouffre, puis il tourna la tête du côté des bâtiments, aurait-il la force d'aller jusque-là ?

Nous le regardions, muets, nous demandant s'il se souviendrait de l'outre oubliée dans la véranda.

À côté de la maison principale se trouvait une pompe à main. Lorsque le docteur l'aperçut, dans un sursaut d'énergie il se mit à courir, l'atteignit. Se jetant à genoux, il actionna le manche ; ses épaules et ses bras allaient de haut en bas à un rythme accéléré, il continua même quand il aurait dû comprendre que la source était tarie. Il pompa de plus en plus lentement, épuisé.

À bout de force, il s'écroula.

Au-dehors, dans l'air frais du matin, le calme régnait sur le canyon et ses environs. J'étais penché à l'une des fenêtres en compagnie de Mendez, la fille n'avait pas quitté celle où elle était postée depuis qu'elle avait vu Favor. Ce fut elle qui rompit le silence, ses mots ne furent qu'un murmure, mais nous l'entendîmes distinctement :

— Il ne s'est pas rappelé, nous devons le lui dire...

Elle restait calme et quand elle se retourna son visage n'était pas empreint de pitié.

— Qu'il suive son destin !

Pour prononcer ces mots, Russell ne se retourna pas. Debout dans l'encadrement de la porte, il scrutait le comportement du docteur qui, effondré, une main sur le manche de la pompe, restait immobile.

— Vous pouvez regarder froidement cet homme sans lui porter secours ? s'écria-t-elle en s'avançant près de Russell.

— Il s'en ira quand il comprendra qu'il est livré à ses propres moyens, répliqua ce dernier.

— Et vous acceptez cela sans broncher ! Il meurt de soif !...

— Pensiez-vous qu'il puisse en être autrement ? (Dans une brusque volte-face, Russell accrocha son regard et poursuivit :) Vous croyiez ne pas revoir cet homme, n'est-ce pas ? Alors pourquoi n'avez-vous pas protesté quand il nous a quittés.

— Si je n'ai rien dit, je le regrette vivement, j'étais folle !

— Quel aurait été votre sentiment si je l'avais laissé partir en emportant notre eau ?

— Je l'ignore et cela n'a rien à voir dans la situation dramatique où il se débat actuellement.

— Si vous étiez à sa place et lui à la vôtre, imaginez-vous quel serait son comportement à votre égard ?

— Vous n'avez donc rien compris ?

— Peut-être... que voulez-vous faire ?

— Lui venir en aide !

Elle élevait la voix, visiblement médusée devant autant d'incompréhension. Russell ne perdait pas son calme :

— En allant jusqu'à lui vous laisserez des traces sur ce versant où personne n'a posé le pied depuis plus de cinq ans !... Ces empreintes dévoileront notre présence...

— L'homme meurt de soif !... coupa-t-elle.

Elle criait maintenant, ne voulant pas entendre les objections de Russell, elle lui jetait les mots à la face, comme des injures.

Le docteur s'était relevé et marchait le long des bâtiments, atteignit celui où nous nous étions arrêté l'avant-veille. Encore une fois je retins ma respiration : allait-il se souvenir de l'outre ?... Non. Il passa devant la véranda sans s'arrêter.

Entendant du bruit, je me retournai : la fille avait quitté la fenêtre, s'élançait vers la porte, bousculait Russell en bondissant dehors. Surpris par ce geste rapide, Russell ne put la retenir.

Il sortit sur la plate-forme, Mendez et moi-même restâmes à la fenêtre. La fille courait, de petits nuages de poussière s'élevaient sous ses pas, elle devenait de plus en plus petite. Elle avançait et maintenant une cinquantaine de yards la séparaient du docteur. Elle l'appela. Brusquement il s'immobilisa, se retourna. Nous étions trop loin pour voir son expression, mais je me doute qu'il devait être étonné. Il s'élança à la rencontre de la fille. Elle lui criait quelque chose, probablement lui rappelait-elle que l'outre se trouvait dans la véranda.

Il hésita une seconde puis, prenant son élan, rebroussa chemin. La fille attendit pour voir s'il récupérerait l'eau.

Nous aussi... Il revint vers les bâtiments délabrés, les longea. Il était tout près de la véranda et soudain s'arrêta. Tout à coup il virevolta sur ses talons et se précipita vers la fille. Que se passait-il ?

Quand il l'eut rejointe il lui parla, la fille leva la tête vers un point qu'il lui indiquait. Nous eûmes le même réflexe.

C'est alors qu'il apparut : c'était Early.

Il sortit de la véranda. Le soleil fit briller l'acier de son colt qu'il tenait dans une main ; au bout de l'autre se balançait un bidon – sans doute celui contenant le whisky dont nous avait parlé le Mexicain. Sa démarche mal assurée, un pied nu, l'autre chaussé d'une botte, prouvaient qu'il n'était pas dans un état normal, mais je ne pourrais le jurer car, au fond, peut-être avait-il été surpris dans son sommeil ? Remarquez qu'il ne me laissa pas le temps d'étudier son comportement.

Il appuya sur la détente, fit tourner l'arme autour de son doigt, tira encore et encore sur la fille et le docteur Favor qui fuyaient. Instinctivement, Mendez et moi baissâmes la tête, il visait dans notre direction. Il s'arrêta lorsqu'il n'y eut plus de projectiles dans le barillet et se mit à hurler des imprécations, des menaces.

Je m'attendais à voir surgir Braden et les autres, mais ils n'étaient pas encore là. Il était évident que Early avait été envoyé en éclaireur. Braden se doutait – avec juste raison – que nous tenterions de rejoindre le relais Delgado en passant par San Pete Mine.

J'étais encore à la fenêtre quand la fille et Favor atteignirent la plate-forme. Elle le fit entrer et lui tendit le bidon, il le porta à la bouche et but goulûment. La fille dut le lui arracher, mais il le lui reprit et le remit à Russell.

Je crois que dans ce geste de défi il lui signifiait que s'il était sain et sauf, c'est à la fille qu'il le devait. Ses lèvres se plissèrent dans un sourire, comme s'il lui faisait une bonne plaisanterie.

— Aujourd'hui vous avez appris quelque chose au contact des Blancs, dit-il sur un ton ironique, ils se soutiennent dans l'adversité !...

— Oui, fit Mendez, même le pire est meilleur !

Pendant quelques instants je retrouvais les expressions qui ne veulent rien dire – ou bien en disent beaucoup, à vous d'interpréter comme vous l'entendez – de mon vieux patron Henry Mendez. C'était bon après l'avoir connu, deux jours, sur l'autre côté de sa face. Il ne porta pas les yeux sur Favor. À ce moment Russell scrutait le versant du canyon et je doute qu'il entendît les réflexions désobligeantes.

Comme nos poursuivants avaient suivi les empreintes du docteur Favor, nous ne fûmes pas étonné de voir bientôt apparaître le Mexicain sur le sentier, il était à pied. Quelques minutes s'écoulèrent, puis surgirent la femme du docteur Favor et Frank Braden, chacun sur sa monture. Ils allaient au pas et ne semblaient pas pressés. Je vis le Mexicain lever le bras et leur faire signe.

De nouveau nous étions tous réunis – pourtant avec une sacrée différence – divisés en deux groupes séparés par un canyon... et par

bien d'autres choses !... Nous les regardâmes mettre pied à terre et vérifier leurs armes devant les vieux bâtiments.

Dans de pareils moments vous pensez au pire, ne croyez-vous pas ? Il faut bien avouer que nous étions acculés dans l'impasse ! Que pouvait-on tenter ? Fuir ? Il ne fallait plus y songer. Si la fille n'avait pas accompli cet acte de générosité envers un homme qui ne le méritait pas, Braden et sa suite seraient passés à côté de notre refuge sans même remarquer cette mine abandonnée.

Si vous aviez été dans notre situation, peut-être auriez-vous aimé passer un bon savon à la fille McLaren... Je n'affirmerai pas que nous n'eûmes pas cette tentation. Mendez ne put s'empêcher de lâcher :

— Vous voyez le résultat de vous être laissée emporter par votre bon cœur ? (Il regardait alternativement Favor et la fille.) Vous voyez !... répéta-t-il.

Je suis persuadé qu'il voulait en dire davantage, mais il se contenta de hocher la tête comme pour se débarrasser de pensées obsédantes. La fille ne se départissait pas de son calme, mais je crois que la réflexion de Mendez l'avait piquée au vif.

— Je ne regrette pas mon impulsion, si c'était à refaire j'agis de la même façon, même les sachant sur nos traces, vous entendez !... Et je suis certaine que vous auriez eu le même réflexe, qu'en pensez-vous ?

— Qu'il n'est pas digne de l'intérêt que vous lui portez, pas digne de nous sacrifier tous pour lui !... répliqua Mendez entre les dents, mais c'était assez fort pour que nous l'entendions.

— Pour qui vous prenez-vous donc ? Êtes-vous Dieu le Père pour juger qui mérite ou non l'aide que toute personne doit à son prochain ?

Le docteur Favor resta en dehors de l'entretien animé qui mettait aux prises la fille McLaren et Mendez. Il promenait sa langue sur ses lèvres craquelées, savourant les quelques gouttes d'eau qui auraient pu y rester.

Et Russell me direz-vous ? Devant la porte, assis sur ses talons, il allumait une cigarette en sondant le canyon. Il ne leva pas les yeux sur la fille McLaren, (pas à ce moment-là) et ne daigna adresser la parole à qui que ce soit. Mais Russell était comme ça !...

Il fumait en regardant Braden, avec autant d'indifférence que s'il s'agissait d'un simple promeneur dans la grande rue de Sweetmary. Il observait les hommes qui s'agitaient près des bâtiments, amener les chevaux à l'ombre d'un arbre et les y attacher. Il voyait le Mexicain aller et venir dans le soleil, d'une main il pressait sa hanche blessée, l'autre sur le front en guise de visière, il cherchait dans quel coin nous pouvions être cachés.

C'est alors que Russell entra dans la baraque et alla droit à la fenêtre. Moi, je n'avais pas quitté ma place d'observation. Je suis sûr que le Mexicain ne vit pas Russell le mettre en joue.

Lorsque j'entendis le coup de feu, le Mexicain se jeta à terre, au deuxième coup, il s'enfonça dans l'ombre de la véranda. Je ne saurais dire pourquoi Russell visait uniquement le Mexicain.

— Tu veux donc le tuer à tout prix celui-là ? lui demanda Mendez.

Sa voix prit un accent peiné. Étonné, Russell se retourna :

— Ce n'est plus la peine de rester prudents, ils nous ont vus ! répondit-il simplement.

Braden et les siens ne ripostèrent pas, mais nous nous y attendions d'un moment à l'autre. Cependant, ne les voyant plus circuler, nous pensâmes qu'ils s'étaient réfugiés dans les bâtiments.

Déjà Russell empilait des sacs contenant les échantillons de minerai sur le rebord de la fenêtre, Mendez l'aidait. J'en fis autant pour l'autre, la fille me donna un coup de main. Quant au docteur Favor, il contemplait les sacoches et devait méditer sur la façon dont il pourrait s'y prendre pour les récupérer. Russell ne lui avait pas adressé la parole, moi non plus, d'ailleurs. Qu'il aille au diable !... pensai-je.

Cette besogne terminée, Russell vérifia sa carabine. Il éjecta la cartouche percutée, en prit une neuve et rechargea. Je me remis à la fenêtre me demandant si le petit revolver dont j'étais muni serait efficace.

Les minutes qui suivirent furent terribles. Je me sentais devenir de plus en plus nerveux, je dus faire des efforts surhumains pour me maîtriser. Je ne voulais pas que les autres s'aperçoivent de mon angoisse.

Malgré moi je regardais Russell, quel serait son comportement ? Il avait ôté son chapeau et je voyais son visage de trois quarts. Il paraissait si jeune avec ses cheveux bouclés sur le front, je voyais sa pomme d'Adam monter et descendre comme s'il éprouvait de la difficulté pour déglutir. N'eût été ce détail je n'aurais pu dire s'il ressentait de l'angoisse.

Mais il y avait une différence entre lui et nous... Braden devait l'apprendre sans tarder !

L'idée de Frank Braden était de nous laisser mijoter dans les affres de l'attente. Nous restâmes environ une heure sans entendre le moindre bruit. Soudain, il se décida.

Sans se montrer il cria :

— Ohé de la baraque !... Vous m'entendez ?... (Un silence.) Vous m'entendez ?... Je veux vous parler !... Ne tirez pas !...

Il attendit et appela de nouveau... Quelques minutes passèrent. Braden s'avança dans l'ombre de la véranda, Early et le Mexicain

étaient derrière lui. Ces deux derniers s'arrêtèrent et Braden continua à avancer.

Au bout du canon de sa Winchester il avait attaché un mouchoir blanc... comme l'avait fait le Mexicain la veille au soir. Décidément, Braden tenait beaucoup au pavillon parlementaire !

Russell ne le quittait pas des yeux. Braden traversa le sentier, s'approcha de la pente, il se découpait maintenant dans le ciel... comme le Mexicain. Russell posa le canon de sa carabine sur le rebord de la fenêtre, releva le chien...

— Ne tire pas !... cria Mendez. Tu l'as entendu, il a quelque chose à nous communiquer !...

Russell se moquait de nos réactions. Calmement il cala le canon de sa vieille Spencer sur les sacs de minerai et attendit que Braden soit dans son champ de mire.

CHAPITRE V

Frank Braden avait de l'estomac, c'était incontestable ! Un homme n'attaque pas une diligence où se trouvent six personnes car, marcher à découvert d'un pas assuré en face de gens qu'il sait être armés, il ne faut pas manquer de courage.

S'il avait peur, il le cachait bien. Son chapeau, en forme d'entonnoir aux larges bords, rejeté en arrière sur la nuque lui dégageait les yeux ; il relevait fièrement la tête. Il avança prudemment sur le sentier, mais sans hésitation. Du pas tranquille de l'homme qui n'a rien à se reprocher, il traversa le terrain devant les vieux bâtiments, sa Winchester sur l'épaule munie du pavillon blanc qui devait le préserver de toute attaque.

Il avait foi en son drapeau et le fait que le Mexicain ait agi de la même façon hier au soir sans éviter le coup de feu, n'avait pas ébranlé sa confiance.

Cela démontrait qu'il connaissait mal John Russell.

Ce dernier le laissa approcher, pourtant il ne sortit pas le canon de son arme qui resta sur le rebord de la fenêtre et son doigt ne tremblait pis sur la détente.

Braden progressait.

Comme il était placé, ses comparses ne pouvaient couvrir sa retraite. De toute façon, je savais que Russell tirerait. Lorsqu'il levait son arme, le coup partait.

— Écoute, Hombre !... ne tire pas, il veut nous parler !... répéta Mendez. (Il avança une main vers l'épaule de Russell, comme pour flatter un cheval sauvage.) Écoute-moi, ce n'est pas une supercherie, ça se voit, que diable !... Cet homme veut te parler, tu ne le vois donc pas ?... Pourquoi veux-tu tuer quand c'est inutile ? Regarde-moi, Hombre !...

Russell redressa la tête, exaspéré. Il ne se retourna pas, il gardait un œil sur Braden qui marchait sans se presser. Ce dernier était maintenant à mi-chemin de la plate-forme, cela pouvait représenter une centaine de yards. Il poursuivit sa marche.

— Demande-lui ce qu'il veut, je t'en prie, ne tue pas pour rien, respecte le drapeau blanc !... Tu ne veux pas adresser la parole à cet homme ?... C'est bon, un de nous le fera à ta place. (Mendez jeta un

coup d'œil à l'extérieur et vit Braden.) Tu ne sais pas ce qu'il veut !... Il nous fait confiance !... On ne tue pas quelqu'un qui vous fait confiance !... À quoi ça te servirait ?

Mendez parlait vite. Si ses paroles ne convainquaient pas Russell, au moins suffiraient-elles à distraire son attention de sur Braden. Celui-ci était tout près maintenant. Il s'arrêta, appela :

— Y a-t-il quelqu'un dans la baraque ?

Saisissant l'opportunité, Mendez n'hésita pas une seconde. Il répondit, sans toutefois se montrer.

— Nous vous entendons !...

— Sortez de votre trou, vous êtes pris comme dans une nasse ! Je veux vous parler !...

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Montrez-vous, j'aime voir mon interlocuteur en face.

Quand je vous disais que Braden ne manquait pas de cran !...

— De quoi s'agit-il ? reprit Mendez, toujours de l'intérieur.

— J'ai pensé que vous seriez heureux de rentrer chez vous...

— Continuez, fit Mendez.

— J'ai examiné votre situation, elle n'est pas brillante ! Nous avons tous les avantages. Nous pouvons rester ici autant que nous le voulons. Je peux envoyer un homme chercher de l'eau et des vivres, tandis qu'il vous est impossible de sortir de votre repaire. Vous ne le quitterez que si je vous le permets !...

— Et après ?

— Il n'y a plus grand-chose à dire...

— Très bien, quelles sont vos conditions ?

— Vous nous remettez l'argent et nous vous rendons la femme.

— Et chacun retourne chez soi ?

— Exactement.

— Je ne suis pas seul, nous devons en discuter avec mes compagnons.

— D'accord.

Braden tenait la Winchester sur le bras, le mouchoir blanc flottait dans la brise matinale. Il se dandinait d'un pied sur l'autre, relaxé, confiant en sa proposition.

— Pendant que vous délibérerez je vais rejoindre mon équipe, nous vous laisserons voir la femme, quand vous serez prêts à apporter l'argent vous nous ferez signe et vous l'emmènerez.

— Très bien, nous allons discuter, répéta Mendez. (Il regarda le docteur Favor qui était allé à la fenêtre, puis il s'adressa encore à Braden :) Que ferez-vous de la femme si... si personne n'en veut :

— Attendez d'avoir réfléchi à ma proposition avant de penser à ce qu'il pourrait arriver, répondit Braden en ricanant.

— Je veux être sûr du sens de vos paroles, c'est tout !

— Je ne puis que vous affirmer une chose... et alors là, faites-moi confiance !... (Il éclata de rire.) Vous ne partirez pas d'ici en emportant l'argent !...

Mendez ne répondit pas. Frank Braden jeta sa carabine en bandoulière et se remit en marche pour regagner les vieux bâtiments.

— Hé !... cria Russell, attendez !

Braden s'arrêta, sans se retourner, il regarda par-dessus son épaule.

— Que voulez-vous ?

— Poser une question.

Braden fronçait les sourcils se demandant si Russell se montrerait. Il répondit :

— Demandez toujours, nous verrons ensuite.

— Comment ferez-vous pour rejoindre vos amis ?

Braden comprit la valeur de l'allusion. Il restait là, sans bouger. Maintenant il faisait face à la baraque pour bien nous faire comprendre qu'il ne craignait personne.

— Je suis venu vous dire ce que nous avons décidé, initiative que vous n'avez pas osé prendre, dit-il sur un ton de défi.

— Nous ne vous l'avions pas demandé ! rétorqua vertement Russell. Qu'est-ce que vous êtes venu faire au juste ? Nous dire que nous ne partirions pas d'ici avec l'argent, c'est bien ça ?

— Vous avez bien compris.

— J'aurais préféré une explication plus franche, autrement dit, nous devons vous remettre l'argent, sinon, vous nous tuez ?

— J'ai dit : vous ne quitterez pas cette place en emportant l'argent.

— Ce qui revient exactement au même, non ?... Je me doute que lorsqu'il sera en votre possession, il ne nous restera guère de temps à vivre.

— Vous feriez mieux de consulter vos amis, au lieu d'argumenter.

Il y eut un silence, Russell le rompit.

— Croyez-vous que je sois dupe de vos propositions ? Je ne pense pas que vous laissiez vivre des gens qui risquent de témoigner contre vous, vous seriez le dernier des idiots, car vous n'ignorez pas que lorsque vous serez pris ce sera la corde ? !...

— Je suis venu discuter honnêtement. (Il osa prononcer ce mot !...) Après tout, si nous avions voulu, nous pouvions vous supprimer tous quand nous avons attaqué la diligence.

— Vous avez essayé, poursuivit Russell. Oh ! pas à coups de fusil, mais d'une façon plus cruelle, par les affres de la soif, vous avez pris notre eau, mais nous l'avons récupérée.

— Eh bien, pensez ce qu'il vous plaira !... dit Braden qui

signifiait ainsi que l'entretien était terminé.

Russell hocha la tête plusieurs fois, très lentement.

— Depuis le début j'avais le pressentiment que ça finirait comme ça !... dit-il comme pour lui-même.

Il était impossible de se faire des illusions quant à la signification de ses paroles, surtout quand je lui vis lever la vieille Spencer.

— Je vous posséderai !... fit Braden sur un ton menaçant, vous m'avez demandé comment je ferai pour rejoindre mes amis ? En prenant le chemin par lequel je suis venu, tiens !... (Il marchait à reculons, ne quittait pas la fenêtre des yeux. Russell ne répondit pas.) M'entendez-vous ? Je vous posséderai !... répéta Braden.

Nous savions ce qui allait arriver... et Braden aussi !... Pourtant, seul, Russell savait à quel moment. Cette certitude poussa Braden... Oui, il avait du cran. Soudain il comprit qu'il ne restait qu'une solution : fuir. Ses nerfs craquèrent.

Il s'élança. En bondissant il se dirigea vers le concasseur qu'il atteignit rapidement. Surpris par sa vitesse, Russell fit feu sans viser. C'est probablement ses réflexes rapides qui lui sauvèrent la vie. Russell pressa sur la détente une deuxième fois : Braden tomba, puis se releva, mais il traînait la jambe, sans doute était-il touché. Profitant de l'avantage, Russell prit le temps d'ajuster son tir. Braden vacilla et roula sur la pente.

Alertés par les coups de feu, Early et le Mexicain sortirent des vieux bâtiments et entrèrent en action, couvrant la retraite de leur chef. Les coups de feu crépitaient. Braden rampait, tenta de se redresser et de fuir en clopinant, essayant de soulager sa jambe blessée. Russell tira encore une fois, coucha Braden qui, touché aux genoux, se traîna avec difficulté, griffant le sol pour chercher un appui. Il avait abandonné la Winchester avec son drapeau.

La carabine de Russell cracha encore une fois sa mitraille, mais Braden avait réussi à se réfugier derrière le concasseur. Il s'y reposa quelques instants. Il n'était plus qu'à une cinquantaine de yards des bâtiments quand le dernier coup de feu résonna dans le canyon.

Le Mexicain sortit de son refuge et se précipita au secours de Braden. Plié en deux, il atteignit l'endroit où gisait son chef et, protégé par le concasseur, le traîna jusqu'à la véranda.

Early fonça à la rescousse, mais il restait prudent et se retournait constamment craignant que Russell ne fit feu de nouveau. Soutenu par les deux hommes, Braden, en traînant la jambe, pénétra dans la véranda.

Il doit être sérieusement touché, pensai-je, il a fait connaissance avec John Russell !...

Notre situation en fut-elle changée, me demanderez-vous ? Non,

vous répondrai-je, car nous étions à la merci de Braden.

S'il était gravement blessé, ses complices le soigneraient, partiraient chercher un médecin. Nous vécûmes de cet espoir durant la demi-heure qui suivit, mais il s'amenuisa au fur et à mesure que le temps passait. Ni Early ni le Mexicain ne ressortirent.

Lorsque l'espoir de les voir partir à la recherche de secours se fut évanoui, Mendez s'en prit à Russell :

— Pourquoi as-tu tiré ! Nous voilà dans de beaux draps, tu nous as fichu dans un drôle de pétrin !

— Rien n'est changé, rétorqua Russell.

— Pourquoi n'as-tu pas attendu que les événements se déroulent d'eux-mêmes... tu n'aurais pas dû attaquer le premier !

— Et moi, je maintiens que ça n'aurait rien changé.

— Nous ne pouvons plus sortir de cette satanée baraque... tout ça, c'est ta faute !...

— Ils nous auraient cernés de la même façon et s'ils nous avaient épargnés en ne tirant pas sur nous, ils nous condamnaient du même coup à mourir de faim et de soif !

En réfléchissant objectivement ; il fallait bien reconnaître que son raisonnement ne manquait pas de bon sens. Je me mêlai à la conversation, après tout, cela me regardait aussi !

— Si nous tentions de nous enfuir par la porte de derrière, dis-je.

— Pas d'accord, répliqua Mendez, ils tireront sur nous.

— L'idée n'est pas mauvaise, approuva Russell, mais il faut attendre la nuit.

Vous avez dû remarquer que pas un de nous ne lui suggéra de donner l'argent en échange de Mrs Favor. Peut-être qu'inconsciemment nous comprenions qu'il était inutile de plaider en sa faveur auprès de Russell. À moins que la situation tragique dans laquelle nous pataugions ne nous fît oublier que cette femme était menacée d'un danger pire que celui qui nous guettait.

Le Mexicain se chargea de nous rappeler qu'elle existait.

Je ne saurais me prononcer sur le temps qui s'était écoulé depuis le moment où Braden avait été blessé, peut-être une heure, peut-être plus, en tout cas la tranquillité régnait sur le canyon depuis l'échange des coups de feu.

Le Mexicain se montra au coin des vieux bâtiments, mais il ne brandissait pas un drapeau blanc, cela ne leur avait pas réussi ! Les poignets attachés avec une corde, une longe autour du cou, il tirait Mrs Favor comme un chien en laisse.

Il l'amena près des wagonnets, l'obligea à s'accroupir et attachait le bout de la longe aux rails, en prenant soin de se couvrir derrière elle.

Sa main droite plaquée sur la hanche blessée, la gauche tenant le colt, il courut se cacher derrière un amas de pierrailles à quelques yards de la femme.

Il nous surprit par sa rapidité lorsqu'en rampant il atteignit le concasseur, nous aurions plutôt pensé qu'il irait rejoindre ses compères dans les bâtiments.

Pouvez-vous imaginer la position des lieux ? Le Mexicain se trouvait à une quarantaine de yards sur notre gauche ; en droite ligne de la baraque, à environ quatre-vingts yards, se trouvait Mrs Favor.

Pendant que notre attention était attirée par la course du Mexicain, Early était sorti. Un fusil à la main il avançait sur le sentier qui rejoignait la baraque par-derrière et surveilla l'issue que nous comptions emprunter cette nuit.

Et c'est encore Russell qui s'en aperçut le premier. Il était toujours posté à la fenêtre et observait le Mexicain à l'abri du concasseur.

— Je ne vois pas Early, dit la fille McLaren, où peut-il se camoufler ?

— Derrière nous, répondit Russell sans détourner la tête.

Le Mexicain ne se décidait pas à se montrer.

Le docteur Favor s'était mis à l'autre fenêtre et regardait sa femme. Nous éprouvâmes un sentiment étrange : pendant qu'il resta là, pas un de nous ne s'approcha, comme pour le laisser seul avec elle. Il n'y resta pas longtemps, alla dans son coin et alluma une cigarette. Pensait-il à elle ? Il prit un air détaché, méditatif, comme étranger à ce qu'il se passait.

La fille McLaren, Mendez, et moi-même étions revenus prendre la place qu'il avait quittée. Nous restâmes près de la fenêtre tout le temps que nous passâmes dans cette maudite baraque. Naturellement, nous ne pouvions détacher nos yeux de cette malheureuse Mrs Favor.

— Vous souvenez-vous de ce que Braden nous avait annoncé ?

« Je vais rejoindre mon équipe pendant que vous déciderez de ce que vous devez faire, nous vous laisserons voir la femme... »

Il avait déjà établi son plan !

Elle était accroupie entre les wagonnets, le visage levé vers la plate-forme. Nous comprîmes à ce moment-là pourquoi il lui était impossible de se mettre debout : la longe était trop courte elle était condamnée à garder cette position pénible. Longtemps elle fit des efforts pour se dégager, puis elle resta immobile.

Résisterait-elle aux rayons du soleil qui tombaient drus sur sa tête ? Des frissons d'horreur me parcoururent encore le dos en songeant à ce qu'elle endura. Les moustiques lui piquaient le visage, ses cheveux lui tombaient dans les yeux et, à cause de ses mains liées, elle ne pouvait chasser les uns et relever les autres ! Malgré sa

souffrance, elle ne criait pas. Plus tard, nous réalismes : ses bourreaux ne lui avaient pas fait l'aumône d'une goutte d'eau !... Nous en étions là de nos déductions quand le Mexicain appela Russell. Il était toujours derrière le concasseur, on apercevait une partie de sa tête :

— Hé !... Hombre !

Russell ne répondit pas, Mendez le fit à sa place.

— Que voulez-vous ?

— C'est pas à vous que je parle, mais à Hombre !...

— Réponds-lui, fit Mendez.

— Non !

— Nous vous rendons la femme, Hombre !... poursuivit le Mexicain. Vous la voulez ?

John Russell ne répondit pas. Il leva la carabine et le mit en joue. Le Mexicain attendit quelques secondes, puis rappela :

— Hombre !... Si vous la voulez la femme, il est temps de vous décider, sinon, elle va fondre au soleil !...

Il pouvait être 10 heures et le soleil laisserait de cruelles brûlures sur le corps de Mrs Favor si on ne la délivrait pas !

— Hombre !... reprit le Mexicain, qui de vous aura le courage de lui apporter un peu d'eau ? N'avez-vous pas pitié d'elle ?... Elle n'en a pas eu depuis... depuis hier matin !...

On ne voyait qu'une partie de sa tête, et c'est celle-là que Russell choisit pour cible. Le montant en bois du concasseur vola en éclats.

Après le coup de feu, la nature retrouva sa tranquillité. Il se passa assez de temps pour se demander si Russell avait tué le Mexicain, assez de temps aussi pour que la fille McLaren soulève de nouvelles objections.

— Cette femme est complètement déshydratée. (Elle s'adressa directement à Russell.) Vous avez entendu les propos de l'homme ? Elle n'a pas bu depuis hier matin !... (Russell observait l'endroit où se cachait le Mexicain, elle lui secoua le bras, l'obligea à se retourner et se planta devant lui :) Est-ce pour cela que vous voulez le tuer ? Vous voulez l'empêcher de parler, mais qu'est-ce que cela changera, vous l'avez entendu : elle n'a pas bu depuis hier matin !...

Je m'avançai vers elle et lui posai la main sur l'épaule :

— Calmez-vous, lui dis-je doucement. (Elle s'écarta comme si j'étais une bête venimeuse :) Soyez raisonnable, cela n'arrangera rien de nous disputer, ajoutai-je.

— J'ai l'impression que nous ne parlons plus le même langage, que nous sommes chacun d'un côté de la barrière...

— Nous sommes tous ensemble.

— Non, il est seul. (Du menton elle désigna Russell.) Oui, il est tout seul avec ses 12 000 dollars qui ne lui appartiennent pas et il

supporte la vue de cette femme attachée comme un animal sous un soleil de plomb !...

— Que voulez-vous qu'il fasse ? remarquai-je d'un ton fataliste.

La fille n'eut pas le temps de me répondre. De nouveau le Mexicain cria le nom de Russell.

— Hé !... Hombre !... Viens m'aider à retirer l'éclat de bois que tu m'as envoyé dans l'œil !...

Plusieurs fois il appela Russell, le provoqua, essayant par tous les moyens de l'attirer hors de la baraque. De son côté, Early jetait des cailloux sur le toit, probablement était-il sous l'effet du whisky et jouait-il à nous faire peur ? À moins qu'il veuille nous persuader que la retraite nous était coupée et que toute tentative d'évasion nous était interdite ?

La fille resta tranquille un bon moment, elle s'était calmée. L'un des talons de ses souliers s'étant décollé, elle essayait de l'arracher tout en continuant de regarder Mrs Favor qui, le dos arrondi, la tête courbée devait souffrir le martyre. Excédée, la fille jeta sa chaussure dans un coin et se rapprocha de Russell, elle s'agenouilla près de lui. Il fumait une cigarette. La carabine était en position de tir sur le rebord de la fenêtre, calée par les sacs de minerais.

— Vous allez leur donner l'argent, n'est-ce pas ? Vous ne pouvez laisser cette femme mourir de soif ! dit-elle doucement.

Avant de répondre, il sonda le gracieux visage bronzé par un trop long séjour au soleil, amaigri par trop de privations, anxieux par trop de soucis.

— S'ils le veulent qu'ils viennent le chercher... s'ils osent ! Et vous voudriez que je le leur donne comme vous avez fait en offrant de l'eau à celui-là ? rétorqua Russell en montrant le docteur Favor.

— C'est différent !

— Croyez-vous qu'il l'aurait fait pour vous ?

— D'autres l'auraient fait !

— Comment le savez-vous ?

— C'est humain, non ?... les gens s'aident entre eux...

— Ils s'entre-tuent aussi !

— Je m'en suis aperçue ! cria la fille perdant patience.

— Et vous en verrez d'autres ! répliqua Russell.

— Si vous vous imaginez que c'est par ma faute que nous sommes dans cet affreux pétrin, ça m'est égal, pensez ce que vous voudrez cela vous rendra peut-être meilleur !

— Ce flot de paroles ne rime à rien, pourtant, j'aimerais savoir quelque chose.

— Allez-y, je suis prête à vous répondre.

— Pour quelle raison vous êtes-vous portée au secours de Favor ?

— Tout simplement parce qu'il en réclamait et j'y suis allée comme l'aurait fait un être civilisé ! Spontanément, sans se préoccuper si notre prochain le mérite ou non, il faut lui venir en aide !... (Son tempérament fougueux reprenant le dessus, elle s'emporta :) Et cette femme ne demande qu'à vivre, ce n'est pas nous qui devons juger si elle est digne ou non de l'assistance que nous lui devons !...

— Selon votre conception il faut la secourir ?

— Voyez-vous une autre solution ?

— Oui, la laisser à son destin.

— Elle va mourir !...

— C'est la faute de Braden, pas la mienne ! rétorqua Russell. En ce moment nous avons autre chose à faire, si nous ne lui remettons pas l'argent, il viendra le chercher !

— Et vous n'hésitez pas à sacrifier une vie humaine !

Calmement Russell sortit sa blague et roula une cigarette. Il se leva, regarda par la fenêtre, puis la fille McLaren :

— Allez demander à cette femme ce qu'elle pense de la vie humaine. Allez lui demander ce que représentait une vie humaine dans la réserve de San Carlos, quand son mari s'enrichissait en ne livrant pas la viande qui lui était payée... qu'il laissait mourir de faim des centaines de gens...

— Ce n'est pas la faute de cette femme !

— Vous souvenez-vous lorsqu'elle disait : « Ces sales Indiens qui mangent du chien... Même si je mourais de faim, je ne pourrais l'avalier... » (Tous nos yeux étaient braqués sur lui. Il alluma sa cigarette et souffla la fumée.) Allez lui demander si aujourd'hui elle ne mangerait pas du chien !...

— Ah ! Je comprends, maintenant ! (Tout semblait s'éclaircir dans son esprit. Elle poursuivit :) Elle insulta ces pauvres Indiens affamés... c'est exact, pourtant la laisserez-vous mourir pour avoir parlé de ce qu'elle ignorait ?

— Vous vous écarterez du sujet. Vous aviez entamé une dissertation sur la vie humaine.

— Et je la poursuis en affirmant que même si l'argent n'était pas en cause, vous la laisseriez mourir ! (La fille osait lui jeter à la face tout ce qu'elle pensait.) Parce qu'elle a dit que les Indiens sont sales et ne valent pas plus que des animaux, vous restez impassible pendant qu'elle se meurt !...

— N'en parlons plus puisque cela vous met en colère.

— Vous ne m'empêcherez pas de dire ce que je pense !... J'aimerais que vous me demandiez, à moi, ce que je pense sur la valeur d'une vie humaine... apache ! Allons, ne vous gênez pas. Demandez-moi ce que je pense des Apaches qui m'enlevèrent, voilà plus d'un mois. Demandez-moi, et je vous répondrai, ce qu'ils me

firent subir, ce que les femmes m'obligèrent à faire pendant l'absence des hommes et ce que les hommes me faisaient quand nous étions cachés loin des Blancs et qu'ils avaient du temps devant eux... Je vous mets au défi de me poser ces questions !

À genoux, les nerfs tendus, elle ressemblait à une furie prête à lui bondir dessus s'il osait prononcer un mot. Il ne répondit pas. Elle se leva, alla ramasser le soulier qu'elle avait jeté dans le coin.

— Je n'ai pas vu mes parents depuis bientôt deux mois... et mon petit frère... (Elle plongeait la tête dans ses mains, puis la releva, son menton tremblait.) Nous étions tous les deux à la maison, il parvint à fuir, oh ! pas bien loin, les Apaches l'eurent vite rattrapé !... Qu'est-il devenu ? Qu'en ont-ils fait ?...

Elle accrocha le regard de Russell qui avait évité ses yeux durant cette longue tirade.

— Que pensent les Apaches de la vie d'un enfant de huit ans ? Vous devez le savoir !... Pourquoi ne me répondez-vous pas ? Ils tuent de jeunes enfants sans défense !... Voilà ce que je pense des Apaches... et j'en passe !...

Russell ne baissa pas les yeux, au contraire, il la dévisagea avec insistance. Il aspira une longue bouffée de fumée.

— Exact, quand les Apaches enlèvent des enfants chétifs ou malades ils s'en débarrassent, dit-il en portant son regard sur la femme Favor.

— Les salauds !...

Elle eut le dernier mot. Il n'insista pas. Pour une fille de dix-huit ans elle avait un cran du tonnerre ! Elle avait tenu tête à Russell en lui disant son fait. Elle avait du courage et se montrait plus forte que les hommes. Les larmes au bord des paupières, elle alla s'asseoir dans un coin. Je croyais qu'elle allait pleurer, sangloter, mais elle parvint à se retenir et regarda Russell de ses yeux humides, le défiant d'ajouter un mot en conclusion à ce qu'elle avait énoncé.

L'attente nous exaspérait, nous étions à bout lorsque le Mexicain sortit de derrière le concasseur. (Je dirais que ce moment fut presque le bienvenu.) Il appela Russell.

— Hombre !... Tu m'entends ?

Russell visa, mais l'homme avait déjà disparu, il continuait d'appeler, sans se montrer, le son venait de plus loin, assourdi.

— Viens si tu oses !... disait la voix, as-tu peur ? Approche, j'ai quelque chose pour toi !...

Russell aussi avait quelque chose pour lui... s'il se montrait !

— Hombre !... Sors !... Nous parlerons, j'ai des tas de choses à te dire. (Il attendit un instant.) Alors, tu sors ?... (Chaque mot se répercutait dans le canyon et faisait écho.) Hé !... Hombre !... Est-ce que tu m'entends ?

Il lança une bordée d'injures, des mots terribles, menaçants, obscènes, que je ne puis écrire. J'étais gêné à cause de la fille McLaren. Il essayait d'attirer Russell sur la plate-forme en l'insultant. Mais celui-ci ne sortit pas, il restait dans la même position, attendant que le Mexicain se montrât, mais ce dernier resta dans sa cachette.

Les paroles que Russell avait dites à la fille au sujet de l'argent me revinrent à l'esprit, je m'approchai de lui :

— Pourquoi ne pas leur donner l'argent, lui proposai-je, ils attendront que notre eau soit épuisée, eux peuvent s'en procurer.

— Où ?... En admettant qu'ils décident d'aller au relais Delgado, qui ira ?

— Ils sont trois, rétorquai-je.

— Early est saoul comme une bourrique, le Mexicain ne peut pas sortir sans que je le tue, Braden est blessé. Qui nous tiendra en respect ?... Non, ils ne peuvent pas se procurer de l'eau. Ils sont coincés !... et ils le savent, ajouta Russell.

— Peut-être avez-vous raison, mais Mrs Favor sera morte avant. Russell ne répondit pas.

Il pouvait être 2 heures de l'après-midi quand Mrs Favor se mit à crier. Il faisait une chaleur torride, pas la moindre brise, pas un nuage ne laissant présager un peu de fraîcheur. Le soleil était impitoyablement meurtrier.

Mrs Favor était toujours accroupie près des wagonnets. Si la longe avait été un peu plus longue, elle aurait pu se traîner à leur ombre, mais ses efforts pour la rompre s'étaient avérés vains.

Elle gardait le visage penché sur la poitrine afin de se préserver des brûlures du soleil. Elle leva la tête, comme elle l'avait fait quand le Mexicain l'avait attachée, elle appela son mari :

— Alex !... (Je vis ses lèvres bouger plus que je n'entendis le son sortir de sa gorge sèche.) Alex !... Viens à mon secours !

Elle n'avait pas bu depuis hier matin, on la sentait à bout de force. Le docteur Favor se leva, alla à la fenêtre et la regarda un moment. Je me demande ce qu'il pensait. Était-il réellement tourmenté de voir sa femme vouée à une mort atroce ? Son expression n'avait pas changé. Il ne lui répondit pas, ne lui cria pas un mot d'encouragement et d'espoir.

Certaines personnes ont une force de caractère assez grande pour être capables de dissimuler leurs sentiments, alors, je ne puis juger ceux du docteur Favor. Je me souviens que, dans la diligence, je m'étais amusé à imaginer leur façon de vivre quand ils étaient seuls. De quoi pouvaient-ils parler, que pouvaient-ils faire ? (Comment croire qu'elle était une femme pour lui ? Vous voyez ce que je veux dire ? Une femme, dans le vrai sens du mot !) J'avais essayé de

l'entendre l'appeler Alex dans l'intimité, mais cela sonnait mal. Je ne lui trouvais pas le genre du type qu'on nomme par son prénom, surtout Alexandre !

Et pourtant, une nouvelle fois, il résonna dans le canyon.

— Alex !...

Il alla s'asseoir dans le coin qu'il occupait avant. Il caressait sa barbe, la fit bouffer en la frottant à rebrousse-poil, il passait ses doigts sous le menton.

Elle tenta de se soulever sur les genoux et cria encore :

— Alex !... (Épuisée par l'effort elle retomba. Je crois que j'entendrai cette plainte tant que je vivrai.) Alex !... Je t'en supplie, viens à mon secours !...

Ces mots se perdirent dans le canyon... pour rien !...

Vous ne pouvez imaginer ce que ressentent quatre personnes assises dans une baraque lorsqu'elles entendent ces cris désespérés. J'avais l'impression d'attendre pour que la femme appelle de nouveau. Quelques minutes passèrent – des minutes ou peut-être des siècles ? – quand un bruit sec, un bruit d'allumette qu'on frotte et qui s'enflamme, nous fit lever la tête.

C'était Russell qui allumait sa cigarette.

J'étais encore près de la fenêtre en compagnie de la fille McLaren et Mendez, nous nous retournâmes vers Russell.

Vous voyez comment il était ? Je pense qu'aucun de nous n'aurait pu allumer une cigarette et la fumer tranquillement alors qu'une femme se mourait à 50 yards, en face de nous. Le craquement de cette allumette tordit les nerfs exacerbés de la fille. Je compris qu'elle allait exploser ; pour éviter des paroles désagréables, je pris les devants :

— Je pensais, dis-je en me passant la main sur le front. (Justement je ne pensais à rien et j'étais bien embarrassé, puis, subitement, il me vint une idée :) Quand la nuit sera tombée, deux d'entre nous pourraient tenter de détacher la femme, ils ne nous verraient pas.

— Ils nous entendront, répliqua Mendez, mal à l'aise.

— D'ici ce soir, elle sera morte, en doutez-vous ? s'insurgea la fille.

— Comment pouvez-vous le savoir ? Peut-être résistera-t-elle.

— Voulez-vous attendre pour vous en rendre compte ?

— J'ai parlé sans réfléchir, dis-je, en effet, une autre raison peut se présenter : comme nous, Braden doit surveiller les réactions de Mrs Favor. Si nous ne prenons pas une décision, il risque d'ordonner au Mexicain de la ramener dans les bâtiments pour la nuit !...

— Vous ne savez donc penser qu'aux solutions difficiles et désagréables ! dit-elle furieuse.

— Cela m'arrive, mais aujourd'hui la situation est dramatique et nous devons tout envisager... même le pire !

— Le jour où celui-là (Elle désigna Russell.) consentira à devenir un être humain, il sera le seul capable de la sauver... mais non, il ne sait que fumer en se moquant de nous !...

Russell la regarda, prêt à répliquer, mais le Mexicain se remettant à crier, il tourna la tête du côté du concasseur, concentra toute son attention, le doigt sur la détente de la carabine.

— Hé ! Hombre !... (Suivit une bordée de jurons en espagnol plus grossiers les uns que les autres.) Viens la chercher si t'es pas un fainéant !... Tu as peur, hé ? Allons fais voir que tu as quelque chose dans le ventre !...

Russell vérifiait sa carabine, il se concentrait intensément. Lorsqu'il se retourna vers nous, il retira sa cigarette des lèvres et la jeta par la fenêtre. Il se baissa, ramassa les sacs, et les soupesa. Il les balança un moment à bout de bras puis, d'un geste brusque, les lança au milieu de la pièce.

— Ainsi vous voulez l'argent pour sauver la femme ? dit-il. (Lentement ses yeux se posèrent sur Mendez, sur moi puis sur le docteur Favor qui, le dos appuyé contre le mur, se triturerait les doigts.) Le voilà, prenez-le. Qui de vous se dévouera pour aller le porter ?

Nous restâmes muets.

— Qui va traiter avec eux ? poursuivit Russell. Je dois quand même vous prévenir : celui qui aura ce courage ne reviendra pas. Il est préférable qu'il laisse les sacs ici car, de toute façon, ils tueront la femme et le courageux chevalier !...

La fille McLaren le dévisagea, je me suis souvent demandé la raison pour laquelle elle le défiait toujours.

— Pourquoi agiraient-ils ainsi ? dit-elle.

— Je connais ce genre de types, je vous avertis encore une fois, ils tueront ceux qui oseront délivrer la femme. (Il s'adressa au docteur Favor avant que la fille ne lui répondît.) C'est votre femme, docteur, reprit Russell, vous êtes tout indiqué pour aller détacher cette malheureuse.

Favor le regarda sans prononcer un mot, il paraissait terriblement embarrassé. On n'osait pas lever les yeux sur lui, on se sentait gêné. Russell s'adressa alors à Mendez :

— Mr Mendez, voulez-vous aller sauver cette femme ? À moins que Mr Carl Allen ne s'en charge, dit-il en me désignant. Voulez-vous faire un acte de bravoure ? Cet homme refuse de se dévouer... pourtant, il s'agit de son épouse !... Il préfère la laisser aux bons soins de quelqu'un d'autre, alors, j'aimerais savoir qui va prendre sa place !... (Il fixa la fille McLaren.) Nous vivons ensemble une terrible aventure et je ne sais même pas votre nom...

— Kathleen McLaren, répondit-elle simplement.

Surprise par cette question inattendue, elle ne trouva rien à répliquer, comme elle le faisait habituellement.

— Kathleen McLaren, depuis longtemps vous me parlez d'aller leur porter l'argent... le voilà !... J'aimerais savoir comment vous préférez qu'ils vous tirent dessus ? De face quand vous la détacherez ou bien dans le dos quand vous repartirez ? Ne vous faites pas d'illusion, d'une manière ou d'une autre, ils vous tueront !...

Elle ne le quittait pas des yeux, mais ne répondit pas.

— Eh bien, voilà l'argent, poursuivit Russell en montrant les sacs, prenez-le !... Vous vous tourmentez plus pour cette femme que ne le fait son mari. Mais vous allez encore répliquer que je ne puis être sûr et que je ne dis pas la vérité ? Alors, allez-y et vous verrez ce qu'il arrivera !...

Russell n'avait pas fini de nous étonner. Il enleva ses mocassins apaches et les jeta aux pieds de la fille.

— Mettez-les !... lui ordonna-t-il, vous marcherez plus vite quand ils vous tireront dessus !...

Il déroula sa couverture, prit ses bottes et les enfila. La fille ne bougea pas, elle le regardait, muette. Quand il leva les yeux sur elle, elle ne soutint pas son regard.

Essayez d'imaginer qu'une femme va mourir parce que vous ne vous portez pas à son secours... essayez aussi d'imaginer que si vous y allez vous partez avec la certitude d'en mourir...

Je ne connais pas de plus cruel dilemme !...

Russell m'avait dit : « Voulez-vous y aller, Mr Carl Allen ? » J'admets que le courage me manqua, je n'ai pas honte de l'avouer dans ces pages. Je croyais que Braden tuerait celui qui irait apporter l'argent et chacun de nous eut la même pensée, oui, même la fille McLaren.

Je décidai en mon for intérieur que la meilleure attitude à adopter était de rester assis dans cette baraque et d'y attendre les événements. Vous allez croire que je suis un être abject, mais j'aurais voulu vous voir à ma place !... Et oui, la vie de Mrs Favor était à notre merci, cependant je vous dirais qu'il est plus facile de sauver sa propre vie que celle des autres. Le sacrifice de soi est dur et je n'ai pas l'étoffe d'un héros !...

Vous admettez aussi que l'indifférence du docteur Favor à l'égard de son épouse allégeait un peu ma conscience qui protestait. Si quelqu'un devait assistance à Mr Favor, c'était son protecteur naturel, non ?

Je ne pouvais détacher mes yeux de ces sacs qui contenaient peut-être la vie de cette femme. Et le temps s'écoula...

Le Mexicain était patient. De nouveau il cria des injures à

Russell. Celui-ci aurait voulu qu'il sorte et semblait pressé de tirer, il polissait la crosse de sa carabine puis la reposa sur le rebord de la fenêtre.

Il s'appuya contre le mur, soigneusement roula une cigarette, mais il ne l'alluma pas... pas encore ! Je remarquai qu'il jeta la blague à tabac, elle était vide.

Personne n'osait troubler le silence, ni bouger.

— Alex !...

Il était 4 heures quand elle recommença à appeler son mari. Le son de sa voix était faible, assourdi, terrible à entendre. Elle disait autre chose, comme si elle plaidait une cause, mais ce n'était pas assez clair pour le comprendre.

— Alex !... Viens à mon secours !...

Je me bouchais les oreilles pour ne plus écouter cette plainte qui n'en finissait pas. Le silence retomba sur la baraque où nous étions tous assis. Soudain, Russell se leva. Il s'approcha de la fenêtre, regarda quelques instants, puis alla vers le sac à provisions et l'ouvrit. Il sortit le reste de la viande, le pain et un peu de café et posa le tout par terre. Il mit du minerai à la place, soupesa le sac, en rajouta. Nous le regardions sans lui poser de questions.

C'est alors qu'il alluma sa dernière cigarette, il souffla sur l'allumette et la jeta. Il s'avança vers moi à pas lents.

— Vous êtes le seul capable de m'apporter l'aide dont j'ai besoin, dit-il en me regardant bien en face. (Je me demandais ce qu'il voulait dire, je restai assis.) Vous allez vous poster ici, vous prendrez ma place, ajouta-t-il en me montrant la fenêtre.

Je me levai. Ahuri, je le regardais pour lui faire comprendre que je ne saisissais pas. Il ne s'expliqua que lorsque je fus près de lui, la carabine entre nous, Russell posa la main sur la crosse.

— Savez-vous vous servir d'une arme ? me demanda-t-il.

— Je...

— Ce n'est pas difficile, vous tirez le chien avec le pouce, ce qui dégage le cran de sûreté, placez l'index sur la détente, visez. Quand l'objectif est dans votre champ de tir, appuyez... Voilà, je souhaite que vous n'ayez besoin de tirer qu'une seule fois. (Il respira profondément.)... Hombre ! J'espère qu'une seule suffira !

— Si j'ai bien compris, je dois tirer sur eux ? dis-je.

— Sur celui qui se cache derrière le concasseur. (Russell jeta un coup d'œil par la fenêtre.) Il avancera près de la femme, il se présentera de dos, légèrement sur la gauche. Visez bien, amigo et n'appuyez sur la détente que lorsque vous serez sûr de l'avoir.

— Je ne saisis pas.

— Comment, c'est pourtant simple... (Je sentais la surprise dans sa voix, pourtant, il resta patient et continua :) S'il touche à son fusil,

vous tirez !

— Comme ça... dans le dos !...

— Je lui demanderai de bien vouloir se retourner pour le viser en pleine poitrine, dit Russell sur un ton moqueur.

— Voyons... que va-t-il se passer, poursuivis-je de plus en plus étonné, expliquez-vous plus clairement.

— Vous verrez bien quand le moment sera venu. (Il resta songeur durant quelques secondes, puis :) L'argent qui... qui a été volé au préjudice des Indiens de San Carlos... (Il posa la main sur mon bras.) Je vous le confie et je vous prie de le restituer à l'Intendance de la Division Territoriale... après. Est-ce trop vous demander ?

— Mais alors... vous n'aviez pas l'intention de le garder... J'avais cru...

— Je n'ai pas besoin d'argent, que voulez-vous que j'en fasse ?

Il semblait fatigué de m'expliquer ce qui ressortait de la logique. Il enfonça son chapeau sur sa tête, rabattit le bord sur les yeux, puis il ramassa le sac qu'il jeta négligemment sur l'épaule. Nous observions ses moindres gestes, la fille McLaren ne bougea pas de son coin. Ce fut elle qui lui adressa la parole :

— Vous y allez ? dit-elle simplement.

— Oui, je vais tenter de la sauver, en tout cas, je ferai tout ce qu'il sera en mon pouvoir.

— Que feront-ils quand ils verront que vous n'apportez que des pierres dans le sac ?

— Ça les obligera à sortir de leur repaire, répondit froidement Russell, et alors vous verrez.

— Ils sont plus forts que nous, ils ont tous les avantages, vous devriez...

— Partir !... C'est ce que je vais faire.

La fille McLaren sondait ce visage sans expression, je sentais qu'elle aurait voulu ajouter autre chose, mais déjà Russell s'adressait à Mendez.

— Je vous charge de surveiller le docteur Favor. Mr Mendez, je compte sur vous.

Mendez lui parla en espagnol, Russell lui répondit dans cette même langue, puis il haussa les épaules. Visiblement, Mendez avait le souffle coupé. J'ai toujours ignoré ce que Russell lui confia. Celui-ci se tourna vers le docteur Favor. Il avait un mot pour chacun de nous.

— L'argent mal acquis ne profite jamais, docteur Favor ! Ces dollars que vous avez volés sont la source de tous nos ennuis !...

Favor s'abstint de répliquer. Il se moquait éperdument de ce que nous pouvions dire ou penser sur son compte. Assis dans le coin, il regardait Russell, son large visage pâle couronné de cheveux ne reflétait aucune expression. Probablement pensait-il que John Russell

était l'unique spécimen dans le domaine de la folie que Dieu n'eût jamais créé !

Nous nous demandions si vraiment il accomplirait cet acte insensé, s'il irait jusqu'au bout...

Il était déjà près de la porte quand la fille McLaren le rappela. Elle ramassa les mocassins et les jeta aux pieds du jeune homme, comme lui-même l'avait fait peu de temps auparavant.

— Remettez-les, dit-elle, vous marcherez plus vite quand ils tireront sur vous !

Elle lui rendait les mocassins apaches comme si elle ne voulait rien accepter venant de gens qu'elle abhorrait. Elle usa même des paroles qu'il lui avait dites et, calmement, observait les réactions de Russell.

Il sourit. Dans ce sourire nous comprîmes les messages qu'il nous laissait. Il paraissait si jeune à ce moment-là... j'aurais voulu lui communiquer tous les sentiments qui, comme une lame de fond, déferlaient en mon for intérieur, mais ses yeux me clouèrent sur place.

Russell posa la main sur la porte, il tourna la tête et regarda la fille McLaren... à elle seule !

— Peut-être reprendrons-nous... un jour, la dissertation interrompue...

— Je le souhaite... (Elle braquait sur lui ses beaux yeux sombres, comme si elle lui fouillait l'âme et y découvrait quelque chose qu'elle n'avait pas encore vu.) Nous reparlerons de tout cela quand le calme sera revenu, ajouta-t-elle.

J'eus le sentiment qu'elle aurait voulu lui exprimer sa pensée d'une façon moins banale, mais l'émotion l'en empêcha. Russell hocha la tête, ses étranges yeux bleus ne quittaient pas ceux de la fille.

— Oui, quand le calme sera revenu ! dit-il.

Il tira la porte et sortit, le sac ballottant sur son épaule.

Il était passé tout près de moi, assez pour que je me souvienne de ses traits toute ma vie. Lorsque je le revis, il était mort.

Il n'y a pas longtemps je rencontrai un homme qui arrivait de Benson, il me donna des nouvelles de la ville :

— Carl Allen !... Je suis heureux de vous revoir. Savez-vous qu'on a écrit une complainte chantant les amours malheureuses de Frank Braden ?

— Non, Sweetmary est un village, nous sommes mal informés.

— Figurez-vous qu'on raconte que Frank Braden enleva la femme d'un docteur parce qu'il l'aimait. Vous qui avez vécu cette aventure, j'ai pensé que vous aimeriez savoir qu'on a fait une chanson sur ce triste individu et ses comparses.

— En a-t-on écrit une sur John Russell ?

— John Russell ?... Qui est-ce ?

On donna plusieurs versions du drame de San Pete Mine, chacun apportant quelques modifications, finalement l'histoire fut déformée, aujourd'hui j'apprenais les amours malheureuses de Frank Braden chantées dans une complainte. (Peut-être l'avez-vous entendue ?) Les colonnes d'un journal « Le Florence Enterprise » donna le compte-rendu exact de la tragédie – sauf le nombre des coups de feu – c'est pourquoi je me suis cru obligé de vous rapporter la vérité sur un homme nommé John Russell. Je crois que le journaliste qui écrivit son article fut sincère, seulement il le rédigea en une heure, relatant simplement les faits, en indifférent.

Depuis bientôt trois mois j'écris, raturant, reprenant certains passages, répétant souvent les mêmes mots – et je vous prie de m'en excuser – mais cela était nécessaire pour vous faire comprendre qui était John Russell.

Même après trois mois d'écrits, de pensées intenses, je ne puis dire avec certitude que je l'ai vraiment connu. Pourtant je crois avoir compris le sentiment qui l'anima quand il sauva Mrs Favor.

J'étais posté à la fenêtre et je portais toute mon attention sur le Mexicain qui avait vu Russell sortir de la baraque mais il ne se montra que lorsqu'il vit ce dernier arriver à mi-chemin du concasseur.

— Hé !... cria Russell en balançant le sac à bout de bras, sortez !... Je vous apporte quelque chose !

Je ne voyais que le large dos du Mexicain – me remémorant les instructions de Russell – et la crosse de la carabine et je pensais aussi à la terrible tâche qu'il m'avait confiée !

C'est à ce moment que Early – vous vous souvenez qu'il était derrière la baraque – s'aperçut que Russell allait vers la femme.

J'observais le Mexicain, le doigt sur la détente, prêt à tirer s'il portait la main sur la crosse de son revolver. Il s'arrêta.

Il était presque dans mon champ de tir, mais il fallait qu'il passe devant le concasseur pour s'approcher de Russell qui, lui, n'était plus qu'à quelques pas de Mrs Favor. Elle ne prononça pas un mot, peut-être se croyait-elle victime d'une hallucination ?

Russell était à côté d'elle quand Braden sortit de sous la véranda. Il boitait, mais je compris qu'il faisait des efforts pour rester debout.

Agenouillé près de la femme, Russell détachait les liens. Visiblement il ne prêtait attention à personne. Braden l'appela :

— Hé !... Hombre !...

Russell se releva, tendit la main à Mrs Favor. Le sac était par terre, près des wagonnets.

Russell et Mrs Favor avaient fait quelques pas quand, de

nouveau, Braden l'appela. Russell s'arrêta, parla à la femme qui prit son élan et courut aussi vite qu'elle le put en direction de la baraque, mais elle se retournait sans cesse, je craignais qu'elle ne tombât. Elle était en face du Mexicain, il ne la regarda pas, elle se remit à courir.

Elle se trouvait directement dans mon champ de tir et couvrait le Mexicain, si je me trouvais dans l'obligation de tirer, c'est elle qui prendrait la décharge. Je voulais crier, mais le pouvais-je ? Le Mexicain m'entendrait aussi !

Je ne pouvais le lui dire que dans mon esprit, espérer en la transmission de pensée.

Braden était maintenant près du sac. Il demanda quelque chose à Russell. (Lui demanda-t-il d'ouvrir le sac, de lui montrer l'argent ? Russell lui dit-il de l'ouvrir lui-même s'il n'avait pas confiance ? Nous ne le saurons jamais.) La femme Favor était toujours dans la même trajectoire, je ne voyais qu'une partie du Mexicain.

Dans mon esprit s'éleva une prière : « Pour l'amour de Dieu, tournez à droite ou à gauche, mais ne restez pas dans cette ligne, dépêchez-vous !... Faites que je puisse agir quand le moment sera venu !... »

Mais non, elle s'arrêta, sans doute à bout de force, à moins qu'emportée par la curiosité, elle ne voulut savoir ce qu'ils faisaient. Elle restait là, figée.

Comme le Mexicain, Braden comprimait sa blessure de la main gauche. Il toucha le sac de la pointe de sa botte, se laissa tomber sur un genou et délia l'attache du sac. Que dit-il à Russell ? Lui conseilla-t-il de ne pas tenter de fuir parce que le Mexicain se trouvait derrière lui ? Cela non plus, nous ne le saurons jamais. Je vis la main droite de Braden plonger dans le sac.

« Sortez-vous de là ! Partez... mais partez donc, bon Dieu !... pendant qu'il en est temps !... »

J'entends encore ces mots résonner dans ma mémoire, les avais-je prononcés tout haut, ou bien les ai-je seulement pensés ? Je ne saurais l'affirmer.

Je me ruai vers la porte et m'élançai dehors. Je fis deux, trois ou dix pas, afin d'être sûr de ne pas toucher la femme Favor.

Mais je n'eus pas le temps de soulever le chien. Braden s'était relevé et tentait de sortir son pistolet... trop tard. Le colt de Russell cracha deux balles... il leva le bras, tournoya sur ses talons. Le Mexicain avait tiré trois coups de son long pistolet 44, au moment même où Russell appuyait sur la détente et touchait Braden. Les deux hommes tombèrent ensemble, Russell sur les genoux, mais il eut encore la force de viser le Mexicain et de vider le chargeur. Le Mexicain s'effondra, ses mains griffèrent le sol puis ses doigts se détendirent.

Trois coups de feu retentirent. Je suis absolument sûr du nombre – je peux encore les compter quand ces images se présentent à ma mémoire – ils furent tirés derrière nous.

C'était Early. Je me retournai vivement et levai la carabine, il n'était plus là. Je n'ai jamais su ce qu'il est devenu.

Mes yeux se portèrent alors sur les lieux du combat. Russell gisait à terre entre les wagonnets. Nous ne risquions plus rien maintenant, nous allâmes tous constater l'étendue du drame.

Le sang s'échappait par deux trous noirs sur la poitrine de Braden. Une large tache maculait la jambe gauche de son pantalon, œuvre de la précédente blessure.

Frank Braden était mort.

Le Mexicain était touché à la poitrine et au ventre. Il vécut encore une heure, mais il ne voulut pas dévoiler son nom, par contre il nous demanda celui de Russell.

Trois balles dans le dos avaient couché John Russell à terre. Nous le retournâmes : une autre balle, dans la région du cœur, l'avait tué.

Je fus tout désigné pour aller au relais Delgado. Je montai l'un des chevaux des bandits et je fonçai sans ménager ma monture.

Delgado envoya l'un de ses boys à Sweetmary quérir le shérif, Mr J. R. Lyons. Delgado et moi-même repartîmes à San Pete Mine dans sa voiture la plus légère. Après un voyage qui dura toute la nuit, nous arrivâmes au petit matin.

Les criquets chantaient autour des vieux bâtiments.

L'aube rougeoyait à l'horizon, la fille McLaren se détachait dans le ciel clair, un peu à l'écart de Mendez et de Favor. Près du feu qu'ils avaient allumé, Mrs Favor s'était endormie.

Mendez avait creusé deux tombes.

Delgado ne détela pas les chevaux, il les attacha simplement à un arbre. Il devait être 8 heures lorsque le shérif de Sweetmary arriva.

Il jeta un coup d'œil indifférent sur les corps de Braden et du Mexicain que nous avions déjà avancés près des tombes. Il s'approcha ensuite de celui de John Russell que nous avions porté dans la voiture de Delgado.

— Creusez donc un trou pour celui-là aussi, dit le shérif.

— Non, protesta Mendez.

— Quelle différence ? Il est mort...

— Non, nous lui devons des funérailles décentes, coupa Mendez, il sera enterré avec l'assistance d'un pasteur, si ça ne vous plaît pas, shérif, vous ne serez pas obligé de l'accompagner !...

— O.K. Faites comme vous l'entendez, répondit le shérif conciliant.

On fit monter le docteur Favor dans la voiture du shérif,

encadré par son adjoint et Mendez. Je repartis dans celle de Delgado avec la fille McLaren et Mrs Favor.

Nous avons recouvert le corps de John Russell de sa couverture.

Je ne portai pas moi-même l'argent volé à San Carlos, comme m'en avait prié Russell, ce fut le shérif qui le remit au marshal et la justice suivit son cours.

Un mois plus tard, eut lieu le procès du docteur Favor. La sentence fut équitable je crois, elle fut rendue par le tribunal de Florence. Il fut envoyé à la prison de Yuma pour sept années où il aurait le temps de méditer sur son forfait. Mrs Favor ne fut pas inculpée, elle n'assista pas au procès.

John Russell fut enterré à Sweetmary. Les funérailles furent étranges. En silence, nous nous recueillîmes sur sa tombe. Lorsque nous nous séparâmes, ni la fille McLaren ni Henry Mendez ni moi-même ne trouvâmes un mot à prononcer.

Il est vrai qu'il n'y avait pas grand-chose à dire.

On peut vivre auprès de quelqu'un et ne voir ses qualités ou ses défauts que lorsqu'il a disparu. C'est ce qu'il nous arriva avec Russell. En sortant du cimetière personne ne posa la question : « Pourquoi se porta-t-il au secours de Mrs Favor ? »

Nous ne pourrions trouver qu'une seule réponse : nous ne pensions pas qu'il irait.

Peut-être fit-il une petite parade pour sa satisfaction personnelle sachant parfaitement qu'aucun de nous n'aurait le courage de sacrifier sa vie pour sauver celle de Mrs Favor.

Peut-être nous laissa-t-il penser sur lui un tas de choses qui n'étaient pas vraies ? Mais comme il disait lui-même, parfois on est dépassé par les événements. Il laissait les gens faire ou croire ce qu'ils voulaient pendant qu'il fumait tranquillement sa cigarette sans s'occuper des autres.

Je pense que John Russell suivit toujours cette ligne de conduite durant sa trop courte existence. Il faisait ce que sa conscience lui dictait, même si son devoir le conduisait à la mort.

Vous ne pouviez pas le comprendre, vous ne pouviez que faire sa connaissance.

« Observe John Russell et admire-le. Aussi longtemps que tu vivras, tu ne rencontreras jamais un homme comme lui !... » m'avait dit Henry Mendez quand je le rencontrai au relais Delgado pour la première fois.

Je crois bien qu'il avait raison.

Fin

4^{ème} de couverture

Un indien métis, policier dans sa réserve, revient parmi les blancs. Il prend une diligence qui se fait attaquée par des bandits. Très vite, il va devoir s'occuper des passagers et de leurs survies.